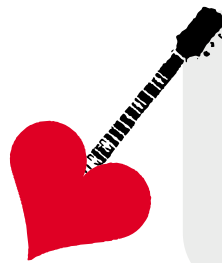


CŒUR
DE
ROCK

PIERO KENROLL



 **Apach**

Editions APACH : Denis Asselberghs, Frédéric Richardson

Direction éditoriale et coordination générale : Denis Asselberghs

Secrétariat de rédaction : Jacqueline Reul

Conception graphique et mise en page : Aplanos, Belgique

Photogravure : Dereume Printing Company, Belgique

L'auteur et les éditions Apach adressent leurs vifs remerciements aux photographes, agences et firmes ayant prêté leur concours (et ceux que nous n'avons pas pu identifier) :

Jean-Pierre "Zorbec" Pauwen, Herman Selleslags, Jean Guyaux, Martial Trouilliez, Renaud, Stroff, Jean-Noël Coghe.

Malgré nos efforts, nous n'avons pu joindre tous les photographes.

A ceux qui n'ont pas été contactés, nous présentons nos excuses et leur demandons de se manifester.

Elvis Presley en couverture :

extrait du film « G.I. Blues » (photo A2, copyright 1992)

© Avril 2004

 **Apach**

155 ch. de Tervuren, B-1410 Waterloo

Tél : +32 2 357 19 50 Fax : +32 2 357 19 55

apach@apach.be

www.apach.be

13

Ca se présente un peu comme un journal. Mais, à l'époque, je ne tenais pas de journal. Par contre, j'avais déjà la manie de garder des choses dont la plupart des gens raisonnables se débarrassent rapidement : affiches, invitations, cartes de membre périmées, etc. Cela m'a permis de retrouver quelques dates avec précision. Pour le reste, ce que vous allez lire est parfois approximatif. Est-ce important ? Ceci est destiné à vous faire revivre une époque, pas à être un cours d'histoire.

Au début de cette suite d'images d'années qu'on a dit *glorieuses* (mais qui ne l'étaient pas pour tout le monde!), j'ai douze ans. Et j'ai voulu le faire sentir. Les réflexions sont naïves, innocentes. Le style s'en ressent. Mais j'étais *bon en rédaction* à l'école, alors, vous verrez, je vais m'améliorer... Enfin, à vous de juger.

Mais ce qui va peut-être vous dérouter le plus, c'est l'emploi de certains termes qui étaient d'usage à l'époque. Oui, les *baffles* n'étaient encore que des *haut-parleurs*. On disait *orchestre* au lieu de *groupe*, *show* au lieu de *concert*. Et on n'employait pas un tas

AVANT-
PROPOS

d'expressions branchées qui sont le quotidien des *teenagers* d'aujourd'hui... *Teenagers* ? Encore un terme qui a presque disparu, tiens ! *Génial* signifiait encore uniquement *inspiré par le génie*. Un objet ne pouvait donc l'être par lui-même. Et, si ce n'est l'essence, et certains personnages de bande dessinée, très peu de choses étaient *super* ; même pas les marchés. Les rares grandes surfaces commerciales étaient simplement des *grands magasins*. *Méga*, *Hyper* et quelques fantaisies en verlan relevaient de «l'inenvisageable».

Je me serais peut-être servi de ces qualificatifs branchés si j'avais abordé cette série d'anecdotes comme autant de souvenirs, évoqués au passé. J'ai opté pour le voyage dans le temps. Grand amateur de science-fiction, je n'ai pas pu résister. Tournez quelques pages et retrouvez-vous avec moi, au présent, à la fin des années cinquante du siècle dernier.

A propos de voyage dans le temps, souvenez-vous, il y a bien moins longtemps, du film *Back To The Future* de Robert Zemeckis. Le héros se retrouvait en 1955 vêtu d'un blouson sans manche, matelassé, genre

doudoune. Et ses interlocuteurs de lui demander pourquoi il porte un gilet de sauvetage. Il y a aussi une fille qui est étonnée parce qu'il porte un caleçon violet.

On peut considérer cela comme futile, mais il faut savoir que jusque vers le milieu des années 60, certaines couleurs étaient tout à fait inconcevables pour un pantalon masculin : jaune, orange, mauve, rouge, vert clair... et je n'ose imaginer ce qu'aurait risqué un garçon portant un blouson bariolé. Oui, ce sont là des détails. Mais tellement révélateurs de l'état d'esprit d'une société qui accordait beaucoup plus d'importance aux apparences qu'à la valeur réelle des personnes ou de ce qu'elles faisaient. Une société grise.

Le rock a été le langage du changement. Le rock était subversion. Il a contribué à modifier la façon de vivre des gens. Il a apporté la couleur. Dans le look évidemment, mais aussi en profondeur. J'espère que ce qui suit aidera à faire comprendre pourquoi.

ET COMMENT CELA S'EST PASSÉ CHEZ NOUS...

1956



1963

SHOUT

COEUR
DE
ROCK

Hé Pierrot ! Tu viens avec moi demain au Roxy ?
On joue un film formidable.

– Ah ? Quoi ça ?

– « Rock Around The Clock ».

Je regarde William d'un air interrogateur. Il est mon aîné de quelques mois et maman m'a dit que ce garçon a des fréquentations pas très recommandables. Mais après tout, il habite en face. Comme pour trouver un compagnon de jeu, c'est vraiment pas loin, mieux vaut être son copain. Pas de frère ni de sœur, moi ! Les amis, c'est le meilleur moyen de ne pas s'ennuyer... Si tu veux qu'il te tienne compagnie quand tu en as envie, tu l'accompagnes quand il te le propose... Evident, non ?...

Mais tout de même.

– Roquaroune... Comment ?

– C'est un film de rock'n'roll.

– De quoi ?

– De rock'n'roll ! Tu sais bien : la nouvelle danse...

– Ah ?... Bon. Mais tu sais, moi, danser, hein...

J'ai un geste évasif et je ne continue pas ma phrase. J'allais dire que je trouvais ça bon pour les « grands ». La gaffe. Qu'aurait pensé William ? Ne sommes-nous pas des grands nous-mêmes maintenant ? J'ai douze ans, tout de même !

Cela dit, j'aimerais mieux une course à vélo autour du parc. Mais William, lui, il a l'air d'y tenir à son ciné.

– Tu verras, c'est amusant, il y a une chouette musique aussi. C'est très moderne.

– C'est une mode qui vient d'Amérique, non ?

– Ouais, vraiment chouette. Tous les vrais Américains aiment ça.

Que répondre ? Si tous les vrais Américains aiment ça... Je suis encore le cow-boy le mieux équipé du quartier. Avec une gaine portant DEUX revolvers à amorces que je me balade ! Les autres : z'en ont qu'un seul, ces minables ! Faut être à la hauteur. En savoir un max sur les cow-boys. Même sur leur musique. Donc, encore moins question de se défiler.



J'ai été voir ce fameux film avec William. Il avait raison, c'était amusant... Dans la salle !

Le film lui-même, je n'y ai pas compris grand chose. C'est l'histoire d'un type qui découvre des danseurs et un orchestre de dingues. Un des musiciens joue de la contrebasse couché sur le dos et il leur arrive des tas d'aventures parce qu'ils jouent une musique que les « mauvais » trouvent sauvage. Je comprends ça. Moi non plus, je n'aime pas cette musique de fou. Et d'ailleurs, je préfère les films de cow-boys. Mais, bon. Dans la salle, il y a des types qui se sont mis à danser entre les fauteuils !

William m'a dit que c'était des gars de la bande des «blousons de cuir» et qu'il les connaissait.

En tout cas l'ouvreuse, elle, elle paniquait. Elle a appelé le monsieur qui surveille l'entrée. Il est arrivé en criant plus fort que le chanteur à l'écran - ce qui n'était pas rien - et il a ordonné à tout le monde de s'asseoir.

Les blousons-de-cuir s'en fichaient. Faisaient la sourde-oreille. Tu parles ! Avec tout ce boucan...

Alors le monsieur a hurlé qu'il allait appeler la police s'ils ne sortaient pas tout de suite. Il disait ça moins poliment. Les autres se moquaient de lui et commençaient à grimper sur les fauteuils... Avec leurs chaussures ! Vous vous rendez compte ?



L'orchestre des dingues dans *Rock Around the Clock*.

Finalement, le monsieur a attrapé deux types par le col et les a traînés dehors. Les autres se sont rassés...

Mais ils continuaient à taper des pieds quand l'ouvreuse ne regardait pas...

Maman a raison, si William fréquente vraiment des voyous pareils, je ferais mieux de me méfier de lui. Bien sûr, je ne me suis pas ennuyé. Mais William, lui, était comme transfiguré en sortant du Roxy. Il n'a plus parlé que du film sur le chemin du retour. D'après lui, c'est le meilleur de cette année 1956. S'il aime ce genre de musique, ça le regarde. Moi, je préfère ce qu'on entend à la radio... Surtout les feuilletons. Du genre «Ça va bouillir» avec **Zappy Max**.



A la maison, c'est une habitude : tout s'arrête lorsqu'il y a un feuilleton à la radio. Notre poste crachote un peu, mais ce n'est pas grave. Maman et moi, on aime bien aussi les jeux comme «Quitte ou double» ou «Cent francs par seconde». Elle aime aussi quand il y a des chansons d'**André Claveau**, **Armand Mestral**, **Line Renaud**, **Charles Trenet** et quelques-autres.

Elle est divorcée. Je vois rarement mon père. Je suis seul la plupart du temps. Mais je ne m'ennuie pas. On m'a abonné au journal Tintin depuis que je sais lire et j'ai découvert la science-fiction grâce à «Météor» qui paraît

chaque mois. Depuis peu, je lis même des histoires sans image avec «Victor Vincent» ou «Bob Morane». A part ça, quand je ne vais pas chez l'un ou l'autre copain, je monte des maquettes de fusées. A l'école ? Ça va, rien de spécial. Paraît que je suis bon en rédaction.



Incroyable ! Ma cousine aussi, elle aime le «roquainerole». Nous sommes allés passer un week-end de cet été 1957 à la mer. Que ma cousine habite Ostende, ce n'est déjà pas mal. Mais qu'en plus, elle ait un tourne-disque, voilà qui sort vraiment de l'ordinaire. C'est vraiment chouette ça ! On peut acheter des disques et les écouter autant de fois qu'on veut. Ils sont devenus plus petits qu'avant¹.

Je me souviens que quand j'étais petit, il y avait aussi un tourne-disque à la maison. On ne l'employait pas souvent parce qu'on perdait tout le temps la boîte avec les aiguilles et qu'on n'avait que trois disques. Je ne pouvais pas les toucher. Ils étaient trop fragiles. Il suffisait de les laisser tomber pour qu'ils cassent...

Maintenant c'est différent. Ceux de ma cousine sont en plastique et elle en a déjà des tas... Elle dit qu'elle va jeter les grands qui sont vieux et usés. Ou les casser. Je lui ai alors demandé si je pouvais en avoir un. Celui qu'elle m'a donné a une étiquette noire où il y a

marqué en grand R.C.A., en petit **Bill Haley and his Comets** - c'était pas les dingues du film de William, ça ? - et en moyen des tas de trucs que je ne comprends pas. C'est en anglais. Je ne sais pas très bien ce que je vais en faire. Une maquette de soucoupe volante peut-être...

Je l'aime beaucoup, ma cousine. Elle s'appelle Muriel et a deux ans de plus que moi. Mais quand nous étions petits, elle avait un très beau costume d'Indien, avec des plumes et tout. Cela m'a fait réaliser à quel point c'était une fille exceptionnelle. Maintenant, elle semble se passionner pour les vedettes. Il y a plein de couvertures de «Ciné-Monde» épinglées au mur de



Chouette ma cousine, non ?

¹ Le 45 tours microsillon a succédé au 78 tours dans les années cinquante

sa chambre. C'est moins bien que son costume de chef sioux et ça ne fait pas très joli. Mais je ne lui dis pas, pour pas lui faire de peine.

Et tiens... C'est bientôt son anniversaire. Je vais lui offrir un disque puisqu'elle aime ça... Un nouveau !



- B**onjour Madame. Je voudrais un disque de roquainerole, s'il vous plaît.
- Oui, lequel ?
 - Ça m'est égal. Ce n'est pas pour moi, c'est pour offrir à ma cousine.
 - ????
 - Elle aime bien le roquainerole.
 - Oui, mais tu ne sais pas quel chanteur elle préfère ?
 - Non, mais donnez-moi quelque chose de tout nouveau, comme ça elle ne l'aura pas encore.
 - Bon, comme tu veux. Il y a «Diana» par **Paul Anka**.
 - Heu... Ah oui ?... Vous pouvez me faire un emballage-cadeau ?
 - Tu ne veux pas l'écouter ?
 - Oh non, vous savez, moi, le roquainerole, je n'aime pas ça...



Finalement, avec maman, on s'est dit que ce serait chouette d'avoir aussi un tourne-disque. Alors, à l'occasion de mon treizième anniversaire, elle m'a acheté ce qu'elle a trouvé de moins cher. C'est un pick-up (c'est le nom de l'appareil) en plastique, de marque Starr, qui a tout de même coûté à peu près 600 francs. Il a la forme d'une demi-lune un peu allongée. Il est vert foncé en dessous et vert clair au-dessus. Il y a deux fils électriques qui en sortent. L'un avec une fiche pour mettre dans la prise de courant, mais l'autre, on ne sait pas à quoi il sert.

Maman n'avait plus de quoi acheter un disque, mais ce n'était pas trop grave. Mon père vend, en plus de tas d'autres choses, de grandes cartes postales avec un trou au milieu et les sillons d'un disque gravés dessus, dans la photo. Il m'en a offert quelques-unes pour mon anniversaire.



Les cartes-disques (taille 20x15 cm).

Il y a, entre autres, un moulin de Bruges avec «Le beau Danube bleu», les arcades du Cinquantienaire avec «Bambino», la malle Ostende-Douvres avec «Alone» et un bouquet de fleurs avec «Boerinnekensdans».

J'ai donc branché le pick-up, mis une carte-disque dessus et tiré sur le bras. Le plateau s'est mis à tourner, mais lorsque j'ai déposé le bras sur le sillon, tout ce qu'on a entendu, ce sont de légers grincements. Nous sommes donc retournés au magasin. Le vendeur nous a expliqué qu'il fallait brancher l'autre fil sur un amplificateur ou dans l'entrée «phono» de notre radio. Le problème c'est qu'un amplificateur, ça coûte plus cher que le pick-up et que notre poste n'a pas d'entrée «phono».

Enfin, quelques jours plus tard, un ami de maman, qui s'y connaît un peu, est passé à la maison. Il a dévissé l'arrière de la radio et a bricolé quelque chose pour qu'on puisse enrouler les deux bouts du fil du pick-up autour de deux bouts de fil qui sortent du poste (il paraît que c'est sans danger, le courant ne passe pas par là, rien que le son).

Et ça marche !

Maintenant si on veut écouter une carte musicale, on allume la radio et on entortille les bouts de fil ensemble. Bientôt, on va pouvoir acheter un vrai disque.



Gâce à mon père qui y vend des souvenirs, j'ai un badge d'entrée permanente à l'Expo 58. Dès que j'en ai l'occasion, je file à vélo ou en tram jusqu'à cette exposition qu'on dit «universelle» et j'en explore tous les pavillons. Toujours passionné de maquettes de fusées, d'exploration spatiale, d'astronomie et de science-fiction, je passe souvent au pavillon de l'URSS où l'on peut admirer des répliques exactes des premiers Spoutniks. À côté, il y a le pavillon des USA qui vaut aussi la peine. On peut même y voir des postes de télévision avec des images en couleurs ! Mais dans la partie « commerciale » de l'Expo,



Les pavillons russe et américain, objets de mes fréquentes visites.

11

dans un resto près du pavillon Coca-Cola, j'ai découvert quelque chose d'extraordinaire... Une cabine où l'on peut enregistrer son propre disque ! C'est un peu comme une cabine téléphonique, avec un micro à la place du cornet et un appareil avec deux fentes : une petite pour glisser la monnaie et une grande par où sort le disque. Il est en carton plastifié avec seulement une face, mais noir et de la taille d'un vrai.

À la maison, j'ai passé plusieurs heures à écrire les paroles d'une chanson destinée à combler un manque dans l'histoire de la conquête de l'espace... Un hymne aux explorateurs intersidéraux. Ça commence par « Ohé ! Gars de l'espa-ace !... Nous quitterons la Terre... Pour mener notre ra-ace... Jusqu'aux confins de l'éter... ». Je vous épargne la suite. J'ai même trouvé un air entraînant, martial, triomphant, grandiose ?

Bon. Je reviens donc au restaurant en question. Je demande à une serveuse de me faire de la monnaie, je m'enferme dans la cabine avec une feuille où j'ai noté les paroles définitives, je glisse mes pièces, j'appuie sur le bouton et je chante... L'ennui, c'est que la porte est transparente et que je n'avais pas prévu que l'isolation sonore est loin d'être totale. Résultat : la serveuse et sa collègue qui sont à proximité se tordent de rire.

Mon désarroi se sent dans mon interprétation (on peut écouter l'enregistrement avant qu'il ne soit éjecté de l'appareil), mais enfin, désormais j'ai un disque

unique qui devrait impressionner les envahisseurs extraterrestres.

Je traîne encore un peu sur place, me commande une orangeade, quand un type portant une guitare se présente à son tour devant la cabine. Il doit un peu se contorsionner pour y entrer avec son instrument, mais lui aussi finit par s'enregistrer. Je suis encore à proximité et, en effet, on entend un peu ce qu'il chante.

C'est du rock and roll. Les deux serveuses passent à côté. Elles ne rient plus. Elles ont même l'air d'apprécier. C'est révoltant. Décidément, je déteste le rock and roll.



1959. Nous habitons toujours Helmet, un quartier de Schaerbeek, une des communes de Bruxelles. Mais maman travaille en ville maintenant. De mon côté, je fais mes humanités chez les Frères, à l'Institut St-Joseph, rue d'Assaut. C'est au centre de Bruxelles. Alors, à midi, nous nous retrouvons pour manger au restaurant de l'Innovation, un grand magasin de la rue Neuve ; celle où il y a aussi beaucoup de salles de cinéma et de cafés.

Aujourd'hui, à l'Inno, il y a du changement dans les rayons. Ils ont installé les disques près de l'entrée. Plus moyen d'y couper : dès que je pousse la porte

Vous n'êtes pas obligé de me croire, et j'en ai été surpris moi-même des années plus tard, ça ressemblait au thème principal de Star Wars. Marrant, non ?

vitrée, j'entends les haut-parleurs qui crient. Encore du rock and roll ! C'est tout de même étonnant que l'on joue cette musique dans un magasin convenable... L'autre jour, mon prof disait que c'était bon pour les sauvages. D'ailleurs, à la radio, qui pourtant passe de plus en plus de musique, on n'en entend jamais. Les copains de classe sont bien d'accord : c'est pour les voyous. Le seul qui n'est pas de cet avis,



L'obsession de Vaneste.

c'est Vaneste. Il fredonne tout le temps une chanson qui s'appelle «Oh Carol»³. Mais, justement, c'est l'un des derniers de la classe. Il vient du quartier du Marché aux Poissons... Un «vismet» comme on dit en bruxellois.



Samedi. Je retrouve la «bande du parc». Eh oui : petit à petit, on s'est aperçu qu'on était une bande. Des gars et des filles qui sont toujours ensemble. Qui viennent tuer leur ennui à l'abri d'une cabane en béton gris dont les montants imitent des troncs d'arbres. Ce parc, au milieu de l'avenue Huart Hamoir, combien de courses de vélo n'avons-nous pas fait tout autour ? Il est ovale et le tour complet fait environ cinq cents mètres. D'un côté, ça descend. Vite. De l'autre, ça monte. Fort. Mais maintenant, les courses et les jeux d'enfants, nous avons laissé ça aux «petits». Nous sommes en 1960. Certains d'entre nous ont déjà seize ans et une petite moto. Du coup, la question, c'est souvent :
– Qu'est qu'on fait ?
À quoi, la réponse est souvent :
– On fait...bli.
C'est dire si on déborde d'idées intelligentes !...



Le repaire de la bande.

Mais encore ? Parfois nous nous rabattons sur le «Louvain» ou le «Crystal», deux cafés près de la gare de Schaerbeek. Pas pour la soif, bien sûr, mais pour quelques parties de «kicker» (nom local du football de table) ou de «trek billard» (ça, c'est un flipper). Daniel et Richard y rencontrent leurs petites amies.

Daniel et Richard, ce sont mes meilleurs copains. Daniel est très admiré par tout le monde dans la bande parce qu'il change souvent de petite amie. Je ne le lui avoue pas, mais je l'envie. Je voudrais bien avoir une petite amie aussi. Pour voir comment c'est. Être moins seul. Lui montrer ma collection de maquettes... Une seule petite amie me suffirait. Pour commencer. Mais comment faire ? Je vais aussi avoir seize ans et je n'en ai pas la moindre idée.

N'empêche, on s'amuse bien... En bande, nous faisons souvent de longues promenades jusqu'à de mystérieux terrains vagues près du canal. Il y a de gros buissons plus mystérieux encore. Les couples s'y dissimulent. Je crois qu'ils s'y embrassent en cachette... Ça aussi, faudra que j'apprenne comment on fait !

Pour savoir, le mieux serait de trouver une fille assez gentille pour aller avec moi dans un buisson.

Paraît qu'il y aura une surprise-partie samedi chez Richard. Peut-être là...



«Kicker» au Louvain.

L'ennui avec les surprises-parties, c'est qu'on y danse. Je ne sais pas danser moi ! Bien sûr, j'apprendrai. Mais pour ce soir, c'est foutu.

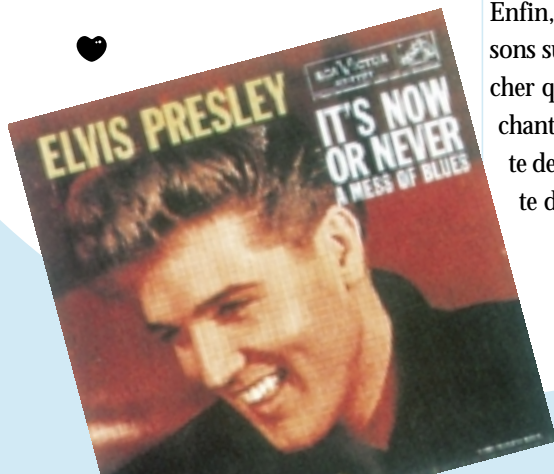
Je fais partie de ceux qui se sont retranchés près du bar et je me console avec un «tango»... Pas la danse... Ici, un tango, c'est de la bière avec de la grenadine. Je ne crois pas que ce soit vraiment une méthode efficace pour trouver une petite amie. Toutes les «meilles»⁴, comme disent les copains, ont l'air essentiellement éblouies par les gars qui savent danser. Misère ! Est-ce donc tellement important dans la vie ? Est-ce que le fait d'être gentil n'est pas plus attirant ?

⁴ «Mei» (prononcez meille) est du bruxellois dérivé du flamand «meisje» qui signifie «fille».

Voyez Marie-Rose, par exemple. C'est elle qui me plaît le plus. Je ne sais pas très bien pourquoi, mais quand elle passe à moins de deux mètres, ça me fait un effet bizarre. Je la trouve jolie. Elle, elle trouve Richard fantastique. Pourtant quand je discute avec lui, je me rends bien compte qu'il est loin d'être le plus futé de la bande. Pas le genre de type qui offrirait des fleurs à une fille... Je le ferais, moi !

Seulement, tout à l'heure, ils ont passé un rock très rythmé et Richard a dansé tout seul sur la piste... enfin, le carrelage de sa cave. Il a fait des sauts, des pirouettes, des déhanchements, des contorsions... Il s'est même roulé par terre, je vous demande un peu... Ça me rappelait les soubresauts de cette mouche que j'avais un jour attrapée dans un bocal contenant de l'ouate imbibée d'éther. Eh bien... Il fallait voir comme ça plaisait à Marie-Rose...

Pourquoi a-t-elle l'air de ne voir que Richard ? Il ne s'habille même pas bien. J'ai une chemise plus à la mode que lui : toute rouge avec des manches courtes...



Chaque fois que je passe à côté du rayon des disques à l'Inno, on entend la même chose ces jours-ci. Ce n'est pas du rock pour une fois, mais c'est une belle chanson mélodieuse.

– C'est « O Sole Mio », m'a dit maman.

Un vieil air italien paraît-il. Mais là, c'est en anglais et le chanteur a une fort belle voix. Comme j'ai reçu un peu d'argent de poche, je me décide à me payer ce truc qui passe continuellement.

– Mademoiselle, je voudrais « O Sole Mio » s'il vous plaît...

– Par **Elvis Presley** ?

– Euh... Celui qu'on entend en ce moment.

– C'est bien ça. Voici. Cinquante-cinq francs s'il vous plaît.

Cinquante-cinq francs ? Les disques que j'ai achetés jusqu'à présent coûtaient quatre-vingt-huit francs. C'est donc une affaire. Mais, minute papillon, Elvis Presley, c'est un chanteur de rock and roll ça, non ? Le plus fou de tous même, à ce qu'on raconte.

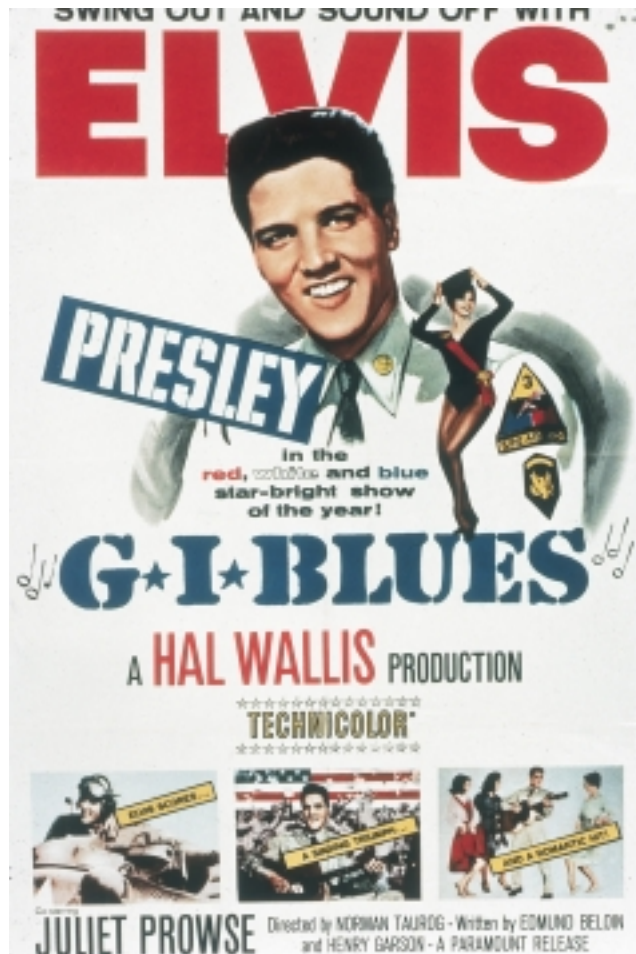
Enfin, il a peut-être évolué. Zut, il n'y a que deux chansons sur le disque ! Ce doit être pour ça qu'il est moins cher que ceux où il y en a quatre⁵. Mais qu'est ce qu'il chante bien ! Je me demande parfois si ce qu'on raconte de certains chanteurs est bien vrai. À voir la pochette du disque, il a une bonne tête, ce Presley !

Les Français n'étaient alors que des extended-play (45 tours à quatre plages).⁵

Qu'est-ce qui fait qu'on aime tellement une chanson ? Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est que lorsque, seul dans ma chambre, j'écoute et réécoute «It's Now Or Never» (c'est le titre anglais de «O Solé Mio») et que, vers la fin, **Elvis Presley** hausse le ton et chante «maaïe lôôôfe fontewééét!», j'ai des frissons un peu dans le genre de ceux qui me chatouillent quand Marie-Rose laisse apercevoir ses jambes au-dessus des genoux. Après quelque temps, j'écoute aussi l'autre côté du disque. «A Mess Of Blues» que ça s'appelle. Ça doit vouloir dire la «messe en bleu» ou quelque chose comme ça. C'est du rock. Mais, non d'un chien, c'est chouette ! Pas trop frénétique, mais avec un rythme tellement irrésistible que je ne peux m'empêcher de gesticuler devant le miroir de l'armoire... Et comme je me sens bien en faisant ça !



Le Roxy, c'est le plus grand et le plus beau cinéma du quartier. Il est situé rue du Corbeau et lorsqu'on y joue un film important, les gens font parfois la file jusque sur le trottoir. Cette semaine, il y a en un (de film) avec **Elvis Presley**. Ce n'est pas la première fois, mais les précédentes, ça ne m'avait pas paru aussi intéressant. Maintenant c'est différent : j'aime tellement «It's Now Or Never» et «A Mess



Of Blues» que je suis curieux de voir ça.

J'en ai parlé aux copains de la bande et il y en a plusieurs qui m'ont dit qu'ils aimaient beaucoup Elvis et que, de tous les chanteurs de rock, c'était le meilleur.

C'est marrant comme parmi les copains, il y en a tellement qui aiment le rock and roll, alors que dans ma classe, on trouve cela ridicule. Faut dire que dans la bande, la plupart des gars sont bien plus émancipés que ceux que je fréquente à l'Institut St-Joseph.

Tenez, Richard : il a seize ans et il travaille déjà. Il gagne de l'argent.

Mes camarades de classe, quand ils sortent de l'école, arrivés chez eux, ils font d'abord leurs devoirs. Pour avoir parfois été invité, je sais qu'ils sont bien accueillis quand ils rentrent à la maison. Leurs parents leur préparent un goûter, les aident pour leurs leçons. Chez moi, personne ne m'attend. Ma mère rentre assez tard de son travail. Alors, le plus vite possible, je fonce au parc. Les devoirs sont pour après.

Je ne suis pas le seul dans le cas. Il y a même pire. Dans la bande, il y en a dont les parents se disputent tout le temps. Il y a des filles qui ont peur de rentrer chez elles car elles reçoivent souvent des coups... Ce qui me fait penser que je vais inviter Marie-Rose à aller voir «G.I. Blues» (c'est le titre du film d'**Elvis Presley**) avec moi !

Quel film ! Mon Dieu, quel film ! C'est la première fois que j'en vois un si formidable ! **Elvis** fait son service militaire en Allemagne (ce n'est pas seulement dans le film, il paraît qu'il a vraiment fait son service là-bas). Il courtise une danseuse de cabaret et, toutes les cinq minutes, il chante une chanson. Il y en a de très mélodieuses, mais aussi de très rythmées, comme quand il y a une bagarre dans un bar, ou encore, à la fin, lorsqu'il chante pour toute l'armée américaine... Quel type fantastique ! J'en ai oublié de râler parce que Marie-Rose m'avait dit qu'elle viendrait et ne s'est pas montrée.

Je ne comprends vraiment pas comment j'ai pu perdre autant de temps à ignorer Elvis jusqu'à présent. Il a dû faire des tas d'autres choses extraordinaires avant «G.I. Blues».

Il faut que je me documente.

Mais soyons pratiques. D'abord, une petite visite à mon père... Il me donne toujours un peu d'argent pour être débarrassé de moi, et avec ça, je vais pouvoir me payer mon premier tout grand disque. On appelle ça un trente-trois tours. J'ai vu dans la vitrine du disquaire au coin de la chaussée d'Helmet et de la rue Gustave Huberti qu'il en existe un avec toutes les chansons du film.



Je crois qu'il va y avoir de la bagarre. Nous étions allés nous promener près du canal. Presque toute la bande. Ce qui fait bien une quarantaine de personnes. C'était chouette. Lorsqu'on est si nombreux, on se sent bien. On peut faire les fous dans la rue et les gens n'osent rien dire.

En même temps que deux cents francs, j'avais reçu de mon père quelques gros pétards qui lui restaient du temps où il avait appris à tirer des feux d'artifices. Nous nous amusions à les faire sauter dans un coin discret quand deux copains, qui n'étaient pas partis avec nous, nous ont rejoint à vélo. Ils venaient du parc où, disaient-ils, essoufflés :

– Des meilles de chez nous ont été charriées par la bande de Picardie.

Le grand René et un ou deux autres costauds de son genre en ont été tout scandalisés. Si c'est comme ça, c'était à notre tour d'aller à Picardie.

D'autant que nous étions assez nombreux pour n'avoir rien à craindre.

Nous voilà donc, en rang par deux, parce que ça fait plus organisé, «à l'attaque de Picardie», qui est un quartier à la limite d'Helmet et d'Evere. Je ne suis pas plus rassuré que cela, mais c'est vrai que nous aurons sans doute l'avantage du nombre. Et puis René, ce n'est pas n'importe qui. Si on le surnomme «le gorille», ce n'est pas parce qu'il est poilu. Mais pour sa carrure.

Motif d'une bonne paire de baffes...



Voilà. On y est. Rue de Picardie, il n'y a pas de parc comme chez nous. Seulement un carré de verdure sur un coin. Pour le moment, il n'y a que des «petits» qui y jouent à la balle. Quelques vieux sont accoudés aux fenêtres des maisons voisines. René connaît sans doute quelqu'un parmi eux, car il s'adresse à une vieille dame et lui demande :

– Où sont les gars qui sont venus faire de leur merde au parc ?

Paraît qu'ils sont au bistrot du coin.

Aïe, aïe ! Combien sont-ils ? C'est bizarre comme j'ai envie d'être ailleurs tout à coup.

Heureusement, René, qui a pris le commandement, estime que :

– De un, on ne peut pas rentrer à quarante dans le bistrot. De deux, on ne va tout de même pas chacun devoir payer un verre pour retrouver ces types.

Aussi ira-t-il seul avec Lange Tienne et Michel-le-Grec qui sont à peine moins forts que lui. Il demande seulement qu'on partage les frais. Chacun y va donc de sa poche pour payer les consommations de nos trois durs. Sitôt la collecte achevée, ils entrent dans le café.

Dix minutes plus tard, ils en ressortent avec un type de leur calibre et René annonce que, comme l'autre est seul et nous beaucoup plus nombreux, il va régler ça «à la loyale» avec le gars qui semble d'ailleurs tout à fait de son avis.

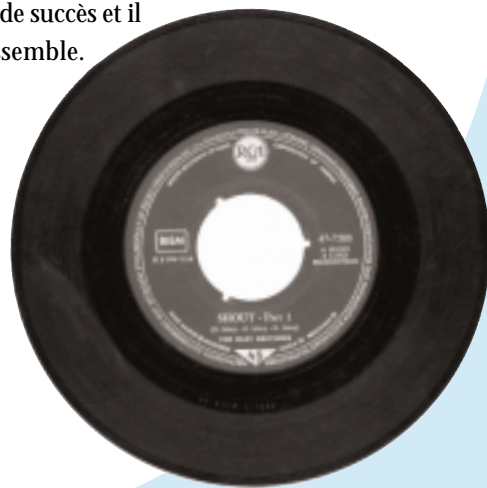
Ils se retrouvent donc face à face au milieu du parterre de gazon en se regardant avec l'air qu'a Elvis lorsqu'il est fâché. Nous les entourons sur le trottoir. Les gens du quartier sont à leurs fenêtres. Les gosses ont arrêté de jouer. Les passants accélèrent le pas. Même les pigeons égarés dans le coin s'arrêtent de roucouler. Quelle tension !

Les deux durs se sautent dessus. Sauvagement. Boum. Ils roulent dans l'herbe. René attrape l'autre autour du cou... Une voiture de police s'arrête dans la rue,

un flic en sort et commence à engueuler les combattants. Qu'ils se battent, il s'en fout. Mais qu'ils marchent sur la pelouse, ça, c'est inadmissible !



Je me suis payé ce trente-trois tours d'Elvis. Il porte le titre du film : «G.I. Blues» Une merveille ! Je n'arrête pas de l'écouter. J'en tremble de plaisir. Et je me flanquerais bien une paire de baffes aussi. Encore une fois : comment ai-je pu être aussi con pour rater tout ce qu'a fait Elvis jusqu'à présent ? Même chose pour le rock'n'roll. C'est un genre musical passionnant. On m'a recommandé une revue qui paraît tous les mois et qui s'appelle Juke Box. Chaque fois, il y a une page sur Elvis. C'est un type formidable. Il a beaucoup de succès et il nous ressemble.



Le disque "Shout" des Isley Brothers.

C'est un jeune ! Les chanteurs que je connaissais avant étaient tous des vieux d'au moins trente ans, si pas plus. Elvis n'est pas le seul intéressant. Il y a aussi **Paul Anka** (celui dont j'ai un jour offert le disque à ma cousine) et **Cliff Richard** qui ont presque autant de succès que lui. Dès que j'aurai à nouveau un peu d'argent de poche, j'irai chez le disquaire. Ce sera l'occasion de faire des découvertes. On peut emporter une pile de quarante-cinq tours dans la cabine d'écoute, mais si on n'en achète pas au moins un, on est mal vu.



J'ai fait connaissance avec un gars vraiment sympa à l'école. Il s'appelle Donald, ce qui n'est pas un cadeau vu la popularité du canard de Walt Disney, mais enfin... Il n'est pas dans la même classe que moi, mais c'est le premier que je rencontre dans cette boîte qui s'intéresse vraiment au rock'n'roll. Ça tombe bien, parce que nous avons déménagé, ma mère et moi. Nous habitons maintenant rue de l'Ecuyer dans le centre de Bruxelles. Le seul carré de verdure dans un rayon d'un kilomètre est un parterre en face de la collégiale Sainte Gudule : le public n'y a pas accès. Pas le moindre coin de rencontre possible pour des gars de mon âge dans les parages. Je suis donc ravi d'avoir

sympathisé avec Donald qui n'habite pas loin de chez nous.

Il m'invite à venir écouter ses disques. Il aime aussi Elvis, bien sûr, mais il a des quarante-cinq tours de tas d'autres chanteurs que je ne connais pas. Certains ne sont pas tout récents. Il y en a un qui me sidère : «Shout» par les **Isley Brothers**. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. Ils sont trois dans une sorte d'explosion vocale d'une sauvagerie incroyable. Ils ont l'air de s'appeler en criant comme s'ils étaient à des kilomètres l'un de l'autre. Ils hurlent, ils rugissent et puis le rythme s'emballe, irrésistible, et après chaque phrase revient le mot «shout» de plus en plus fort, de plus en plus fort, de plus en plus fort... Jusqu'à un dernier appel et... il faut retourner le disque. Incroyable : il y a la suite de l'autre côté ! Et là, c'est carrément démentiel. D'abord, la puissance diminue progressivement, tend à une relative douceur, au murmure. Mais voilà que ça repart crescendo :

– Heu lilebit laude naw ! Heu lilebit laude naw ! Heu lilebit laude naw !

Je n'en peux plus. C'est fou, ce truc. Ce que je ressens est indescriptible. Comme si quelque chose profondément enfui en moi jaillissait soudain. Ô rock and roll, tu m'as transformé !



Donald arrive de province. Comme moi, il ne connaît presque personne au centre-ville. Je le présente donc à la bande. Comme il est sympa, il est vite accepté par les garçons. Comme il est beau mec, avec les filles, c'est encore plus simple.

Ah, la bande ! Elle a considérablement évolué depuis quelque temps. Depuis que nous portons presque tous des blousons noirs (le mien est noir et blanc, j'aime pas vraiment faire exactement comme les autres), nous



Avec Donald : parés pour rejoindre la bande.

sommes mal vus dans le quartier. Parfois même, les flics passent nous surveiller. Un jour, ils m'ont demandé ma carte d'identité. Quand ils ont vu que j'habitais au centre, ils m'ont dit que je n'avais plus rien à faire à Helmet. Mais je m'en fous ! Je reviendrai toujours au parc. La bande, c'est devenu ma famille. A la maison, je suis plus seul que jamais. Surtout depuis que ma mère fréquente un type que je ne peux pas sentir : un inspecteur de police, paraît-il. Un comble.



Installé sur l'un des bancs du parc, j'astique mon pistolet à plomb. Nous en avons quasiment tous un. Parfois, on s'en sert pour plomber les fesses des emmerdeurs qui croient qu'ils peuvent venir dans la cabane carrée sans notre permission. Pour que cette «arme» fonctionne bien, il faut que la partie du canon qui comprime l'air glisse parfaitement à l'intérieur de la partie fixe. Mais ce n'est pas bon de laisser cette partie mobile enclenchée : elle prend vite la poussière quand on ne l'emploie pas. Faut donc frotter. Alors, je frotte.

Daniel arrive avec un type que je ne connais pas. Il me le présente comme étant une vieille connaissance. Le gars s'appelle **Shorty**. Il est de passage dans le quartier parce que, dans une quinzaine de jours, il participe à

une soirée rock dans un bistrot de la chaussée d'Helmet. Il y sera avec un orchestre qui s'appelle les **King Creoles**. Shorty, qui est très sympa avec son accent bruxellois prononcé, insiste beaucoup pour que toute la bande vienne. Il prétend qu'il y aura une ambiance "à tout casser". Il paraît que, même s'ils ne sont pas aussi connus que les **Cousins** ou les **Kili-Jacks**, les King Creoles sont les premiers à avoir fait vraiment du rock en Belgique.

Shorty, qui joue de la guitare électrique, dit qu'il y fait un remplacement. Sinon, il a son propre orchestre : **Shorty and the Fireblazers** avec lequel il a même enregistré un disque, «Ferdinand Rock».

En voilà, un chouette type ! Il est donc célèbre au point d'avoir enregistré un disque et il daigne venir parler en copain à des gars comme nous. Je suis vachement impressionné.

En grande partie par sa tenue, d'ailleurs. Il a les cheveux peignés à la Elvis avec des reflets de brillantine jusqu'aux favoris. Il porte une veste bleu-ciel, avec des revers noirs, qui lui descend à mi-cuisses. Sur sa chemise cow-boy noire avec des broderies blanches, il arbore une cordelière autour du col, tenue par un médaillon doré. Sa grosse ceinture noire avec une énorme boucle métallique décorée d'une paire de cornes retient un «winter-jean» gris, avec de fines rayures verticales blanches, très collant sur les jambes.

Aux pieds : des chaussettes noires et de longues chaussures brillantes et très pointues.

Sûr qu'il n'a qu'à faire un clin d'œil par-dessus ses lunettes solaires pour que toutes les filles tombent à ses genoux.

Faudrait aussi que je m'habille de façon aussi élégante pour épater tout le monde !



Elle s'appelle Josette, mais pour la bande, c'est Chaussette. Elle vient d'avoir quatorze ans, porte des lunettes et un appareil dentaire, ne parle pas beaucoup et reste souvent un peu à l'écart. D'habitude, elle est vêtue d'une petite robe à petits carreaux roses et blancs avec un col en imitation dentelle. Elle est toujours prête à rendre service quand elle ne garde pas son petit frère, ne se fâche jamais lorsque les autres se moquent d'elle... Bref, elle est parfaitement inoffensive. Mais depuis qu'elle a accepté de venir jusqu'en ville pour aller voir «Flaming Star» avec moi, elle me terrorise !

On est au milieu de la semaine et c'est prévu pour samedi après-midi. Je ne parviens pas à dormir la nuit. Comment vais-je m'y prendre ? Lui demander si elle veut bien être ma petite amie ? Non. Trop direct. Lui apporter des fleurs ? Stupide, qu'est-ce qu'elle en ferait au cinéma ?



Le sachem et Elvis dans Flaming Star.

En tout cas, faut lui cacher que j'ai la trouille. La trouille de quoi, au fait ? Elle ne va tout de même pas se moquer de moi, cette petite ? D'ailleurs, je vais l'impressionner, moi. Je mettrai ma nouvelle veste de cuir noir et mon jeans avec des rivets sur les coutures. Elle verra tout de suite qu'Elvis est mon prophète et que moi, je suis son disciple... Jeudi... Vendredi. Ça y est, on est samedi !



Elvis ne chante pas beaucoup dans «Flaming Star». C'est un western, mais il ne sait pas très bien s'il est un cow-boy ou un Indien. Tout le monde lui fait les pires misères à cause de ça. Il est seul entre deux camps. Mais, heureusement, pour affronter cette tragédie, nous, nous sommes deux. Chaussette et moi. Et

ça, c'est une sensation extraordinaire. Etre deux au milieu de la foule des spectateurs. Assis côte à côte. Ça m'électrifie. En plus de savoir si Elvis va oui ou non se faire scalper, une autre question me donne des sueurs froides... Est-ce que j'ose mettre la main sur celle de Chaussette ?... Crac ! Un Indien tombe à travers le toit. Elle se saisit. J'amorce le mouvement... Je m'arrête à un demi-centimètre de son petit doigt. Si elle retire sa main, je fais quoi ? Quelle angoisse. Et voilà que la mère d'Elvis est tuée. C'est bouleversant. Mais il faut voir le bon côté : l'attention que je porte à ce qui se passe à l'écran me distrait un peu de ma panique. Un bon truc. Ne plus penser à ce que va penser Chaussette. Se concentrer sur les cornes de bison du sachem... Une heure et demie avec un nœud dans la gorge. Et puis finalement, Elvis part seul vers la mort. Ce serait scandaleux qu'il subisse tout ça pour rien. Alors comme Chaussette pleure toutes les larmes de son corps, je lui prends finalement la main. Elle serre la mienne ! J'en suis sûr maintenant : «Flaming Star» est un chef-d'œuvre !



Aaah... la soirée avec les King Creoles.... Presque tous les copains sont là, dont certains avec leurs parents. C'est Shorty qui présente. Il n'y a pas beau-

coup de musiciens dans cet orchestre : quatre seulement. Mais, ils ont l'air sympas et dynamiques. Le chanteur est, paraît-il, «le Elvis Presley belge». Il s'appelle Burt Blanca. Et c'est vrai qu'il ressemble un peu à Elvis. Les traits sont moins fins, mais l'allure générale est directement inspirée du vrai. Burt joue aussi de la guitare. Comme Shorty. Ce dernier explique que le type qui a une guitare plus grande que les leurs,



L'Elvis Presley belge.

c'est le frère de Burt. Maurice, je crois. L'espèce de «planche à repasser» (ce sont les mots de Shorty) qu'il tient entre les mains est en réalité une basse. C'est comme une guitare, mais au lieu de six cordes, il n'y en a que quatre, et elles font plonk-plonk au lieu de faire plink-plink. Le quatrième musicien se tient un peu en retrait. Il est présenté comme «Bob à la batterie !»

Shorty continue ses explications :

– L'espèce de lessiveuse devant ses pieds là, c'est une grosse caisse. La casserole à sa gauche, bien qu'elle soit noire sur le côté, c'est une caisse claire. Le grand plat : une cymbale. Les deux assiettes à pédale : un charleston....

Pas possible, ce gars est obsédé par les travaux ménagers ! L'orchestre commence à jouer. La musique prend possession de la salle. À la table à côté de la nôtre, il y a la mère du batteur. A chaque morceau, elle s'indigne de ce que les autres laissent, selon elle, tout le travail à son fils.

La piste est envahie. Encore une fois, je me rends compte qu'il est grand temps que j'apprenne à danser. Donald se débrouille bien, lui. Dommage que Chaussette ne soit pas là. Nous aurions pu essayer un slow. Ce qui n'a pas l'air trop difficile.

En attendant, à cause de tous ces danseurs, on ne voit quasiment plus les musiciens.

Mais ce qui est agréable, c'est l'ambiance. On baigne dans le son et le mouvement. C'est une façon plus vivante d'écouter de la musique qu'avec un disque. Très chouette. C'est le meilleur show avec orchestre que j'aie vu. D'ailleurs, c'est le premier.



La soirée s'est terminée tard. Il est passé minuit. Il n'y a plus de tram... Donald et moi, nous revenons à pied jusqu'au centre. Ça fait bien trois quart d'heure de marche. La rue est sombre, il y a du crachin, les voitures sont rares. Nous avançons d'un bon pas, mais je ne suis pas pressé de rentrer. Chez moi, personne ne m'attend. Ma mère m'estime assez grand pour savoir à quelle heure je dois me coucher... Dès que Donald m'aura quitté, je me retrouverai à nouveau seul.

J'aurais préféré passer la nuit avec les gars de la bande, à errer dans les rues désertes, à rêver que nous sommes les rois du quartier.

Mais les bagarres qui s'en suivent parfois ne m'excitent pas. J'ai toujours plus peur de faire mal que de recevoir moi-même une raclée !

Faire partie d'un orchestre comme les King Creoles, ce doit être encore mieux que faire partie d'une bande. Les liens sont forcément plus étroits. Mais apprendre à



Le début d'une collection.

jouer d'un instrument, ça doit prendre beaucoup de temps... Hum... Devenir chanteur, c'est sans doute plus rapide. Enfin, devenir... Est-ce qu'on devient chanteur ? Je ne crois pas. C'est un don. On l'a ou on ne l'a pas. Je ne chante pas très bien, paraît-il. Donald, lui, est doué. Si nous faisons un duo comme les Everly Brothers ou les Allison ? Il a une belle voix qui couvrirait la mienne. Peut-être. Mais faut aussi trouver des accompagnateurs. Je sens que je vais rêver à tout ça.



Là, je me jette à l'eau. Je demande carrément à Chaussette... euh... Josette (elle préfère) si elle veut bien être ma fiancée. Elle est d'accord !

Nous nous promenons donc main dans la main. Je suis fier comme Little Richard. Tous les copains vont se rendre compte que ça y est, je suis leur égal : je ne suis plus l'innocent de la troupe !... Je suis persuadé que si je ne brusque pas trop Chauss...Josette, je finirai par pouvoir l'embrasser sur la bouche. Elle aussi a l'air contente.



A l'école, il y a tout de même un ou deux autres gars qui commencent à s'intéresser à la musique. L'un d'eux, Alex, raconte qu'il possède chez lui un amplificateur et que ses parents lui donneraient peut-être de l'argent pour acheter une guitare. Du coup, il grimpe dans notre estime et Donald et moi l'emmenons chez un disquaire, histoire de vérifier s'il a bon goût. Nous écoutons d'abord une douzaine de disques dans la cabine. A trois, on est un peu serrés, mais ça va, Alex semble aimer le rock. En sortant, j'achète «Ferdinand Rock», le fameux disque de **Shorty**. Il y a la photo de son orchestre sur la pochette et l'autre face s'intitule «Juke Box Baby». Je la préfère même à «Ferdinand» ; lequel est un morceau plus marrant qu'autre chose où l'on ne chante presque pas.

Sur la pochette, il y a un texte : « Ami Teenager. Enfin, le voici, ton disque, le premier de ta vraie collection ! Ces deux «rock» te sont dédiés. Soit fier de ce disque TEENAGER ! A bientôt ».

Comme c'est bien écrit !

Et «Teenager», c'est aussi la marque du disque. Comme c'est subtil ! Etant teenager moi-même, c'est vrai qu'il est temps de penser sérieusement à une vraie collection. Ce doit être amusant d'avoir beaucoup de quarante-cinq tours, de les passer sur un pick-up où l'on peut en empiler une dizaine et de ne plus devoir s'en occuper entre chaque chanson.



Je viens de me faire engueuler par mon père. Il n'aime ni mes blue-jeans, ni mon blouson blanc et noir. Mais enfin, il m'a tout de même refilé un peu d'argent et comme il y a la kermesse à Helmet, j'y retrouve les copains là où je suis sûr qu'ils ont foncé : aux auto-scooters. De temps en temps, certains se paient quelques jetons et sautent au volant d'une des voiturettes. Surtout quand des filles qu'on ne connaît pas osent s'aventurer sur la piste. Ils leur en font voir de toutes les couleurs... Quand elles sont tellement secouées qu'elles titubent en regagnant le bord, ils se précipitent pour les soutenir. Et engagent la conversation. J'observe.

J'apprends les choses essentielles de la vie.

Ce que la baraque des auto-scooters a de fascinant, ce sont les grands panneaux pare-vent où sont peints les portraits d'Elvis, de Cliff Richard, des Shadows et de Conny, la mignonne chanteuse allemande... Mais surtout, il y a la puissance du juke-box qui, bien sûr, en raison du bruit que font les auto-scooters, fonctionne plus fort qu'ailleurs. Nous sommes agglutinés autour de l'appareil. Avec le mouvement, les couleurs et la puissance sonore, c'est un endroit quasi magique.

Ce qu'on entend le plus souvent pour le moment : «Surrender» par **Elvis**, «Dance On Little Girl» par **Paul Anka** et «Baby Sittin Boogie» par **Buzz Clifford**. De temps à autre, il y a des gars qui se bagarrent dans la rue d'à-côté. Tout le monde court voir. Avec le fond musical, c'est encore mieux !



Je passe aussi au luna-park, parce que là il y a un kicker et qu'à ce jeu-là, je deviens vraiment un as. J'ai remarqué que je jouais encore mieux quand c'était un bon rock qui sortait des haut-parleurs. Quel plaisir de flanquer une pile aux grandes gueules de la bande. Sont moins fiers quand le score est de sept à trois (on a droit à onze balles pour deux francs), tiens ! Ah, ils se foutaient de moi parce que je n'avais

pas de petite amie ! Eh bien, gnan ! Prends encore la dernière balle dans ta caisse, hé couillon !

À propos, n'est-ce pas Jacqueline-le-lapin (la pauvre, elle a de ces dents) qui vient là ? Elle va peut-être me dire si sa copine va nous rejoindre...

– Tu as vu Josette ?

– Mouais.

– Elle va venir ?

– Non, je ne crois pas.

– Ah ? Pourquoi ?

– Elle sait que tu es là. Elle ne veut plus te voir.

– Hein ? Pourquoi ?



- La semaine passée, tu lui avais demandé d'être ta fiancée, non ?
- Ben oui, elle était d'accord.
- Et alors, qu'est ce que tu lui as fait ?
- Mais absolument rien.
- Et tu te demandes pourquoi elle ne veut plus te voir !



Ce vendredi 2 juin 1961, pour la première fois à Bruxelles (que je sache), il y a un grand festival pour teenagers. Cela se passe le soir au Centre International Rogier, place Rogier en face du Bon Marché, dans la toute grande salle. En vedettes : les **Cousins**, bien sûr. Mais il y a aussi un chanteur français : **Richard Anthony**.

Les Français se mettent à s'intéresser au rock and roll. A part Richard Anthony, il y a un Américain établi en France, **Johnny Hallyday** ?, qui commence à avoir du succès avec la chanson de nos Cousins : « Kili Watch », et aussi les **Chaussettes Noires**. Mais je crois qu'en Belgique, il y a beaucoup plus de jeunes orchestres. Quelques noms pour ce soir : **Bob Rocky**, les **Seabirds**, **Dan Ellery**, les **Jokers**...

Je n'ai aucune idée d'où ils sortent, mais pour passer à un festival de cette importance, ils doivent être fameux.

J'y vais avec Donald. Nous décidons de nous habiller vraiment bien pour l'occasion.

Je mets ma belle veste de cuir noir, mon jean noir avec des rivets dorés tout le long des coutures, une chemise gris-foncé et une fine écharpe en satin blanc. Nous arrivons à sept heures. La salle est déjà à moitié pleine. Heureusement, Alex est là avec sa petite amie et ils nous ont gardé des places à une table à cinq mètres en face du centre du podium.

Quand les lumières s'éteignent, tout le monde commence à lancer des sous-bocks sur la scène. Je ne sais pas pourquoi, mais ça met du mouvement. Un type vient présenter le premier orchestre. Il joue trois morceaux. C'est la moyenne pour chaque ensemble. Ils sont bien une vingtaine à se succéder.

Aucun n'est particulièrement mémorable mais, pour chacun, l'ambiance se fait de plus en plus chaude. Sur une table de la salle, un gars commence à danser. Pour mieux le voir, les spectateurs montent sur leurs chaises. Ils coupent la vue du podium à ceux qui sont derrière eux. Ceux-ci montent donc à leur tour sur les tables. Nous voilà bien forcés d'en faire autant.

Comme il y a déjà six personnes sur la nôtre, je n'arrive qu'à y mettre un pied. Heureusement, je trouve une place pour l'autre sur la table voisine qui est placée un mètre plus loin. C'est ainsi perché que j'assiste à l'arrivée de Richard Anthony : un petit gros

à la voix mielleuse. Il n'a pas encore commencé à chanter que je me sens tiré par le bas du froc. C'est un type relativement âgé qui veut nous parler. Il a un accent français.

– Eh, les potes, vous savez quoi ? Johnny Hallyday est dans les coulisses avec sa guitare, et il voudrait bien chanter ici ce soir. Seulement, comme il n'est pas au programme, il ne peut venir que si le public le réclame.

– Et alors ? Que pouvons-nous y faire ?

– Faut crier : Johnny ! Johnny ! Johnny !

Richard Anthony commence à chanter. « Nouvelle vague » que ça s'appelle, sa chanson. Le gars qui nous a interpellés va faire son baratin à une autre table. Il n'est d'ailleurs pas seul, un autre type est occupé à convaincre une bande en chapeaux tyroliens un peu plus loin. Ils commencent à crier :

– Johnny ! Johnny !

Richard Anthony fait semblant de ne pas entendre...

Le type revient à notre table :

– Ecoutez, si vous criez “Johnny”, on vous enverra un de ses disques pour rien.

– Ah oui ? Vous ne nous connaissez même pas !

– Donnez-moi vos adresses.

Mince, un disque gratuit ! On ne va pas laisser passer une occasion pareille ! Nous écrivons vite nos adresses sur des sous-bocks et les remettons au bonhomme.

Puis nous nous mettons à appeler le Johnny à notre tour. Richard Anthony n'a pas l'air heureux mais on s'en fout, il est plutôt mou comme chanteur. Le voilà qui demande :

– Vous voulez que je chante « Le petit clown » ?

– Le clown, c'est toi ! crie une voix dans la salle.

Et le voilà parti dans le « Petit clown de mon cœur ». C'est son grand succès en France. Mais moi, j'ai ce disque par les **Everly Brothers** et c'est nettement mieux. Le vrai titre c'est « Cathy's Clown ».

Les cris de « Johnny ! Johnny ! » redoublent. Mais Johnny ne viendra pas et Richard Anthony est depuis vingt minutes sur scène. C'est déjà bien plus long que ceux qui sont passés avant lui. Il va sûrement finir bientôt. Oui, il s'en va. Pour ça, nous l'applaudissons. Finalement, ce sont les **Cousins** qui se taillent le plus grand succès. Leur nouveau disque « Parasol » est vraiment très bien. Il marche tellement qu'on a déjà donné le même nom à une sorte de limonade.

Quand tout se termine à minuit, je réussis à obtenir des autographes des Cousins et de quelques autres participants.

Quelle chouette soirée ! Et dire que je vais recevoir un disque gratuit ! *



J'oubliais... Le festival-là... D'après les affiches, c'était organisé par Radio Luxembourg. Pourtant, j'écoute souvent Radio Luxembourg, mais je n'y avais jamais entendu annoncer l'événement. Bizarre. Je me renseigne et j'apprends qu'il existe un autre Luxembourg. Il y a des émissions en néerlandais le matin et en anglais ensuite. Mon Luxembourg à moi est sur les longues ondes. Ce Luxembourg-là est en 208 mètres sur les ondes moyennes, m'explique-t-on. Je vais essayer de trouver ça sur mon transistor.



« Dum be dum be dum, yeah yeah... Dum be dum be dum, yeah yeah... », ça ne veut rien dire, bien sûr. Pourtant chacune des onomatopées que répètent les choristes dans ce morceau de **Roy Orbison** est comme une épine enfoncée dans ma poitrine. Nous sommes un sale dimanche après-midi et j'ai mal. Mal de solitude. J'ai rencontré Monique peu après le désastre avec Josette. Je lui ai plu. J'avais compris. Je l'ai embrassée. Je l'ai choyée. Je l'ai emmenée au ciné. J'ai même fait le voyage en auto-stop jusqu'au littoral, où elle avait dû suivre ses parents, rien que pour lui dire bonjour. Je crois que je l'aime. Je croyais qu'elle m'aimait aussi. Mais elle devait venir me rejoindre à deux heures et il est quatre heures moins le quart. Entre l'ouvre-porte



Rocky auditionne devant la bande.

et mon pick-up où, je ne sais trop pourquoi, je passe et repasse ce disque à m'en saouler, j'ai longtemps piétiné. Par la fenêtre, j'ai essayé de voir si elle arrivait. Mais impossible d'apercevoir le trottoir depuis ce quatrième étage en retrait au sommet de l'immeuble. Tout juste si de vagues silhouettes se reflètent dans les vitrines du magasin d'en-face... Assez tout de même pour voir si elles portent une jupe ou un pantalon. A chaque jupe, mon poul s'est accéléré. Mais la sonnerie de l'ouvre-porte est restée silencieuse. « Dum be dum be dum, yeah yeah... I'm hurtin' ».

«I'm hurtin'», c'est le titre du morceau de cet extended-play sorti l'an passé. Je ne sais pas l'anglais. Je suppose que Roy Orbison raconte qu'il est heurté... Sûrement par une douleur semblable à la mienne... Parce que JE COMPRENDS LA CHANSON ! Pas besoin de saisir le sens des mots quand quelqu'un chante comme ça. On en SENT la signification. La musique vous pénètre, vous caresse, gémit à votre place... «Dum be dum be dum, yeah yeah...». Comment survivre sans elle ?



C'est décidé : nous allons monter notre orchestre. Nous avons mis une petite annonce dans Juke Box pour trouver un batteur. Alex sera guitariste, Donald chanteur, et moi... Eh bien, comme je chante vraiment mal : impresario. Nous avons aussi recruté un type que nous avons rencontré au parc. Il joue de la guitare et il s'appelle Rocky. Ça, c'est un nom de circonstance. Nous avons déjà le local de répétition : chez moi, la mansarde. Nous nous sommes mis à l'aménager pour ça. Donald et moi décorons les murs de photos de vedettes. Pendant que nous travaillons, je mets la radio. Luxembourg-anglais, bien sûr ! Je n'écoute plus que ça le soir. C'est tellement mieux que le Luxembourg en français qui ne passe jamais de rock. Ici, il y a des

disques formidables et tout le temps. Je ne comprends toujours pas l'anglais, mais ça ne fait rien : la plupart du temps, le speaker se borne à annoncer les titres et les noms des interprètes. Qu'a-t-on besoin d'autre ?



Il est question d'avoir bientôt un local pour la bande... C'est qu'elle devient petit à petit quelque chose d'organisé. L'autre jour, j'ai même été « baptisé » : on m'a forcé à avaler une poignée de pili-pili. Ce local serait dans l'arrière-salle du Crystal, l'un de ces cafés près de la gare de Schaerbeek. Au Louvain, on nous a fichus dehors. Le patron ne veut plus nous voir. Il dit qu'à cause de nous, son établissement attrape une mauvaise réputation. Je me demande bien pourquoi. Personne dans la bande n'a commis de délits graves que je sache, nous ne cassons rien, je ne crois pas qu'il y ait des voleurs parmi nous et les bagarres se font toujours dehors...

Enfin, si nous voulons être une vraie bande qui en impose, il nous faut un uniforme ou un signe distinctif. Un insigne, par exemple. Voyons... Comme nous sommes connus comme « la bande du parc », le plus logique serait de dessiner le plan du parc comme emblème... Hum... Un peu trop compliqué. Surtout pour en faire des insignes !

Pour ceux-ci, il n'y aura pas trop de problème, mon père stocke encore dans sa cave des tas d'insignes-souvenir qu'il n'a pas vendus durant l'Expo 58. Il suffit que je lui en demande une boîte et que je repeigne notre emblème par-dessus l'étoile de l'Expo.

Mais il faut quelque chose de simple à tracer. Réfléchissons... Le parc est situé Avenue Huart Hamoir, non ? En collant ensemble les initiales H.H., j'obtiens un double H avec une barre centrale commune. Voilà quelque chose de simple ! Bon, j'ai déjà quelques vieux insignes ici et de la peinture pour maquettes de fusées. Je commence.

Je choisis des couleurs qui frappent. Le fond sera comme nos blousons : noir, et l'emblème lui-même comme notre sang : rouge.



J'ajoute des petits traits horizontaux aux extrémités des barres extérieures du double H. C'est plus joli !

Voilà un signe qui marquera, c'est moi qui vous le dis... Aujourd'hui est un jour historique. Faudra que je note la date : 13 juin 1961. Hé, hé, hé... Bon. D'accord... C'est amusant de rêver. Mais dans un mois, tout ça sera sans doute oublié !



Ai-je précisé que mon père est représentant de commerce ? Bref, il reçoit des échantillons d'un peu de tout. Une des dernières merveilles dont il dispose, c'est un enregistreur portatif. Cet appareil n'est pas plus grand qu'une boîte de cigares, fonctionne sur piles et, au lieu de bobines avec une bande magnétique comme le gros enregistreur que j'ai réussi à me payer après de longs mois d'épargne, c'est une sorte de fil qui s'enroule et se déroule dans ce machin.

L'important, c'est qu'on peut le cacher sous ses vêtements et enregistrer une conversation sans que ça se remarque. C'est presque du matériel d'espionnage, quoi !

Nous sommes en plein été, mais je porte mon gros pardessus d'hiver lorsque je me présente chez l'un des disquaires de la rue Neuve qui dispose des cabines d'écoute les plus discrètes. On ne voit pas du dehors ce qu'on fait dedans.

Alex m'accompagne et le plan est simple : nous emmenons dans la cabine toutes les dernières nouveautés que nous ne pouvons pas nous payer et pendant que nous les écoutons, on colle sur le haut-parleur le micro de l'enregistreur portatif que mon paternel a consenti à prêter à ma mère. La pauvre a dû endurer mes supplications durant plusieurs semaines et n'a pas osé avouer à mon père que c'était pour moi.

Ça marche ! «Blue Moon» par les **Marcel**s, «Runaway» par **Del Shannon**, «Dum Dum» par **Brenda Lee**, «Johnny Remember Me» par **John Leyton**, «A Girl Like You» par **Cliff Richard**, «Temptation» par les **Evelyn Brothers**, «Time» par **Craig Douglas**... On pourrait se les enregistrer tous si nous ne constatons que la durée disponible sur le fil magnétique ne dépasse pas les dix minutes ! Enfin, cela fait tout de même les quatre premiers !



L'ambiance au Blue Note. Au premier rang : Donald, Alex et moi.

Soupçonneuse, la vendeuse vérifie que nous lui remettons bien tout ce que nous avons emporté dans la cabine et ne trouve rien à redire.

Nous fonçons à la maison !

Deuxième partie de l'opération. Puisqu'il faut rendre l'appareil à mon père, il faut transférer la musique sur mon enregistreur à moi. Le gros, qui ne peut pas se cacher sous le manteau.

Cette fois, c'est le micro de ce dernier qui est collé contre la grille du portatif.

Aïe. Prévu pour la voix, ce petit machin vibre sous les basses et ne restitue pas le son à vitesse régulière. Par moments ralentie, la voix de Brenda Lee ressemble à celle d'Helen Shapiro. C'est incoutable. Pour augmenter notre patrimoine musical à bon compte, va falloir trouver autre chose.



Les gars de la bande sont très contents des insignes avec le double H. Les gens du quartier commencent à se demander ce que ça veut dire. À en voir certains changer de trottoir pour nous éviter, je crois que nous faisons notre petit effet. Mais il y a un cheveu : depuis que le grand Pilou a laissé tomber sa fille, le patron du Crystal n'est plus très chaud pour nous prêter sa salle. Il a décidé de la louer à un club de judo.

Ah, si je n'habitais pas au Centre ! On pourrait se servir de ma mansarde comme local. Donald et moi avons presque terminé la décoration.

Il y a tout ce qu'il faut : un bar fait de vieilles caisses, un kicker que j'ai dégoté en occasion chez un réparateur d'appareils à sous pour cafés, un petit billard-jouet trouvé au Vieux Marché et de la place pour danser dans le grenier à côté.

Ça m'a l'air si chouette que je commence à me demander si, après tout, nous ne pourrions pas monter une section de la bande au centre de la ville ? Nous commençons à nous faire quelques connaissances par ici. Surtout aux soirées de la « Voix de son Maître ».

La « Voix de son Maître », c'est le disquaire des Galeries Saint-Hubert, près de chez moi. Tous les premiers lundis du mois, le gérant organise une soirée avec des orchestres. Ça se passe en face du magasin, dans la Galerie des Princes. Il y a là un club privé qui s'appelle le Blue Note.

Rien à payer. On reçoit des invitations au magasin. Il y a donc toujours un monde fou. Et l'ambiance est fantastique. Si j'ai bien compris, il s'agit d'auditions. Les orchestres passent là et les directeurs de la « Voix de son Maître », qui est aussi une marque de disques, choisissent les meilleurs et leur permettent d'enregistrer un quarante-cinq tours.

Je ne rate pas une de ces soirées. Un autre habitué est Jean-Pierre, le fils du boulanger de la rue des Dominicains. C'est un maniaque de la photo et il peut monter sur scène parce qu'il a un appareil. Le veinard... Il aime aussi beaucoup le rock et fait preuve de pas mal de dynamisme bien qu'il soit physiquement plutôt empâté. Trop de couques au beurre sans doute.

III

Il y a une chanson que j'adore. J'ai acheté le disque. C'est "A Hundred Pound Of Clay" par Craig Douglas. Ça passe tout le temps sur Luxembourg-anglais. Ils appellent ça un « hit ». Et bien, Johnny Hallyday chante ça aussi maintenant ! Sur le même rythme, avec le même genre d'accompagnement, mais en français. Décidément, ce type n'est qu'un copieur. J'ai été le voir au Palais des Sports de Schaerbeek, le 18 octobre dernier, et je me suis bien amusé... Surtout parce qu'on a fait les fous avec la bande. Mais le Johnny, là...

Il ne danse même pas le twist convenablement. Je préfère encore Shorty, tiens ! Même s'il n'est pas aussi connu, au moins il n'a pas besoin de copier les succès des autres. Il m'a dédié son disque, c'est vraiment un chouette gars. Nous aussi, quand notre orchestre sera au point, nous n'oublierons pas les copains. J'ai

trouvé un nom épatant : Dony and the Thunderbirds. On change le nom de Donald, ça faisait trop canard. Il s'appellera désormais Dony Starlight. Joli, non ?



Habitué du tram 56 qui circule entre le centre ville et Helmet, j'ai fini par repérer le long du parcours un café où il semble n'y avoir jamais personne. Je suis descendu un jour à l'arrêt le plus proche et j'ai été y prendre un verre. En reconnaissance. Je voulais voir ce qu'il y avait sur le juke-box. Banco ! Assez de rock pour faire mon bonheur...

Car si mon enregistreur est plus gros que celui de mon père, il est tout de même conçu pour pouvoir être déplacé. Il y a un couvercle et une poignée pour le transporter comme une valise. Alors... Vous voyez où je veux en venir ? J'ai fait du charme à la patronne. J'ai bien consommé. Je suis rentré chez moi en titubant. Mais c'est d'accord. Je peux revenir un après-midi, quand personne ne fait de bruit, et brancher mon appareil sur une prise de courant à côté de son Wurlizer ?

J'ai prévu une ample provision de pièces (on a droit à trois morceaux pour cinq francs) et, cette fois, je prends la précaution de ne pas mettre le micro trop près pour éviter les vibrations. C'est parti ! Je passe

plus d'une heure à enregistrer la plus grande partie de ce qui est disponible dans ce juke-box.

Résultat correct. Je dispose maintenant de bandes que je passe et repasse à satiété. Mais a-t-on jamais assez de musique ?



8 novembre '61. Encore un jour historique, que je note soigneusement, tiens ! On ne sait jamais. Des fois qu'on doit rédiger des biographies détaillées quand ils seront célèbres. Dony and the Thunderbirds se réunissent pour leur première répétition. Enfin... Presque. Le batteur que nous avons trouvé par l'annonce dans Juke Box ne peut pas venir. À cause d'un baptême dans sa famille, je crois. Et puis nous n'avons

Tout ce qu'il faut
pour être heureux :
un pick -up et un enregistreur.



pas de bassiste. Or, Rocky prétend que c'est indispensable. Mais au moins Donald pourra chanter avec un accompagnement de deux guitares. On décidera ainsi du choix et de l'ordre des morceaux. Je pense que si nous en apprenons cinq ou six, nous aurons une bonne réserve.

Alors voilà... Alex arrive, déballe sa guitare, son ampli (une petite merveille de 15 watts de puissance) et tout son talent. Il est à peine occupé à changer une corde que déjà Rocky se pointe et décide de prendre la direction des opérations musicales. Il dit à Donald :

- Bon, on va commencer par « Be-Bop A Lula ».
- Mais je ne connais pas « Be-Bop A Lula », moi !
- Comment, tu ne connais pas « Be-Bop A Lula » ? Tout le monde sait chanter « Be-Bop A Lula », il n'y a rien de plus facile.
- Moi, j'aimerais mieux chanter une chanson d'Elvis.
- Ah, ouais ? Quoi donc ?
- « Surrender ».
- Mwouaif... C'est un peu compliqué pour commencer, tu connais les paroles ?
- Ben... non...
- Quoi ? Mais comment veux-tu répéter alors ?
- Ça va, je les apprendrai pour la prochaine fois.
- Bon alors, on va jouer un petit instrumental, Alex et moi. Ce sera toujours un début. On fait « Apache », OK ? Moi, je fais le solo et toi, Alex, tu cherches

l'accompagnement... Rocky se lance avec beaucoup de conviction dans le fameux morceau des Shadows, mais manifestement Alex n'y est pas. Rocky commence à s'énerver :

- Mais enfin, mon vieux, tu es tout à fait faux. Ta guitare n'est même pas accordée...
- Mais si, mais si, mais si !
- Alors, elle est mal accordée, hein fieu ! Allez, passe-la-moi : je vais arranger ça.
- Dis, tu crois sans doute que tu sais accorder une guitare mieux que moi ?
- Eh ! Fais pas de ta merde, hein !
- D'abord, mes parents ne veulent pas que je laisse quelqu'un d'autre jouer avec ma guitare.
- Alors, accorde-la convenablement, trou de cul !
- Tu veux mon poing sur ta gueule ?

Je crois qu'il est temps d'intervenir et je leur dis de se calmer, que ça n'ira jamais comme ça, qu'on est tous dans le même bateau, qu'il faut s'entraider... et des tas de choses encore. Mais le cœur n'y est plus. Nos deux guitaristes se font la tête. On décide donc de remettre la répétition à un autre jour et on se fait de belles promesses. Reste à savoir si elles seront tenues. M'est avis que Dony and the Thunderbirds, c'est vachement compromis !





Les admirateurs de Vince Taylor interdit par le ministre « de l'Emploi », M. Servais, ont manifesté leur désapprobation mardi soir devant le Cirque royal qui avait son aspect habituel : c'est-à-dire fermé ! On ne déplore aucune violence, mais les jeunes admirateurs du rock et du twist n'ont pas manqué d'exprimer énergiquement leur opinion en criant : « Servais au poteau ! ».

En première page dans le Peuple.

Il y a quelques shows de rock et de twist ce mois-ci. Le 11 novembre, nous avons été voir un orchestre français, les Chats sauvages, à l'Ancienne Belgique, le music-hall le plus connu de la capitale. L'ambiance était encore plus déchaînée qu'au Festival des Teenagers. Tout le monde dansait, enfin, se contorsionnait sur les tables. Je dois dire que j'ai fait des progrès de ce côté-là, surtout depuis que Donald et moi, nous faisons des acrobaties dans ma chambre en écoutant des disques. On grimpe sur les meubles, on se sert du lit comme trampoline. C'est ça, vivre le rock !

Mais il y a mieux. Cette fois, nous allons voir un vrai chanteur américain : Vince Taylor ¹⁰⁰. Il est tout habillé de cuir et de chaînes. On dit déjà qu'il va détrôner Johnny Hallyday en France. Ce sera bien fait pour ce copieur. Vince s'est produit au Palais des Sports de Paris et le public a tout cassé. J'aimerais bien qu'on en fasse autant à Bruxelles. Or, justement, il doit venir le 28 novembre au Cirque Royal. Pour rien au monde, je ne voudrais rater ça !



Horreur et putréfaction ! Pas de Vince Taylor ! Il s'est vu refuser son permis de travail ! Il paraît que tout ce qu'il pourra faire, c'est se produire pour une soirée privée au Bar Martini au sommet du building

¹⁰⁰ En fait, il était Anglais.

Rogier. C'est vraiment dégoûtant ! S'ils croient que les teenagers vont se laisser faire... Alex, Donald et moi, nous sommes bien décidés : on ira chahuter devant les portes du Cirque Royal. Nous ne serons certainement pas les seuls à avoir cette idée.

En effet, le 28 au soir, nous sommes bien trois bonnes centaines à encombrer la rue. Un des organisateurs vient expliquer que c'est révoltant, que tout était réglé, mais que le permis de travail a été refusé par le ministre Servais vu que ce n'est pas un spectacle éducatif ou culturel. Des cris commencent à fuser :

– Servais au poteau !

– Nous voulons Vince !

Il y a quelques flics, un peu en retrait, qui regardent la scène d'un air méprisant. Un photographe suggère que, pour montrer notre mécontentement, nous secouions un peu les grilles qui protègent l'entrée du Cirque. Quelques-uns s'enhardissent et commencent à y grimper. Mais un flic leur ordonne de descendre et ils s'exécutent rapidement. Pas bien méchants. Sans organisation, notre manifestation piétine au propre comme au figuré.

Enfin, arrivent quelques gars qui crient un peu plus fort que les autres.

– Vous savez ce qu'on va faire ? On va aller devant le ministère du travail !

C'est une idée ! Seulement, on dirait que personne ne



sait très bien où se situe ce foutu ministère. Comme alternative, de plus en plus excités, les meneurs proposent une descente sauvage sur la ville.

Alors, c'est le déchaînement. On dévale la rue des Colonies et on arrive à la Gare Centrale. Là, quelques-uns s'en prennent aux barrières plantées le long des trottoirs et les arrachent, d'autres s'emparent de bacs à fleurs décorant un coin de rue et les jettent au milieu de la chaussée. La circulation est interrompue par tous ceux qui traversent la rue. Une malheureuse 2CV a la mauvaise idée de klaxonner. Elle se fait secouer comme un prunier par une dizaine de gars résolus. La course reprend. Rue Marché aux Herbes, deux types empoignent une poubelle pleine et la jettent sans raison apparente sur le capot d'une innocente Porsche en stationnement le long du trottoir.

Ça commence à aller un peu trop loin. Donald, Alex et moi optons pour une prudente marche arrière, laissant les casseurs se diriger vers les boulevards.

Nous nous regardons, embarrassés.

– Ce n'est pas comme ça qu'on obtiendra plus de rock en Belgique, hein ?

Plus tard, nous apprendrons que la police est finalement intervenue et a embarqué une dizaine de «manifestants».



Puisque Dony and the Thunderbirds n'en auront plus besoin comme lieu de répétition, ma mansarde finira tout de même par servir de local pour la bande. Comme elle est, par définition, sous les toits et que c'est le cinquième étage, ce qui est fameusement haut quand l'ascenseur est en panne, nous l'avons baptisée «le Nid d'Aigle».

Déjà, après l'école, des types de ma classe passent y jouer au kicker et, les mercredis après-midi, les samedis et les dimanches, divers copains montent au Nid.



Parfois, il y a même des gars du parc qui font le déplacement jusqu'en ville. Ma popularité dans la bande est en hausse. Et même les filles commencent à m'avoir à la bonne. Alors nous envisageons quelque chose comme une inauguration solennelle qui permettra aux relations que nous commençons à nous faire au centre de faire plus ample connaissance avec les Helmetois.

H

Non content de nous offrir des soirées les premiers lundis du mois au Blue Note, le patron de la Voix de son Maître, a aussi mis une petite pièce adjacente à son magasin à la disposition des jeunes qui veulent écouter les nouveautés. Cela sans obligation d'achat. Une idée sympathique de plus à son actif. Et précieuse. Car les stations-radio les plus écoutées chez nous ne passent toujours pratiquement pas de rock.

Lors de ces soirées au Blue Note, je découvre aussi quelques bons trucs : **Jacky Delmone**, un grand gaillard sympa qui vient de Mouscron et qui remue beaucoup sur scène.

De la même ville d'ailleurs, est aussi venu un orchestre d'Italiens : **I Cogoni**. Il paraît que tous les musiciens sont de la même famille. Ce qu'ils ont de vraiment extraordinaire, c'est leurs cheveux. Ils les

portent très longs et frisés. Franchement, ça leur donne un aspect redoutable. On n'osait pas trop les approcher quand ils sont descendus de scène tellement ils étaient impressionnants.

Le chanteur le plus populaire pour le moment (il est revenu plusieurs fois) est **Richard Wery**. Il joue de la guitare et sa version de «Tutti Frutti» est énergique un max. Le plus admirable, c'est qu'il est très dynamique bien qu'il soit paralysé des jambes et se produise dans une chaise roulante.

Il y a aussi un ensemble avec deux filles et deux garçons : les **Croque Notes** qui, comme la plupart des orchestres instrumentaux, s'inspirent très fort des Shadows. Une des filles qui joue de la guitare est très jolie. Elle s'appelle Ariane.



Hourrah ! **Vince Taylor** vient tout de même en Belgique. C'est bizarre, il semble que la manière forte, la manifestation devant le Cirque Royal, ait tout de même servi à quelque chose. Plus question d'interdiction. Il devait d'abord passer aux Folies Bergères ce 26 janvier 1962, mais c'est finalement au cinéma Eldorado, place de Brouckère, qu'il doit chanter. Donald et moi avons épargné pour nous payer d'excellentes places et, dès onze heures du soir, nous sommes



Veni, vidi, Vince !

devant la porte. Le spectacle ne commence qu'à minuit car le cinéma n'interrompt pas ses projections habituelles pour autant. Bientôt, c'est la foule et tout le monde pousse gaiement dès qu'il semble que les derniers spectateurs de la dernière séance aient quitté les lieux.

Heureusement, comme nous sommes parmi les premiers, nous ne serons pas compressés trop longtemps. Quand nous entrons dans la salle, nous constatons

qu'un important service d'ordre occupe tous les angles morts. Un club de judokas, paraît-il.

Trois types avec des guitares électriques ouvrent le show. Des Belges. Les **Seabirds**. Ils font quelques efforts méritoires, mais sans batterie, c'est un peu mou, et puis, ce que je n'aime pas chez eux, c'est qu'ils n'ont presque pas de jeu de scène. C'est à peine s'ils se mettent à genoux pour le dernier morceau.

Mais enfin, voici Vince ! Vince Taylor, le seul, le vrai, l'unique. Tout habillé de cuir noir, une énorme chaîne avec un gros médaillon autour du cou. Il a les cheveux longs et brillantins, soigneusement peignés en arrière.

Il a l'air méchant, il a l'air ennuyé, il a l'air ironique, il a l'air d'un dieu.

Il chante avec une certaine nonchalance, la même dont sont empreints ses mouvements d'une sauvagerie contrôlée. Il brandit son pied de micro comme une arme, comme une lance. Lorsqu'il s'arrête de chanter, il saute tel un tigre en direction de son guitariste et tous deux s'écroulent au sol pendant que le rythme devient de plus en plus hypnotique. Vince se relève, avance en titubant un peu vers l'avant de la scène. Il chante «C'mon Everybody». Les bras levés, il semble nous faire signe de venir à lui, d'entrer avec lui dans la musique. Les spectateurs tapent dans les mains, mais dans les premiers rangs, aux places les

plus chères, on reste relativement calme alors que cela se déchaîne aux balcons.

J'en ai marre d'être passif. La musique me fait de l'effet et j'ai envie de hurler, de sauter sur mon fauteuil. Mais autour de moi, la majorité des spectateurs sont des vieux qui sont manifestement là par curiosité et sur invitation. Je me lève tout de même, seul et en criant :

– Debout bande de croulants !

Un des judokas se précipite sur moi, m'allonge un coup en pleine poitrine et pendant deux minutes, je reste le souffle coupé au fond de mon fauteuil. Le spectacle se terminera sans autre incident.



Donald et moi, nous avons choisi le 6 mars 1962 pour l'inauguration du Nid d'Aigle. C'est le jour idéal : tous les copains de la bande viennent en ville pour chasser la « penne ».

La « penne » est une casquette à visière allongée que portent la plupart de ces sales fils à papa qui vont à l'université. Il est de tradition à chaque Mardi-Gras, pour des bandes comme la nôtre, d'aller leur apprendre la modestie en leur chipant leurs couvre-chefs. Eux, ils descendent sur la ville pour jeter des pétards dans les jambes des « bourgeois » et arracher les « flèches » des trams. Tout cela est bien amusant, mais un peu con, non ?

Or donc, aujourd'hui, c'est Mardi-Gras, et tout le monde est en pleine forme. Il sont bien une quarantaine à passer à la « super-surboum » comme nous l'avons baptisée. Heureusement pas tous en même temps, car la mansarde ne fait que quatre mètres sur cinq. Le grenier à côté, qui sert de piste de danse, c'est trois mètres sur trois. Bien sûr, tout le monde danse le twist !

III

Le twist, c'est vraiment ma providence. Moi qui ne savais pas danser, je suis en train de devenir un champion. Faut dire que ce n'est pas bien compliqué. Plus besoin de tenir sa partenaire et de risquer de lui marcher sur les pieds. Ni de se faire des nœuds dans les bras. Tout ce qu'il faut exécuter, c'est un déhanchement de gauche à droite en pliant les jambes de temps en temps. C'est d'une facilité ridicule ! Et c'est sans doute pour ça que cette danse connaît un succès inouï à travers le monde.

On dit déjà que le rock est fini et que l'ère du twist va tout révolutionner. Il y a même deux films sur le sujet qui provoquent les mêmes réactions dans les cinémas de quartier que les premiers films de rock : « Twist around the Clock » avec **Chubby Checker** et « Hey, Let's Twist » avec **Joey Dee**. J'ai été les voir tous les deux. Si le premier n'est qu'un prétexte à un défilé de vedettes (à part

Ça y est, je twiste !



Chubby Checker, j'ai surtout beaucoup apprécié **Dion** ainsi que les **Dovells**), le second est vraiment très bien. Il raconte l'histoire du «Peppermint Lounge», une boîte new-yorkaise devenue célèbre grâce au twist. Ce sont vraiment Joey Dee qui doit d'ailleurs sa célébrité à son disque «Peppermint Twist» et un autre chanteur, **Teddy Randazzo**, qui tiennent les rôles principaux, alors que dans «Twist Around the Clock», Chubby Checker n'a qu'un rôle secondaire.

D'accord, ça ne vaut peut-être pas un bon film d'Elvis et pour moi le twist n'est qu'un sous-genre du rock mais enfin, je le répète : cette danse, c'est la grande folie. Le salut des amidonnés et des lourdauds. Même le gros Jean-Pierre est occupé à twister avec conviction : debout sur une chaise... Aïe !... Pas très solide, celle-là ! Jean-Pierre a l'air fin maintenant avec un pied au travers. Quel gaffeur ce mec ! Aussi maladroit qu'il est généreux. Ce n'est pas pour rien qu'il est fils de boulanger : il est bon comme le pain.



C'est Jean-Pierre qui tient maintenant le magasin de son père. Monsieur Pauwen (c'est leur nom) est un commerçant influent dans le quartier qu'on appelle «Ilot Sacré». Il vient d'ouvrir un restaurant rue des Bouchers : «La Ligne Droite». Du coup, Jean-Pierre s'est retrouvé seul à la boulangerie. Son magasin a une arrière-salle où il écoute des disques entre le service des clients. Nous allons souvent passer une demi-heure avec lui après l'école. Il a trois passions : le rock, Gilbert Bécaud et la photographie. Une vraie mitrailleuse ! Il photographie tout le temps. Du coup, il se fait des relations. C'est ainsi qu'il est bien connu au Théâtre des Galeries où il a ses petites entrées, à la Voix de son Maître bien sûr, et même par Ariane, la

jolie guitariste des Croque Notes pour laquelle il en pince un brin. Lorsqu'il y a un spectacle quelque part, il déniche toujours des invitations et... ce qui nous rend tous verts d'envie, pour faire ses photos, il est souvent admis dans les coulisses.



Nous avons décidé de nous transformer en club. Une bande, c'est bien, mais un club, ça impose tout de même plus de respect. De plus, si les copains que nous avons finis par nous faire dans le centre sont forts intéressés par le rock, ceux d'Helmet le sont beaucoup moins. Or, nous avons été dernièrement à une soirée avec des orchestres divers. Elle avait été organisée à l'arrière d'un café par des types de notre âge. Ils s'étaient baptisés Club des Nouveaux Aristocrates.

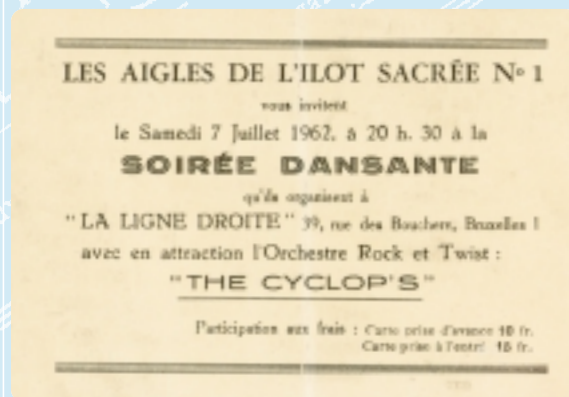
Le fait que la soirée soit privée permet aux participants de moins de dix-huit ans de danser. Ce qui est strictement défendu par la loi dans les dancings dont même l'accès est interdit en dessous de cet âge sans être accompagné de ses parents.

C'est une loi complètement ridicule. N'est-ce pas justement entre seize et dix-huit ans qu'on a le plus envie de danser ? Alors, pourquoi n'organiserions-nous pas des soirées comme ça, nous aussi ? Vous vous rendez

compte toutes les filles qu'on pourrait rencontrer ? Au-dessus de «La Ligne Droite», le père de Jean-Pierre dispose d'une salle de la même grandeur que le restaurant. L'idéal pour organiser des soirées. Nous lui en parlons. Il est d'accord. Il a fondé l'association des commerçants de «l'Ilot» et il verrait d'un bon oeil que nous nous chargions de l'animation pour les jeunes du quartier.

– Vous seriez le club «des Jeunes de l'Ilot Sacré», propose-t-il.

Cette affiliation ne me plaît qu'à moitié. Moi, je voulais que le club s'appelle Les Aigles, simplement parce que notre base est le Nid d'aigle et parce qu'il est bien connu que les plus redoutables blousons noirs sont ceux qui ont un aigle dessiné sur le dos.



Carte d'entrée à notre première soirée.

Mais Jean-Pierre est partisan d'un compromis. Nous pourrions retrouver plus d'indépendance lorsque, selon ses mots, « nous serons lancés ». Finalement, on se met d'accord sur « les Aigles de l'Îlot Sacré ».

On passe tout de suite à l'action : on va organiser une soirée. Pour la musique, nous ne cherchons pas bien loin. Nous nous adressons à l'orchestre que nous avons vu passer en attraction au club des Nouveaux Aristocrates. Les **Cyclops**, qu'ils s'appellent. Il paraît qu'on pourra les avoir à l'œil. Sérieux !

H

Les orchestres qui passent au Blue Note le premier lundi de chaque mois sont de mieux en mieux.

Il y a maintenant les **Croque Morts** qui sont habillés tout en noir, avec des squelettes comme pendentifs. Ils ont surtout beaucoup de succès auprès des filles. Elles les trouvent séduisants. Leur batteur Garcia Morales est tellement bon qu'il est en train de devenir une célébrité à lui tout seul.

Il y a les **Spiders** qui ont, eux, un batteur de quatorze ans. Il y a le **Twisteur Masqué** qui, avec sa cagoule, ressemble plus à un champion de catch qu'à un chanteur. Il ne montre jamais son visage et une rumeur veut qu'il soit quelqu'un de déjà connu. Jean-Pierre prétend qu'il est dans le secret ¹¹.

¹¹ Il s'agissait de Jacques Courtois, un comédien du Théâtre des Galeries.

Il y a **Kirk Viking** et ses **Vikings** qui jouent les mauvais garçons et aiment se faire remarquer. Nous avons sympathisé avec Kirk, qui est un gars qui sait ce qu'il veut. Il connaissait Jean-Pierre et apprenant que nous étions une petite bande, il est venu nous trouver. Il voulait absolument qu'une bagarre éclate durant sa prestation. Il allait même jusqu'à promettre cinq francs par bouteille ou verre cassé durant le temps où il était sur scène... Nous étions perplexes. Finalement, nous sommes restés discrets. Nous n'avions pas envie d'être expulsés.

Mais le plus fantastique, le plus merveilleux ensemble que le Blue Note nous ait fait découvrir, c'est celui de **Clark Richard** et ses **Tropical Stars** ! Le meilleur orchestre de rock que j'aie jamais vu. Vince Taylor compris !



A force de vouloir en mettre plein la vue, il est devenu opticien.

D'abord Clark Richard est Indonésien, mais il vit en Belgique et il ressemble assez à Elvis. Il a le même genre d'expression dans le visage. Il ne fait rien pour le cacher et accentue stratégiquement la ressemblance en portant souvent une chemise bariolée comme Elvis dans «Blue Hawaï».

Il a le même genre de voix chaude quoiqu'un peu plus nasillarde. Sur scène, il chante, bien sûr, pas mal de chansons d'Elvis, mais il a aussi ses propres compositions, comme «Queen Of Love» et «Hot Rock Beat» qui sont des rocks frénétiques.

En fait de frénésie, le déchaînement des Tropical Stars sur scène est quelque chose de phénoménal. Ces gars jouent de la guitare dans n'importe quelle position : à genoux, en se roulant par terre, en faisant le poirier, en tenant leurs instruments derrière le dos, derrière la tête...

Le comble, c'est la fin de leur show : ils se ruent les uns contre les autres. On ne voit plus qu'une masse de corps au milieu de la scène et quelques bouts de guitares qui dépassent.

L'un est occupé à plaquer des accords sur le manche de son copain, tout en jouant un solo sur sa propre guitare. Un autre joue de la basse avec les pieds. Un autre se sert d'un pied de micro comme plectre. J'en passe et des plus incroyables.

Pour terminer, Clark et un autre guitariste grimpent



Les meilleurs !

d'abord sur les amplis puis sur les épaules des deux autres et continuent à jouer comme des dingues !

Les spectateurs ne se tiennent plus. Ils veulent en être eux aussi ! Certains montent sur scène pour porter les musiciens en triomphe. Ceux-ci se laissent faire... Et continuent de jouer comme s'ils avaient l'habitude.

Après sa prestation, Clark Richard est assailli. On veut son autographe, une poignée de main, sa chemise, un souvenir. On veut le toucher pour être sûr qu'il n'est pas un rêve. Personne ne doute qu'il devienne très vite une énorme vedette ¹².





Moment d'intense émotion : le Twisteur
Masqué me signe un autographe.



Deuxièmes au concours
de twist : Ariane et Jean-Pierre.

Jean-Pierre devient de plus en plus twist. En compagnie de la mignonne guitariste des Croque Notes, il a même réussi à se classer deuxième d'un concours consacré à cette danse. Faut dire que malgré son embonpoint, il a le sens du rythme et un sacré déhanchement. Du moment qu'il évite de twister sur mes chaises, je m'en réjouis.

L'autre jour, il a vu dans un journal quelconque la photo d'une sorte de baguette ressemblant vaguement à un serpent qu'un autre boulanger a baptisé

« pain twist » car, déclarait-il, « cette oeuvre d'art symbolise les contorsions de la nouvelle danse ».

Le gros n'a fait ni une ni deux : il est descendu au four. Quelques heures plus tard, il revenait avec une série de pains ressemblant parfaitement à celui du journal. Depuis, il en cuit tous les jours et ils sont exposés en vitrine avec la mention « pain twist ».



7 juillet 1962. Notre première soirée est un succès. Tout se passe bien. Pas de bagarre. D'ailleurs, nous connaissons à peu près tout le monde dans la salle. Les Cyclops ne sont pas mal du tout. Comme beaucoup d'ensembles actuels, ils font uniquement de l'instrumental et jouent surtout des morceaux des Shadows.

Le père de Jean-Pierre est tellement content qu'il propose que pendant les prochaines fêtes de l'Ilot Sacré, en septembre, nous organisions un festival d'orchestres de jeunes dans la rue.

Devant pareille responsabilité, notre modestie naturelle en prend un coup. Je me bombarde du titre de président du club. Jean-Pierre devient vice-président et Alex trésorier. Cela nous semble indispensable pour être à la hauteur d'un pareil événement.

H

Pour la première fois, le twist est en vedette dans ce vénérable temple de la variété que reste l'Ancienne Belgique. En tête d'affiche : **Jack Hammer**. C'est un grand noir américain qui a été, paraît-il, membre des Platters. Il est maintenant établi en Belgique et a beaucoup de succès chez nous, en Allemagne et en Hollande ; en particulier avec un morceau qui s'intitule « Kissin' Twist ». En allant le voir, Donald et moi, nous nous rendons compte qu'en plus d'un bon chanteur, c'est aussi un batteur extraordinaire (il n'a même pas besoin de batterie, il joue avec ses baguettes sur les planches de la scène), un fameux imitateur (son imitation d'Elvis, c'est quelque chose...) et un formidable danseur.



Sous le signe du pain twist : les Cyclops.

Si l'accueil que lui fait le public n'est pas aussi vibrant que pour Vince Taylor ou Clark Richard, nous n'en passons pas moins une fort bonne soirée grâce à ses talents multiples. Evidemment, nous sommes de ceux qui restent après le spectacle pour la traditionnelle séance de dédicaces.

Mon tour venu, je lui tends une de ses photos. Comme j'ai fait de remarquables progrès en anglais à force d'écouter Radio Luxembourg (Two O Eight, the Station of the Stars !), je m'enhardis à lui demander :

- Could you write « For Pierrot », please ?
- What ?
- Euh... « For Pierrot », that's my name.
- How do you spell it ?

Misère ! Je ne sais pas épeler les lettres en anglais, moi !

- Euh... Pi, hi, hé, air, air, oh, ti.
- What ?

On commence à s'impatienter derrière moi. Jack Hammer écrit rapidement quelque chose et j'ai à peine le temps de saisir la photo signée que je suis déjà poussé sur le côté. Meeerde ! Il a écrit « For Piero »... C'est malin. Ça ne ressemble à rien ça !



Il avait une drôle de façon d'écrire « Pierrot ».



A midi, je fréquente toujours le resto de l'Innovation. Ce grand magasin semble décidé à faire quelque chose pour attirer les jeunes dans ses rayons. Rien d'étonnant. Un de ses concurrents, les Galeries Anspach, était à l'origine du fameux show de Vince Taylor qui n'a pas eu lieu. A l'Inno, la formule est un peu différente : ils font venir des vedettes pour signer des autographes. C'est ainsi que j'ai pu approcher **Paul Anka**, qui, malheureusement, ne faisait que passer (il n'y a pas eu de spectacle).



Je présente les Spiders.

Cet après-midi, c'est le tour d'un nouveau groupe français : les **Pirates**. Mais eux vont tout de même chanter quelques chansons. Avant cela, il y a une démonstration de Madison. Le Madison est une danse qui va peut-être détrôner le twist. Mais c'est bien plus compliqué. Les danseurs doivent évoluer en ligne et exécuter ensemble les mêmes mouvements. Pas simple à apprendre. Mais il faut reconnaître que c'est impressionnant quand c'est au point.

Les Pirates sont plutôt mous. Pas de véritable jeu de scène, et comme d'habitude chez les Français, ils se bornent à traduire des hits anglais ou américains qui sont déjà bien connus.

Je me demande quand j'aurai enfin l'occasion de voir mes favoris, ceux que j'entends sur Luxembourg-anglais : **Del Shannon, Roy Orbison, Dion, Graig Douglas**, etc. Lorsque j'en parle au type de l'Inno qui présente les Pirates, il me regarde avec l'air ahuri du corsaire auquel on demande un tour en hovercraft.



Cette fois, nous avons beaucoup de travail. Les Aigles entrent vraiment en action. Les 14, 15 et 16 septembre, ce sont les Fêtes de l'Îlot Sacré et nous avons la responsabilité de trois soirées. L'une, bien à nous, à «La Ligne Droite», bien sûr. Puis deux autres,

où nous donnons un coup de main, au «Grenier de la Cité Bergère», une grande salle rue de la Fourche. Comme attractions, nous avons **Burt Blanca**, **Kirk Viking**, les **Spiders**, les **Jets** et les **Revenants**.

Certains d'entre eux passent aussi dans la rue sur un podium construit dans le haut de la rue des Bouchers. Sans complexe, je m'improvise présentateur. Paraît que j'ai une bonne diction dans un micro et le public ne me fait pas peur. Il y a beaucoup de monde, beaucoup d'intérêt, et certains journaux parlent des Aigles dans leurs articles sur les Fêtes. Nous sommes comblés.

Nous avons bien l'intention de ne pas en rester là.

Je repense à cette idée d'orchestre. Ce serait tellement mieux si nous en avions un bien à nous. Tout ce qu'il faudrait trouver, dans le fond, ce sont des accompagnateurs pour Donald. Car il chante vraiment très bien. Justement, à la dernière soirée des Nouveaux Aristocrates, qui, malgré leur nom idiot, continuent à organiser des shows, j'ai rencontré des gars assez sympas qui jouent sans chanteur. Ils s'appellent les Fellows. Ils ont aussi besoin d'un manager...



Nous préparons un Grand Bal des Teenagers. Nous pouvons utiliser la salle du «Grenier de la Cité Bergère» beaucoup plus grande que «La Ligne



Painem et circenses.

Droite». Plus sympathique aussi. C'est un véritable grenier, immense, sous un toit avec de grosses poutres apparentes surplombant deux niveaux spacieux reliés par un escalier. Le seul problème est de monter le matériel des musiciens à l'étage, mais en s'y mettant à plusieurs, ça devrait aller. Jean-Pierre a décrété que nous allions faire une publicité monstre dans toute la ville. Il s'est arrangé pour avoir certaines affiches payées par une marque de pain (évidemment !) et d'autres par une firme qui fournit les boissons au restaurant de son père.

Il y a aussi la question de pouvoir danser ou pas. Là, c'est notre ami **Kirk Viking** qui trouve la solution. Il

semble que l'on puisse danser en-dessous de dix-huit ans si la soirée est «sans but lucratif». Ce qui signifie, qu'en principe, si nous faisons du bénéfice, il doit être versé à une œuvre. Kirk l'explique à Jean-Pierre :

- Tu n'as qu'à écrire sur tes affiches que c'est au profit des vieillards de Humbeek. Moi et mon groupe, on passe en vedette pour le montant de la recette moins les frais. Donc, vous ne faites pas de bénéfice et c'est pas votre faute.

Ce type a vraiment de bonnes idées ! C'est chouette de l'avoir de notre côté.

Je propose aussi quelque chose que j'espère original : un concours de danse opposant les jeunes aux vieux. On mettrait sur l'affiche : «Teenagers contre Croulants». Certains trouvent que c'est une formule un peu trop insolente, mais je crois qu'elle n'en attirera que plus l'attention.

H

On ne sait trop pourquoi, les soirées du premier lundi du mois au Blue Note ne continuent pas. Nous sommes catastrophés. Elles ont été notre modèle, notre source de découvertes. Ça va tout de suite créer un manque dans les activités possibles des teenagers de Bruxelles. Où sortir quand on a moins de dix-huit ans ?

Les établissements qui ne sont pas interdits parce qu'on y danse sont en général de bêtes bistrots. Nous-même, nous en fréquentons un qui n'a rien de particulier si ce n'est d'être ouvert tout le temps et de se transformer en restaurant en soirée : «le Gouvernail», rue des Dominicains. Madame Jeannine, la patronne, est sympathique. Elle nous considère presque comme ses enfants. Il y a un kicker dans le fond, un juke-box convenable. C'est un agréable lieu de retrouvailles.

A part ça, il y a éventuellement le ciné. Mais les films vraiment pour jeunes - avec des jeunes comme héros - sont rares. Même dans ceux d'Elvis, tout son entourage a l'air «adulte». Pour le dépaysement, il y a les westerns. Je n'en rate aucun au Victory, rue Neuve, qui est plus ou moins spécialisé dans le genre. **Audie Murphy**¹³ est mon acteur préféré.

Mais le ciné, c'est cher : jusqu'à 60 francs, parfois, pour une mezzanine¹⁴ !

Alors, de temps en temps, nous nous contentons d'une promenade jusqu'à l'extrémité du boulevard Adolphe Max, près de la Place Rogier. Là, il y a un café qui possède un «Scopitone».



Un scopitone.

¹³ Ne surtout pas confondre cet éternel cow-boy avec son homonyme Eddie.

¹⁴ À l'époque, il y avait plusieurs catégories de places. Les plus éloignées de l'écran étaient les plus chères.

51

On peut décrire le Scopitone comme un juke-box à images. Pour deux pièces de cinq francs, on peut choisir un titre et, au sommet de l'appareil, sur un écran de la taille de celui d'un téléviseur, passe un film en couleurs où l'on voit le chanteur interprétant le morceau sélectionné. Parmi la vingtaine de possibilités, c'est la chanson française ou même des comiques comme Fernand Raynaud qui dominent. Mais, heureusement, il y a deux ou trois films avec Vince Taylor. C'est pour lui seulement que nous venons. Je me ruine en faisant passer et repasser sa version de «Shakin' All Over». C'est notre seule distraction de bien des dimanches en-dehors des visites entre copains pour écouter nos dernières trouvailles.



Heurusement, l'Inno se met à organiser des spectacles dans la salle de la Madeleine, rue Duquesnoy. C'est grand. On doit pouvoir y caser facilement un millier de spectateurs.

En général, il y a un concours d'orchestres belges et une vedette française. Pourquoi diable n'y a-t-il jamais de chanteurs anglais qui viennent en Belgique ? J'ai remarqué que depuis quelque temps, les Français étaient de plus en plus envahissants. Surtout ce prétentieux de Johnny Hallyday qui essaie même de faire



Le look Fellows.

croire que c'est lui qui a inventé le twist ; alors que tout le monde sait que c'est Chubby Checker ¹⁴ ! Il faut reconnaître que pas mal de gars et de filles de la bande ne sont pas bien informés. Certains n'écoutent plus aussi souvent Luxembourg-Anglais depuis qu'il y a une émission pour les jeunes sur Europe N°1. Ça s'appelle «Salut les Copains» et cette émission va de pair avec un mensuel qui porte le même nom. Son aspect est plus luxueux que Juke Box. J'ai jeté un coup d'œil sur les premiers numéros et j'y ai relevé tellement d'erreurs que j'ai décidé de rester fidèle à Juke Box.



Vraiment ? En fait, le créateur du twist fut Hank Ballard. ¹⁵

Pour se rendre chez les **Fellows**, cet orchestre qui cherche un chanteur, ce n'est pas de la tarte. Il faut d'abord prendre un tram bondé jusqu'au fin fond d'Anderlecht. Nous descendons, Donald et moi, à l'arrêt qu'on nous a indiqué. Ensuite, nous orientant dans la pluie d'après ce que les musiciens nous ont expliqué, nous empruntons une ruelle sinistre et mal éclairée qui se termine en chemin de terre : la rue de la Laiterie.

Son nom doit venir des vaches qu'on aperçoit dans le crachin, un peu plus loin. A droite, après la boue, il y a une maison isolée. Elle porte le numéro qu'on nous a donné. Pas de sonnette. On frappe.

Une dame d'un certain âge, avec un air soupçonneux et des bigoudis sur la tête, nous ouvre. Elle nous demande en flamand ce que nous voulons. On s'explique. Finalement, un des musiciens apparaît et nous fait entrer dans une cuisine assez mal entretenue, chauffée par une énorme cuisinière au charbon sur laquelle sont en train de mijoter des tas de choses. Ça sent à la fois les choux (de Bruxelles, évidemment), la vieille pipe et la lessive bien fraîche.

On passe au « salon » où règne un pittoresque chaos à base de guitares, de meubles surchargés de bibelots, de chaussettes en train de sécher sur le fil d'antenne de la radio, de pots de fleurs et de mélange de batteries (casseroles de la batterie de cuisine, vieille batterie de voiture et matériel du batteur de l'orchestre). Le



Bon Kirk (à gauche) n'a pas attiré la foule, mais c'est une bonne vue de la salle de La Ligne Droite.

tout sur fond de tapis râpés et délavés. Les autres Fellows, pantoufles aux pieds et sourire panoramique sur les lèvres, nous y accueillent.

C'est qu'ils sont sympathiques tout de même, ces quatre types !

Bon, ils ne semblent pas tout à fait correspondre à l'idée que je me fais de futures grandes vedettes. Mais à défaut d'élégance, je me rends tout de suite compte qu'ils sont bourrés de bonnes intentions.

Ils nous jouent d'abord quelques instrumentaux dont l'un est même original. Tous y mettent beaucoup de cœur et je me dis que ça pourrait éventuellement s'arranger avec eux comme accompagnateurs pour Donald... Quoique, tout de même... Ils ont de ces têtes ! J'ai remarqué que pour impressionner un public, il ne faut pas seulement être bon musicien et avoir un bon jeu de scène. Un certain charme physique ou vestimentaire est nécessaire. Ces Fellows n'en ont manifestement aucun. Pire : ils n'ont sans doute pas la moindre idée de ce que cela peut bien être...

D'autre part, ils semblent assez naïfs pour croire que je suis l'impresario qui va les révéler, si pas au monde, du moins ailleurs qu'à Anderlecht, et que Donald, qui, lui, a la voix et le physique, est leur laissez-passer pour la gloire. Ils feront tout ce qu'on leur demandera, c'est évident... Hé ! Je pourrais peut-être les convaincre de jouer masqués.

Ce qui ferait assez mystérieux... Ou alors en ombres chinoises, derrière un drap plus ou moins transparent. Ils y vont d'un essai avec Donald. Il chante «Mean Woman Blues» d'Elvis selon un arrangement que j'ai suggéré. Un peu comme dans le «Shout» des Isley Brothers. Il faut répéter les mots «Mean-mean woman blues» en diminuant progressivement d'intensité jusqu'à ce que l'on n'entende presque plus rien. À ce moment-là, on repart en crescendo toujours sur la même phrase. C'est

irrésistible. Et après quelques tâtonnements, ça fonctionne à mort ! Les Fellows en perdent leurs pantoufles et envisagent déjà de participer à une des soirées de l'Inno à la Madeleine. Ils se voient tout de suite gagner le concours. Je leur conseille tout de même de ne pas brusquer les choses...



Puisque les occasions de se défouler ne sont pas légion pour ceux de notre âge, plutôt que d'attendre un éventuel changement, je me dis que nous devrions essayer de changer ça nous-mêmes. Nous continuons donc à organiser des soirées. Une par mois, ce serait l'idéal. Et le bal du 24 novembre n'ayant pas si mal marché (même sans bénéfice), pour terminer l'année en beauté le 28 décembre, nous inaugurons une formule originale. Une rencontre avec une vedette. Qui ça ? **Kirk Viking** évidemment. Il daigne venir dédicacer des disques, signer des autographes, même parler avec le commun des mortels. On bricole quelques affiches pour annoncer ça et, le moment venu, Kirk est là ! Mais pas un chat dans la salle. Finalement, je me demande s'il est aussi populaire qu'il veut le faire croire.

Le 26 février 1963, c'est Mardi-Gras, et nous fêtons le premier anniversaire du club avec les **Fellows**. Donald, rebaptisé pour la circonstance **Dony Clayton** (ça fait moins pompeux), les rejoint pour trois chansons. Un triomphe. Mais c'est la soirée du 30 mars qui sera notre plus belle réussite. L'ambiance ce soir-là n'a plus rien à envier à celle du regretté Blue Note. Il y a sept orchestres.

D'abord, bien sûr, « nos » **Fellows**, avec évidemment, **Dony Clayton** en intermède. Ensuite, les **Mystérieux**, qui n'ont de mystérieux que leur nom puisqu'ils jouent dans le style des **Shadows**. Les **Boucaniers** qui font effectivement pas mal de boucan. **Sophie et ses Don Juans**, un groupe que j'ai déniché à l'Onyx, un centre de répétition et de location de matériel près de la place de Brouckère. Les **1815**, une autre formation instrumentale, assez originale, composée de trois grands types qui ont beaucoup de gueule et d'un tout jeune batteur. Enfin, les **Damnés** qui n'ont pas leur pareil pour interpréter les succès de Dion.



Jean-Pierre nous a quitté début février pour faire son service militaire en Allemagne. Son absence se fait sentir (tu parles, avec la place qu'il prend !), mais on remet ça avec autant de succès le 18 mai. Les **1815** sont

revenus à la demande générale des demoiselles. Il y a encore les **Scorpions**¹⁶ (à nouveau un groupe dans le genre des **Shadows**), les **Immortels**, très jeunes et très agressifs ceux-là, les **Tempêtes**, qui ont un club dans le genre du nôtre à Saint-Josse, et surtout les **Maudits**.

Damned, les Maudits ! On les a débauchés lors d'une soirée des Nouveaux Aristocrates. Quatre petits mecs très nerveux, l'air farouche et bagarreur, débarqués tout droits du quartier des Marolles. Alors que les musiciens des autres formations portent une sorte d'uniforme, les Maudits sont simplement en blousons et jeans. Ils chantent en anglais, mais présentent leurs morceaux avec un accent bruxellois à couper le sifflet à Manneken Pis. Ils prennent possession de la scène et un frisson parcourt le public lorsqu'ils « attaquent ».

Ce punch ! Cette énergie ! Cette cohésion ! Tout le monde est épaté. Jamais vu ça. On les sent prêts à répondre à la moindre provocation. Il y a autre chose en eux que le désir de « faire de la musique », il y a une attitude, un esprit. Faut-il ajouter qu'ils se taillent le plus gros succès ?



Si vous passez un jour rue de l'Écuyer à Bruxelles, arrêtez-vous un instant devant le n°65. C'est peut-être encore un commerce. Y a-t-il toujours deux vitrines ? Elles entouraient l'entrée. La porte du magasin était à droite. A gauche, celle des appartements de l'immeuble. Le Nid d'Aigle était donc au cinquième.

C'est là que nous conspirions et préparions notre révolution musicale. La fenêtre ne laissait voir qu'un peu de ciel et le dos d'un autre immeuble. Parfois, à travers les murs, on entendait les applaudissements de la salle du théâtre des Galeries.

Ma chambre était juste en-dessous du local du club. J'ai dû le quitter quand ma mère a déménagé pour s'installer dans un appartement au-dessus du cinéma Piccadilly, rue Fossé aux Loups, à cinq cents mètres de là. Pour moi : une chambre plus petite. Le carré de ciel visible à travers la fenêtre s'est encore rétréci... Encore la solitude. D'autant que Donald est devenu bleu de Rosa, une des plus jolies filles de la bande du parc. Il lui consacre plus de temps qu'aux Aigles. Comment lui en vouloir ? Les copains, c'est chouette, mais une petite amie qui en devient une grande, ce doit être merveilleux, non ?

J'écoute une chanson qui m'apporte un peu d'espoir : « A Picture Of You » par **Joe Brown**. Il y parle d'une fille qui viendra « like a dream in the night », comme un rêve dans la nuit. J'en ai bien besoin.

Mais plus de local, plus de réunions pour préparer nos soirées. Heureusement, Madame Jeannine, la sympathique patronne du Gouvernail, met une petite pièce à notre disposition au-dessus de son restaurant. Les copains y emmènent des copains. Et des copines. Myriam, 17 ans, mignonne, n'y débarque pas vraiment la nuit, mais lorsque je lui demande si elle est un rêve, elle me trouve marrant.



A picture of Myriam.

Sur Luxembourg-Anglais, j'entends souvent une publicité pour un magazine : le «New Musical Express». On obtient un exemplaire gratuit sur simple demande. J'écris. Je le reçois. Il n'a pas un aspect luxueux comme Salut les copains, ni même



comme Juke Box. Papier journal, mauvaises photos. Il ressemble à un quotidien. Mais de format un peu plus petit. On ne disparaît pas derrière quand on l'ouvre. Cours d'anglais à l'école + les films en version originale au ciné + radio = rien de mieux pour faire des progrès rapides dans la langue. Je comprends déjà soixante pour cent de ce qui est écrit. Et vingt pour cent sont des noms de vedettes ou des titres de chansons. Du point de vue de l'information, c'est formidable : chaque semaine, la présentation des nouveautés, des nouvelles, des potins, un hit-parade. C'est décidé, je m'abonne. Je ne le regrette pas. **Elvis, Del Shannon, Roy Orbison, Dion, les Everly Brothers, John Leyton, les Tornados** et des tas d'autres que j'adore font souvent l'objet d'articles détaillés. Parfois ça m'aide aussi pour l'orthographe de nouveaux noms que j'entends sur mon transistor. Il y a justement un groupe, tiens, avec un disque irrésistible «From Me To You», je croyais que leur nom, c'était Beatles. Et bien non, c'est **Beatles**.

Depuis plusieurs jours, je fais la tournée des disquaires du quartier pour le trouver. En vain...



1963



1965

House of the rising Sun

COEUR
DE
MOCK

On nous scie les côtes avec **Adamo**. C'est un jeune type fluet à la voix de femme. Le deuxième chanteur, à ma connaissance, qui ait vraiment du succès chez nous sans être consacré d'abord par Paris, comme ce fut le cas pour Jacques Brel ou Annie Cordy. Le premier a été Robert Cogoï. Celui-là, il traînait les «e» dans toutes ses chansons au point qu'on souhaitait qu'il s'en fasse une omelette. Enfin, encore avait-il le mérite de ne pas trop se montrer. Tandis que l'Adamo-là : on dirait qu'il est décidé à gémir partout.

Tenez, un autre grand magasin, Le Bon Marché, s'est aussi mis à organiser des spectacles pour les jeunes. Ça se passe au Théâtre du Vaudeville, dans les Galeries Saint-Hubert, près de chez moi. Cela avait fort bien commencé. Ils ont fait revenir **Clark Richard**. Accueil délirant, évidemment. Mais maintenant, c'est cet Adamo qui va être la vedette d'une de leurs matinées...

Quelle déchéance ! Le principal sirop de ce petit précieux s'appelle «Sans toi ma mie»... Non mais quel titre ! Il s'est trompé de siècle, c'est pas possible ! Il se croit chez les chouchoutes de nos arrière-grands-mères ! Faut entendre les paroles. A côté de ça «Il pleut bergère», c'est de l'avant-garde ! Le comble, c'est qu'il semble y avoir énormément de gens pour lui faire un succès.

Heureusement qu'au même niveau de célébrité, il y a toujours les **Cousins**, dont la popularité se porte bien. Eux, au moins, font de la musique vraiment jeune. Parce qu'une pompe à sirop comme Adamo, c'est consternant. De quoi donner envie de se flinguer à n'importe quel fan de Vince Taylor.

Ce Salvatore (c'est son prénom) doit être considéré comme salvateur par les croulants que le rock fait paniquer. On peut comprendre que la musique dynamique ait perturbé l'apathie due à leur âge, mais, ce qui est grave, c'est qu'il y a des jeunes qui collaborent à cette contre-attaque de la mièvrerie. Les traîtres ! Et ça ne se passe pas que chez nous.

Les Français ont aussi un nouveau venu dont ils semblent fous. Une espèce de nain qu'ils trouvent mignon : **Claude François**. Son truc à lui, c'est «Belles, Belles, Belles»... Bêle, bêle, bêle, oui !

Comme Richard Anthony, il a massacré un succès des **Everly Brothers**, ce copieur. Le vrai titre de la chanson est «Girls, Girls, Girls» et ce n'est pas tellement neuf.

Bon. C'est pas tout ça, revenons à l'essentiel...

Je ne trouve toujours pas «From Me To You» par :

– Comment s'appellent-ils encore ?

– Ah oui : les **Beatles**.



Ça y est ! Je me suis payé un pick-up qui peut jouer plusieurs disques sans qu'on ne doive y toucher. Le principe est simple : au centre, il y a un cylindre d'une douzaine de centimètres de hauteur et de trente-huit millimètres de diamètre. On y empile sept ou huit disques à la fois. Chaque fois que le bras lecteur se retire à la fin d'un morceau, un petit mécanisme laisse tomber un autre disque au-dessus du précédent. Le bras revient et, hop, on entend le morceau suivant. Ce qui fait qu'on ne doit plus se préoccuper de son pick-up pendant presque vingt minutes.

J'ai invité Myriam à venir découvrir cette merveille de la technique moderne ce samedi matin. Elle arrive à l'heure et je la fais asseoir au bord de mon lit pendant que je lance la savante sélection que j'ai préparée. Ma collection commence à être bien fournie et je prends plaisir à faire découvrir à mes visiteurs des trouvailles que j'ai faites à gauche et à droite. Ce ne sont pas nécessairement des nouveautés, mais parfois des choses extraordinaires que j'avais ratées du temps où je ne me passionnais pas encore pour le rock. Myriam a évidemment droit à un programme tout à fait de circonstance. Je tourne le bouton sur play et je la rejoins sur mon lit.

Ça commence avec «Dream Lover» de **Bobby Darin**. Le tempo est gai, mais le ton plaintif sur lequel le

chanteur demande «Dream lover where are you, with a love so rare and true ?» m'a toujours bouleversé. C'est comme si c'était moi qui le disais. Cet amour de rêve est-il à côté de moi ? Mon bras entoure les épaules de Myriam qui me fait un grand sourire. «Are You Lonesome Tonight» suit. C'est sans doute le plus beau slow d'**Elvis** à ce jour. On n'est pas tonight et je ne comprends pas la moitié de ce qu'il raconte, mais l'effet est garanti : Myriam et moi sommes serrés l'un contre l'autre, nos bouches unies et nos langues curieuses de découvrir le goût de l'autre. Avec **Tony Orlando**, nous voilà effectivement «Halfway To Paradise» couchés sur les draps. Les **Everly** proclament «I bless the day I found you, I want to stay around you» dans «Let It Be Me», et j'entraîne Myriam en dessous. Nous commençons à nous déshabiller avec **Ben E. King** et ce chef-d'œuvre absolu qu'est «Stand By Me». Les caresses se font pressantes avec «You Don't Know What You've Got» par **Ral Donner** et «I Can't Stop Loving You» par **Ray Charles**. Le dernier disque tombe. C'est «When The Girl In Your Arms Is The Girl In Your Heart» de **Cliff Richard**, pour l'apothéose. Le cylindre se dresse dénudé, prêt à s'enfiler d'autres merveilles inconnues... Euh... Il n'est pas le seul. La voix chaude du n°1 du rock anglais susurre : «So hold her tight and never let her go, toc, let her go, toc, let her go, toc, let

her go, toc, let her go, toc, let her go, toc, let her...»
Meerde ! Ces disques d'occasion ! On n'est jamais
certain de leur état. Allez, bon, ça va : je me lève.



Il y a des mauvaises surprises dans la vie, mais
celle-là dépasse tout ! Je viens d'apprendre que
Claude François a repris «From Me To You»...
Cette fois, c'en est trop ! Ces derniers temps, je
trouvais déjà que les Français avaient un peu trop
tendance à copier systématiquement tout ce qui
marche sur Luxembourg-Anglais et qu'on n'entend
jamais sur leurs radios à eux, mais c'est arrivé au
point où l'on ne trouve plus les disques originaux
avant leurs traductions.

«From Me To You» par Claude François, c'est vrai-
ment pathétique à côté de l'original par les **Beatles**.
Avant lui, Johnny Hallyday et Richard Anthony aussi
pillaient sans scrupule les hit-parades anglais et
américains. Maintenant, ça devient systématique. A
cause de Salut les Copains, nombreux sont ceux qui
entendent d'abord le plagiat et croient même qu'il
s'agit de créations cent pour cent françaises. Quand le
disque est annoncé, on ne prend même pas la peine
de signaler que c'est une copie. Souvent le presenta-
teur va même jusqu'à prétendre «C'est le nouveau

disque de...» Johnny, Claude François ou un autre de
ces arnaqueurs.

Prendre dans une autre langue une chanson plus ou
moins oubliée ou dont le succès a été limité, n'a rien
de mal en soi. Une nouvelle version peut même
apporter quelque chose de plus. Le meilleur exemple
était le «It's Now Or Never» d'Elvis qui était SA version
de «O Sole Mio», une vieille chanson italienne. Mais
là, c'est tout à fait différent. Ces copieurs français se
bornent, la plupart du temps, à traduire plus ou moins
les paroles. Ils calquent le rythme, l'arrangement et
l'accompagnement sur l'original et ils le font quand
celui-ci devient un succès ailleurs. Trop facile. Et
intolérable. Lorsqu'on traduit un livre, on ne rempla-
ce pas le nom de l'auteur par celui du traducteur.

Et d'abord : pourquoi traduire ces chansons ? La
musique et le feeling suffisent pour les apprécier, non ?
Révolté, j'envoie une longue lettre au courrier des lec-
teurs de Juke Box pour dénoncer ce scandale.



Ces **Beatles**, c'est vraiment quelque chose ! Ils
chantent à plusieurs voix comme les Everly
Brothers, leurs arrangements me rappellent ceux de
Del Shannon et leur punch est digne des grands
pionniers du rock. Grâce au New Musical Express, j'ai

appris qu'ils avaient déjà connu un gros succès avant «From Me To You» (que j'ai enfin réussi à me procurer). Le titre c'était «Please, Please Me». Je l'ai commandé et, tant qu'à faire, j'ai aussi demandé leur premier disque «Love Me Do». A «La Voix de son Maître», ils ont fait un effort pour me les trouver. Mais ils m'ont dit que c'était bien parce que j'étais bon client, car des disques d'orchestres obscurs comme celui-là, ils n'en rentrent pas souvent.

Le temps des soirées au Blue Note est définitivement révolu. Cependant, l'un des vendeurs, Georges Emmanuel, a sa propre émission le dimanche soir à la RTB : ça s'appelle «Au Bar de la Jeunesse» et il programme principalement des artistes belges.

Nous sympathisons avec lui, Jean-Pierre et moi, au point qu'un jour il nous invite à assister à l'enregistrement. Nous découvrons donc les sinistres locaux de notre radio nationale. Ils se trouvent dans un grand bâtiment d'une demi-douzaine d'étages qui occupe un des côtés de la place Flagey à Ixelles. Comme les autres immeubles de l'endroit, il a une façade en briques de couleur jaunâtre. On le distingue grâce à l'un de ses angles surplombé d'une sorte de tourelle. Beffroi ? Donjon ? Mirador ? Je ne sais pas à quoi ça sert, mais ce n'est en tout cas pas un chapeau de clown, car dès qu'on entre, on comprend qu'ici on ne rigole pas.

La porte vitrée a la grandeur de celle d'un cinéma, le hall d'entrée la taille de celui d'un grand hôtel... Mais à l'heure tardive où nous arrivons, ça ne s'ouvre que sur un espace mal éclairé, triste et presque désertique. Deux ou trois gardiens encasquettés, genre croque-morts, donnent vaguement des signes de vie dans un petit local vitré sur le côté. Ce doit être la réception. Nous allons nous y présenter comme les invités de Georges Emmanuel, ce qui a l'air de plonger tout le monde dans la plus grande perplexité. Qui est donc cet Emmanuel ? Qu'est ce qu'il fait ? Une émission de radio ? Tiens ? Mais en tant que quoi ?

Comment ça, en tant que quoi ? C'est son émission, voilà ! Z'ont l'air très au courant, ces types. Je me demande s'ils l'écoutent parfois, leur radio.

Bref. Ils vont se renseigner. En attendant, on nous enjoint d'attendre et nous attendons. A quelques pas d'une porte d'ascenseur qui ressemble au sas d'un sous-marin, près d'un couloir courbe et mystérieux qui se perd dans l'obscurité, il y a une banquette sur laquelle nous nous affalons. Vu le poids de Jean-Pierre, ça grince un peu. Mais ça tient bon tout de même.

Nous en sommes à nous demander si nous ne nous sommes pas trompés de jour, d'heure ou, peut-être, de radio, lorsque **Richard Wéry**, le chanteur aux jambes malades que nous avons vu plusieurs fois au Blue Note, franchit la porte, assisté par une jeune femme.

Quand à leur tour, ils s'annoncent comme étant là pour l'émission de Georges Emmanuel, les gardes ont l'air de s'activer un peu plus. Nous venons saluer Richard. Lui dire que nous avons beaucoup apprécié ses prestations. Il nous remercie et nous entamons une conversation pendant laquelle il nous avoue qu'il laisse un peu tomber le rock. Avant que nous ayons pu exprimer des regrets, Georges Emmanuel paraît, nous annonce qu'il emmène Richard en studio, mais que nous devons attendre encore parce que le local est trop petit pour tout le monde.

Enfin l'émission se fera sans que nous soyons autorisés à pénétrer dans le studio. Mais je n'ai pas tout à fait perdu ma soirée. Il ne faut pas aller bien plus loin que leur porte pour se rendre compte à quel point certaines institutions sont sclérosées.



Hé ! Ma lettre est passée dans Juke Box ! N'est-ce pas extraordinaire ça ? Il doit y avoir des centaines de lecteurs qui écrivent chaque mois et j'ai été l'un de ceux qui ont été retenus. Je n'en reviens pas. Mais il y a mieux : le mois suivant, c'est le journal lui-même qui y va d'un assez important article à propos de la façon dont les Français copient maintenant systématiquement tout ce qui a du succès en Angleterre.

Chez les Aigles, le noyau de passionnés par tout ce qui est musical grandit. Nous avons évidemment discuté du «scandale yéyé» comme certains l'appellent d'après le nom qui a été donné, par les Français eux-mêmes, à leur nouvelle génération de guignols.

Mélangez notre soif de musique, notre frustration de constater que les véritables créateurs sont ignorés au profit d'usurpateurs et le fanatisme propre à notre jeunesse... C'est un cocktail explosif.

D'ailleurs, ça ne pouvait pas mieux tomber, tiens : **Gene Vincent**, oui, le grand Gene Vincent, vient à l'Ancienne Belgique. Nous sommes aux anges. Un rêve va devenir réalité. Mais, au même programme, il y a ces ahuris de Chats Sauvages (oui, j'ai honte, je m'y étais laissé prendre aussi). Ça,... c'est le cauchemar.

H

La salle est bourrée. On sent que cela va chauffer. Enthousiasme et curiosité se mélangent. La réputation de **Gene Vincent** qui est parvenue à la plupart des spectateurs présents est celle d'un pur et dur. Depuis son légendaire «Be Bop A Lula», c'était en 1956, il n'a plus connu d'aussi gros succès international. On raconte que son refus des compromissions en a fait un des rockers les plus mal vus dans son Amérique natale. Ce n'est plus qu'en Europe qu'il est

encore considéré comme l'égal des grands pionniers du calibre de Jerry Lee Lewis, Eddie Cochran, Little Richard, etc. Son dernier hit en Angleterre, «I'm Going Home», date de l'été 1961.

Comme d'habitude, toute une série d'autres attractions étoffent le programme. Des Suisses, les **Aiglons**, ont la rude tâche de commencer une soirée qui s'annonce chaude... mais qui ne l'est pas encore vraiment. Ils ne jouent que deux ou trois instrumentaux dont l'un, intitulé «Stalactite», a une sonorité qui ne manque pas d'originalité. Mais il est évident qu'il n'y a pas de quoi faire un fromage de ces petits Suisses servis en hors-d'œuvre.

Le premier choc de la soirée est un duo : **Ron and Mel**. Deux Anglais. Des vrais. Les premiers que je vois. Etant encore parfaitement inconnus au niveau des hit-parades, ils se font les dents avec quelques gros succès du moment. Sans oublier de signaler à qui on les doit, comme le font depuis toujours les orchestres de chez nous qui animent des bals ou des soirées. La différence avec ces derniers, c'est que Ron et Mel ont une extraordinaire présence scénique. L'un va souvent se percher sur un ampli ou sur une table, pendant que l'autre vient au bord de la scène pour provoquer les premiers rangs. Ils récoltent une ovation et la température grimpe de plusieurs degrés dans la salle.

Après eux, **Moustique** n'a évidemment aucune

chance. Un Français pas comme les autres celui-là ! Un vrai «blouson-noir-repent» s'il faut en croire Salut les Copains. Son idole, c'est Little Richard. Il chante donc comme Little Richard des chansons de Little Richard. Malheureusement, il n'a ni le piano ni la dégaine de son modèle. Il reste statique au milieu de la scène, courbé au-dessus de son micro. Pendant qu'il chante, on dirait qu'il a un pied vissé sur le plancher et qu'il tape avec l'autre pour essayer de se détacher. Oui, c'est ça : casse-pieds comme jeu de scène ! L'accueil est tiède.

Il est carrément froid et ponctué de quelques huées pour les **Chats Sauvages**. Ils ont changé de chanteur. Même leurs fans de «quand-on-n'avait-pas-encore-réalisé-que-ce-n'étaient-que-des-plagieurs» sont partagés. L'ambiance retombe un peu, mais la nervosité, elle, monte. Le grand moment approche.

Après un court entracte, les **Sunlights**¹ montent sur scène. C'est un groupe de Mouscron, formé par ces frères Cogoni qui m'avaient tellement impressionné au Blue Note. Ils n'ont plus les cheveux longs, mais ils font toujours du rock violent. Ce sont eux qui accompagnent Gene, qui apparaît enfin, salué par des acclamations enthousiastes. Il porte une chemise blanche, des gants et un pantalon de cuir noirs. Il boite, il a la jambe gauche maintenue par une armature en métal².

¹ Ensuite, ils ont plutôt mal tourné.

² Séquelle d'un accident de moto en 1955.

Il vient se planter au milieu de la scène, attrape le micro et l'incline vers lui, s'y cramponne pour ne pas perdre l'équilibre alors qu'il rejette sa jambe raide en arrière. Il lève les yeux au ciel et commence à chanter...

Seigneur ! Comme il chante !

C'est d'une voix angoissée, déchirée par la douleur. Cet



Les yeux au ciel... Gene Vincent prie.

homme souffre, c'est certain. Ses chansons se succèdent dans un étrange mélange de rythme irrésistible et d'agonie. Comme si chacune allait être la dernière de sa vie. A côté de lui, les guitaristes des Sunlights se sont agenouillés. Gene a l'air de prier. Il donne l'impression d'être un damné implorant son pardon ou un messie portant sur ses épaules les frustrations de toute une génération ignorée. C'est trop.

Dans la salle, ce n'est plus le délire, c'est l'apocalypse. Une partie des spectateurs sont comme possédés. Ils ne regardent même plus la scène. Certains pleurent, d'autres sautent dans tous les sens, grimpent sur les tables, se roulent sur le sol. En transe !... J'ai même l'impression qu'il y en a qui sautent du balcon !

Et Gene continue son calvaire.

– Be Bop A Lula she's my baby... Be Bop A Lula, my one and only baby... She's the girl in the red blue-jeans... She's the queen of all the teens...

Chaque mot vous transperce le cœur comme si la fille en question venait de le plaquer il y a cinq minutes, le laissant seul et désespéré, perdu dans son rayon de lumière. L'émotion est tellement forte que moi aussi, j'ai les larmes au bord des yeux. Je me sens comme soulevé au-dessus du sol, porté par la musique et les cris. À la fois désespéré et heureux. Comme je voudrais que ce moment ne finisse jamais.

Hélas, la fin vient. Il n'y a même plus de réaction. Pour

la première fois de ma vie ³, je vois un public KO... Dernière note. Gene Vincent quitte la scène. Moment d'hébètement et de silence. Puis cette immense ovation. Des centaines de voix pour un seul cri.

Alors que les lumières de la salle se rallument, on se tombe dans les bras, on se soutient, certains font des bonds de joie, d'autres sont à la limite de l'épuisement. Chaque spectateur sait qu'il a vécu un moment unique dans l'histoire du rock chez nous.



Il n'y a pas bien loin de l'Ancienne Belgique à chez moi. Mais comment rentrer directement se coucher après tellement d'excitation ? Alors je traîne un peu avec les copains. J'écoute leurs commentaires...

- Tu te rends compte comme ce type est extraordinaire ? Il n'a pas le succès qu'il mérite.
- Comment voudrais-tu ? Tu crois que tout le monde connaît Luxembourg-anglais ? Avec la pub de Salut les Copains, c'est du lavage de cerveau pour pousser Johnny-l'alité et les autres vedettes françaises.
- Ouais, la Belgique devient une colonie de la France.
- Faut dire qu'il y a tout de même de bons chanteurs français comme Gilbert Bécaud, Edith Piaf et... euh... Jacques Brel. Ils ne copient personne ceux-là.
- C'est vrai, et les yéyés leur font du tort aussi.

- Moi, j'aime pas la chanson française. Un mec comme ce Brassens, là, c'est chiant. Il n'a aucun feeling, il chante tout sur le même ton.

- Oui, mais c'est un poète.

- Pouet-pouet, oui ! Rien à foutre. Moi, ce que je veux, c'est du rythme, des tripes et une chouette sonorité. Les paroles, ça ne sert qu'à ceux qui ne sont pas assez doués pour faire ressentir quelque chose à travers leur musique. D'ailleurs, tu veux que je te dise : la chanson française, ce n'est même pas un vrai genre musical. Si ça l'était, il y aurait aussi des orchestres uniquement instrumentaux comme en rock, en jazz ou en classique. Allez... Cite-moi un seul guitariste de chanson française ?

- Hé les gars... Ça c'est une question de goût. Mais les yéyés, c'est une question de commerce. Ils sont là parce que les Français sont moins habitués que nous à entendre d'autres langues que la leur. Alors, certains se sont dit qu'ils pouvaient se faire un maximum de fric avec des versions en français de choses qui, musicalement, ont fait leurs preuves ailleurs. Ils ne prennent pas de risque et c'est tout bénéf !

- Ouais, comme avec le «Sheila» de **Tommy Roe**... Quand i' trouvent personne pour copier, i' vont jusqu'à lancer une greluche qui chante comme une lessiveuse en lui donnant le nom de la chanson. Résultat des courses : moi j'adorais ce morceau,

mais quand je parle de «Sheila», on me répond : «Ah oui, celle avec ses couettes!». Personne ne connaît Tommy Roe. Vous avez entendu son dernier disque ? «Everybody». Formidable... Et ignoré chez nous.
– Et les Beatles ? Vous avez déjà entendu les Beatles ?



Début 1964, dans Salut les Copains, on lit que les Beatles, qui font beaucoup de bruit en Angleterre, ne sont pas si extraordinaires que ça et qu'aux dernières nouvelles, ils pourraient devenir les accompagnateurs de Johnny Hallyday.

Dans Juke Box (n°87), par contre, il y a cet article... «Malgré le succès incontestable de Johnny Hallyday et Sylvie Vartan à Liège, ils n'ont pas pu éviter les bombardements de tomates. De nombreux étudiants, vraisemblablement «anti-yéyé» et «anti-twist», en ont fait pleuvoir sur eux alors qu'ils rentraient à l'hôtel sous la protection de la police. Moustique, que certains ne craignent pas, à tort d'ailleurs, de considérer comme le plus dangereux rival de Johnny Hallyday, s'est fait également canarder par des fruits et des oeufs pourris à Annecy. Il s'est fait fortement huer et siffler lors de son passage à Liège avec Gene Vincent. Les Chats sauvages sont également en perte de vitesse. Bafoués et sifflés par le public de plusieurs



Paul Anka au Cirque.

viles belges et étrangères, on a été obligé de supprimer leur tournée où ils partageaient l'affiche avec Gene Vincent. Fort peu de vedettes, même parmi les plus grandes, semblent encore trouver grâce aux yeux du public. A quoi cela est-il dû ?»



Voilà que **Paul Anka** passe au Cirque Royal. Il aurait pu venir plus tôt ! Il n'y a pas si longtemps, il était quasiment le second chanteur le plus populaire au monde. Juste après Elvis. Mais maintenant, il semble qu'il perde de plus en plus de son prestige. On ne le considère même plus vraiment comme chanteur de rock, même s'il a prouvé avec des compositions comme «Adam And Eve», «Love Me Warm and Tender» ou «Every Night» qu'il pouvait enregistrer autre chose que des ballades.

Je l'aime bien, moi, Paul Anka. Il me rappelle le temps où j'ai offert un de ses disques à ma cousine. Mais il semble que sa venue à Bruxelles ne mobilise pas grand monde. Par les Jeunes Sociétaires BM, le club du grand magasin Le Bon Marché (auquel je me suis inscrit pour leurs spectacles au Vaudeville), je reçois même des places gratuites. C'est dire que la réservation est loin d'avoir fait le plein.

Officiellement, on explique le manque d'intérêt pour Paul Anka par le fait que trop peu de publicité a été faite autour de sa venue. Vu sa renommée, les organisateurs s'imaginaient sans doute que ce n'était pas vraiment nécessaire. Mais j'en viens tout de même à me demander si le fait qu'on n'ait jamais passé «Did You Have A Happy Birthday», son dernier disque, à Salut les Copains n'y est pas pour quelque chose maintenant qu'on dirait qu'une grosse majorité de jeunes n'écourent plus que

cette émission. Cela dit, le Cirque est finalement bien plein lorsque Paul monte sur scène. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'après Gene Vincent, ça fait une sacrée différence ! L'ex-n°2 mondial a tout un orchestre de vingt musiciens derrière lui et n'a ni l'air d'un crucifié vivant ni d'une légende inaccessible. Il est tout en simplicité, décontraction et sympathie. Il s'adresse souvent directement au public, raconte des blagues entre ses chansons et ne rechigne pas sur la durée... Au bout de quarante minutes de prestation, ce qui est actuellement le temps maximum de présence sur scène pour une vedette, le public, ravi, lui fait une telle ovation qu'il déclare :

– Bon, eh bien, cela ne fait que commencer !

Dès lors, il se met à demander aux spectateurs ce qu'ils veulent entendre chanter. Quasiment chaque fois, il s'exécute. Faut le faire ! Comme une spectatrice insiste très fort pour «I Talk To You On The Telephone» et qu'il avoue ne pas en avoir les partitions pour son orchestre, il promet à son admiratrice de chanter la chanson seul au piano, rien que pour elle, si elle veut bien attendre un peu après le spectacle. J'ignore s'il bluffe, mais il est bien capable de tenir sa promesse. Je n'ai jamais vu un type se soucier autant des désirs de son public que Paul Anka. Chapeau !



Ces Beatles, c'est vraiment quelque chose ! Faut entendre leur dernier disque : «She Loves You». Une explosion de joie. Tu te croyais plaqué ? Mais non : elle t'aime ! Yeah ! Yeah ! Yeah ! Tu as envie de sauter en l'air en entendant ça.



Le New Musical Express ne me laisse aucun doute : ils provoquent un raz-de-marée musical qui dépasse déjà les frontières de l'Angleterre. Avec eux, apparaît tout un tas d'orchestres «beat», tous plus «fab» les uns que les autres : les **Searchers**, **Gerry And The Pacemakers**, le **Dave Clark Five**, **Billy J. Kramer and the Dakotas**, les **Hollies**, etc. La plupart viennent de Liverpool, une ville où coule un fleuve qu'on appelle le Mersey. On définit donc leur style comme Mersey sound ou Mersey beat, le son ou le rythme du Mersey. Merci. Oui, merci mon Dieu de m'avoir donné des oreilles pour entendre ça. Euh... Si Vous y pensez : y'aurait moyen de voir également ?

En espérant la venue de ces phénomènes, eh bien, on se console avec les Spotnicks. Certains les considèrent comme les grands rivaux des Shadows dans le domaine du rock instrumental. Les **Spotnicks** sont suédois et leur plus gros succès a été «Orange Blossom Special» il y a deux ans. Un morceau qu'ils jouent à une vitesse sidérale. C'est pour cela, sans doute, qu'ils portent sur scène des costumes qui font très science-fiction.

Ils se produisent à la Madeleine, sans beaucoup de panache mais avec leurs combinaisons spatiales tout de même, lors d'un de ces shows organisés par l'Inno. En première partie ? Des orchestres belges, bien sûr. Il y en a un qui semble vraiment rallier toutes les sym-



Sur scène, l'accoutrement des Spotnicks était tout de même plus simple...

pathies du public : les **Cormorans**. Leur répertoire est aussi avant tout instrumental, mais ces gars y mettent tellement de cœur qu'on ne s'en lasse pas. Il paraît qu'ils jouent chaque semaine, le samedi après-midi, dans un café-restaurant situé derrière la Bourse. Faudrait aller voir !



Malgré son lymphatisme naturel, Jean-Pierre était un moteur pour les Aigles. C'est grâce à ses relations, à sa débrouillardise pour trouver les bonnes combines, que nous arrivions à concrétiser nos idées. Son service militaire semble s'éterniser et son absence en-dehors de trop rares permissions se fait sentir. L'activité des «Aigles de l'Ilot Sacré» est réduite au minimum.

Il y a bien toujours un petit noyau de fidèles qui se retrouvent au Gouvernail, mais ce sont plus des rencontres entre copains occasionnels que des réunions où nous planifions quelque chose. Je me rends compte que les intérêts divergent de plus en plus.

Tout le monde est d'accord pour organiser ou se rendre ensemble à des surprise-parties et on ne s'en prive pas d'ailleurs. Mais à côté de ceux qui partagent ma passion de la musique, il y a des nouveaux venus qui, comme ce grand benêt de Michel De Deyne, sont plus intéressés par les bagnoles⁴.

Comme je ne fréquente presque plus ni Donald, qui est sur le point de se marier avec sa Rosa, ni Alex, qui a aussi d'autres intérêts, c'est Myriam qui m'accompagne lorsque je me rends aux shows quand il y en a. Elle ne me quitte plus. Nous avons découvert ensemble un tas de choses vraiment agréables en dessous des draps... Quand les disques n'étaient pas griffés. C'est une fille dynamique. Elle ne s'y connaît pas

⁴ Il deviendra pilote de course automobile.

beaucoup en rock, mais elle aime ça, et ne demande qu'à apprendre⁵. C'est avec elle que je découvre Le Brasseur.

H

La rue au Beurre, entre la Bourse et la Grand Place. Les touristes qui passent devant négligent ce drôle d'établissement qui ne laisse pas vraiment deviner si c'est un snack-bar, un glacier, un café ou un restaurant. Son enseigne «Le Brasseur» peut laisser croire que la bière y coule à flot. Mais c'est loin d'être le cas. C'est plutôt l'endroit où l'on vient prendre un sandwich, un thé ou une pâtisserie. Double porte vitrée. Nous entrons. Un très long comptoir de traiteur va presque d'un bout à l'autre de la salle sur la droite. Les murs sont recouverts de miroirs, quelques piliers soutiennent le plafond, empêchant une vue générale. Quelques tables, quelques chaises. Et au milieu de tout ça, un plancher de trois mètres sur trois environ, même pas surélevé, fait office de podium. La clientèle semble aussi disparate que l'établissement. Des jeunes, oui. Mais aussi quelques bobonnes qui sirotent leur café au lait. Le patron est un homme jovial au crâne légèrement dégarni. La quarantaine. Aucun signe extérieur d'originalité. Qu'est-ce qui l'a poussé à faire passer les **Cormorans** chaque samedi après-midi ? Mystère...

Elle apprendra si bien qu'elle deviendra gérante d'un important magasin de disques bruxellois.⁵

L'orchestre joue quand ça lui prend, sans trop se fouler. Myriam n'aime pas l'endroit. Trop éclairé pour que nous puissions flirter dans un coin. Nous restons tout de même le temps de boire un jus de fruit. Il semble que nous sommes à la veille d'un changement : la semaine prochaine, ce seront les Maudits qui prendront le relais. Hé ! Les **Maudits** ! Myriam, il faut que tu les voies : c'est le meilleur groupe bruxellois.



70

J'ai été très impressionné par les chaussures bleues de Cliff Richard.

Enfin ! On commence à parler des **Beatles** chez nous, dans les journaux et à la radio. Mais c'est surtout parce qu'ils sont passés à Paris. A croire que c'est une obligation pour être considéré en Belgique. Mais, attention, ce qui fascine le commun des mortels, ce n'est pas leur musique. Ce sont leurs cheveux. Ben oui, ils portent une frange sur le front et ça n'a rien de nouveau. Mais, comme ils sont tous coiffés de la même façon, ça terrorise les âmes sensibles. Jusqu'à présent, il était de bon ton que les musiciens d'une même formation aient les mêmes costumes, mais qu'ils aillent jusqu'à se coiffer de la même manière... Cela semble relever de l'intolérable. Certains sont persuadés que les Beatles portent des perruques. D'autres les trouvent laids et crasseux.

L'ironie, c'est qu'alors que le monde entier semble secoué par la Beatlesmania, ce sont ceux que les Beatles ont détrônés dans leur pays qui viennent se produire à Bruxelles au Palais des Beaux-Arts : **Cliff Richard** et les **Shadows**. N'empêche : c'est du rock et je ne rate pas ça. Les Shadows sont amusants lorsqu'ils font leurs petits pas de danse en jouant. Cliff est très élégant, tout de bleu vêtu, jusqu'aux chaussures. Leurs prestations, séparément puis ensemble, sont tout à fait soignées. Un peu trop peut-être. Ce manque de folie me laisse un goût de trop peu ce 9 mai 1964.



Je suis toujours dingue d'Elvis. Je ne rate aucun de ses nombreux films. Même s'ils ne sont pas toujours très bons. Car rien que «voir Elvis» reste fascinant. Je découvre son fan club belge qui est solidement organisé. Il est dirigé par une sympathique bonne femme d'une quarantaine d'années qui se fait appeler Mom. J'étais fier de ma collection. Je croyais posséder tous les disques du roi du rock, mais là j'ai trouvé plus fort que moi. Mom possède jusqu'aux pressages américains, anglais ou italiens. Elle est capable de rechercher un disque rien que parce qu'il y a une légère différence sur la pochette. Et je ne vous dis rien de la documentation qu'elle a amassée. Elle a même des bandes enregistrées de dialogue de certains films du King. Moi qui signe mes lettres dans Juke Box «Pierrot, fan incommensurable d'Elvis», je mesure la différence entre le modeste collectionneur et l'obsédée.



Dans le courrier de Juke Box, chaque mois, la bagarre continue entre les partisans de ceux que nous rebaptisons Johnny l'aliéné, Richard l'endormi, Claude sans voix, etc... et leurs adversaires : ceux qu'on commence à appeler les «rockers», parce qu'ils défendent le rock, le vrai. Je m'en mêle volontiers et mes lettres sont chaque fois publiées.

Cela n'empêche malheureusement pas les yéyés de régner à présent en maîtres absolus sur les ondes et les étalages des disquaires. Une grosse majorité du public est conquise. C'est râlant, mais il faut se rendre à l'évidence. Leur système est parfaitement au point : dès qu'un disque devient un hit en Angleterre ou en Amérique, les Français le copient, jusqu'aux petits détails de l'orchestration (les «gimmicks» disent les Anglais). Ils vont jusqu'à imiter les intonations de l'interprète original. Ils proposent alors une version en français, aussitôt matraquée par Salut les Copains comme étant LEUR nouveau disque.

Quand un air, ou le genre d'une chanson, ne semble convenir à aucune vedette yéyé déjà établie, on en fabrique une nouvelle. C'est ainsi qu'apparaissent de nouveaux guignols totalement dénués de personnalité mais soutenus par une avalanche de publicité : **Michel Page**, **Lucky Blondo**, **France Gall**, etc. Le meilleur exemple est **Frank Alamo**, un fils de riche industriel qui s'est payé le «Sweets For My Sweet» des **Searchers**. Il en a fait «Biche, ô ma biche» et connaît avec ça un succès bœuf. Pendant ce temps, les Searchers, qui sont les plus populaires après les Beatles en Angleterre, restent quasiment inconnus chez nous.

La vague yéyé submerge tout. Au point que certains Belges trouvent opportun de suivre le mouvement. Les Cousins, par exemple, commencent à enregistrer des

adaptations en français. Ariane et ses Copains qui étaient passés à une de nos soirées des Aigles, avaient un excellent chanteur dans le style de Little Richard. Ils s'en débarrassent et commencent à enregistrer des âneries en français sous le nom d'**Ariane et ses 10/20**. «10/20» étant une expression que certains voudraient voir remplacer «teenager» qui fait sans doute trop anglais. Par-dessus le marché, la belle Ariane ne répond toujours pas aux avances de Jean-Pierre.



Salut les Copains, que ce soit l'émission de radio ou le magazine, est considéré comme la bible. Il y a même des gars de ma classe, qui ne s'intéressent pas vraiment à la musique, mais qui écoutent l'une ou lisent l'autre. Ce qui me permet de me rendre compte qu'à côté de la publicité qui y abonde, l'information y est toujours des plus fantaisiste. Jusqu'à présent, je m'étais imaginé que, dans la presse, ceux qui écrivaient connaissaient au moins leur sujet. Quelle naïveté ! Manifestement les gens qui rédigent ces articles n'ont du monde musical qu'une vue qui s'arrête à la sortie de Paris. Pour un lecteur du New Musical Express comme moi, il est ahurissant de constater le nombre d'erreurs ou d'informations tendancieuses accumulées par la presse française. Chez nous, Juke Box constitue un

juste milieu. Mais sa présentation, moins tape à l'œil que S.L.C., séduit moins de monde.

Côté radio, si au moins la RTB, qui n'est pas une station commerciale inféodée aux producteurs de disques français, pouvait prendre le contre-pied. Mais là, il semble qu'on vive carrément dix ans en arrière. Le Bar de la Jeunesse de Georges Emmanuel n'a été qu'un feu de paille. Avec sa programmation essentiellement belge, l'émission n'a jamais connu un gros succès.

Alors, à la Retebe, c'est un certain Jean-Claude, un champion de la démagogie et de l'ignorance en matière d'actualité musicale, et Michel Lemaire, une espèce d'enfant de chœur mal grandi, qui semblent faire la pluie et le mauvais temps. Ils sont de ceux qui considèrent ce petit précieux d'Adamo comme un chanteur «jeune», ces ignares. Faut entendre sa chanson, à cet arriéré : «En blue-jeans et blouson d'cuir, vise-moi donc ça quelle allure...». Il se fout carrément de nos gueules !



Tu as le cœur en feu pour ta musique. Tu as les sens en feu quand tu embrasses ta petite amie. Tu as le feu sacré pour entraîner les copains. Et puis... Un jour : la douche froide. Quelque chose à laquelle tu ne t'attendais pas glace ton existence... Ma mère

vivait au-dessus de ses moyens. Elle est fauchée. Elle doit appeler sa famille au secours, mais ce n'est pas la première fois. Plus un rond. Alors, du jour au lendemain, plus question d'études supérieures pour moi. Faudra gagner ta vie, mon fils. Tout de suite.

Elle n'a aucune idée comment. Les plans d'avenir, ça n'a jamais été son fort. L'Institut St-Joseph, mon école, elle m'y avait inscrit parce que ce n'était pas loin de chez nous. J'y ai fait mes humanités en Economiques (un mot qu'elle n'a pas dû bien comprendre). Or, j'avais horreur de la comptabilité.

Donc voilà... Trouve du travail. N'importe lequel. C'est urgent. Elle me dit ça et j'entends les **Beatles** qui chantent «Money, that's what I want !»

Incorrigible : ma première idée est de solliciter une place chez un disquaire. J'ai maintenant des connaissances en disques au-dessus de la moyenne, alors autant en profiter. Les deux magasins de disques les plus importants du centre-ville sont «La Maison Bleue» rue Neuve et «Cado Radio» place de Brouckère. Chez l'un, on m'envoie promener vu que je ne parle pas assez bien le flamand. Chez l'autre, car que je ne sais pas combien de symphonies a écrit Beethoven. J'ai beau leur expliquer qu'il est tout retourné depuis Chuck Berry ⁶, ils ne veulent rien savoir.



C'est pas vrai ! Tu ne savais pas non plus qu'il a écrit «Roll Over Beethoven» ? ⁶

Je passe aussi voir George Emmanuel qui est toujours à La Voix de son Maître. Mais on n'y a besoin de personne. Par contre, lui, il se lance dans la vente de disques par correspondance. Alors, si je veux venir glisser ses prospectus publicitaires dans des enveloppes, y inscrire les adresses et coller les timbres... C'est vingt-cinq centimes pièce pour moi... Je le fais.

C'est mon premier boulot rémunéré. Je peux écouter Luxembourg-Anglais en léchant les timbres... Actuellement, on passe souvent «Twenty Four Hours From Tulsa» par **Gene Pitney**. Quelle voix ! Moi, en une dizaine d'heures, je gagne huit cents balles, mais j'ai la langue pâteuse.

J'essaie encore quelques trucs plus sérieux, partagé entre l'espoir et une crainte. Celle qu'on m'engage pour quelque chose de chiant. Finalement, mon père, avec lequel je n'ai que des contacts épisodiques, me propose de bosser dans son atelier. Il dirige maintenant une firme qui vend, monte et place des fontaines. Des petites pour votre salon, des grandes pour les places publiques. Plomberie, électricité, décoration, bricolage dans un atelier ou sur des chantiers avec un ou deux autres ouvriers. Aucun privilège en tant que fils du patron. Au contraire : après les heures, quand les autres rentrent chez eux et qu'il y a encore un client à servir, c'est moi qui m'y

colle. Vingt-cinq francs de l'heure. Mais on peut écouter de la musique !



Surprise ! En France, vient d'apparaître un nouveau magazine qui se positionne comme «anti-yéyé». Ça alors ! Les Français commenceraient-ils enfin à se réveiller ? D'après «Disco Revue», il est plus que temps. Fort bien. Si ce magazine doit se développer et puisqu'on le trouve chez nous, il aura peut-être besoin d'un correspondant belge. J'envoie donc au responsable, un certain Berton, une lettre offrant mes services à laquelle je joins ce que je considère comme mon premier véritable article : une copieuse analyse des popularités comparées d'**Elvis** et des **Beatles**.

Pas de réponse.

On aurait au moins pu avoir la politesse de m'écrire d'aller me faire voir. Décidément, ces Français ne sont pas des gens fiables.

Pour que toute cette prose n'ait pas été écrite pour rien, je me résous à l'envoyer à Juke Box qui, évidemment, la passe dans le courrier sous ma signature qui devient «Pierrot, fan incommensurable d'Elvis et des Beatles».

Le gag : quelques jours plus tard sort un nouveau numéro de «Disco Revue» avec Buddy Holly en

couverture. Mon article s'y étale sur TROIS PAGES ! Avec grandes photos en couleurs et annonce en couverture. Là, il est signé de mon vrai nom, Pierre Vermandel. Je n'en reviens pas. Jamais je n'aurais osé rêver qu'on puisse trouver mon texte assez bon pour lui donner une telle importance.

Je délire. Je me demande même si... Non. Il ne faut pas rêver : gagner sa vie en écrivant des articles sur le rock ? Un peu de réalisme, voyons.

Enfin, je réécris tout de même à «Disco Revue» pour les remercier et leur demander ce qui les intéresserait encore. Mais, à nouveau, aucune réponse ?



Un des avantages quand on travaille, c'est qu'on peut gérer l'argent qu'on gagne.

Une part pour la bouffe, une part pour la musique. C'est aussi simple que ça. Ah oui, «musique» : ça inclut les disques, les sorties, les fringues à la mode, etc. «Bouffe», c'est beaucoup moins important.

Il y a aussi un peu d'économies, car les Beatles, c'est vraiment quelque chose et ils viennent de Liverpool. Alors, c'est décidé, cet été, durant les vacances, Myriam et moi, nous irons à Liverpool !



J'attends toujours. '

Londres ! Notre première étape. Nous sommes partis à l'aube de Bruxelles et nous arrivons en fin d'après-midi, après deux heures de train en Belgique, quatre heures de malle sur la mer, une demi-heure à la douane et une heure et demie de train à travers la campagne anglaise.



Première vue à Londres.

Victoria Station. Ses quais crasseux. Sa cohue nous pousse à l'extérieur. Et là... Comme dans un rêve, la première chose que nous voyons, ce sont... les Beatles ! Leur nom s'étale en lettres géantes sur la façade d'un cinéma près de la gare. «A Hard Day's Night», leur premier film est sorti ici depuis une semaine à peine. Nous avançons vers les affiches, les yeux écarquillés, bouche-bée, avec l'émerveillement d'affamés qui viennent de découvrir un gâteau de dix mètres de haut. Nous manquons de nous faire écraser en traversant la rue.

– Fais gaffe ! Ils roulent à gauche !

Nous parvenons au guichet.

– Tu notes l'heure des séances ?

Nous détaillons, fascinés, toutes les photos. Depuis le coin supérieur gauche jusqu'au copyright en bas à droite. Une fois, deux fois. Puis nous tournons nos regards ailleurs. Il y a les bus rouges à impériale, les taxis noirs, la foule... Là ! Un disquaire ! C'est plein d'albums des Beatles en vitrine. Ici, une librairie. Tous ces livres et ces magazines avec les Beatles en couverture !

Un magasin de souvenirs : des cartes postales avec les Beatles, des poupées Beatles ! Un marchand de chaussures : des Beatles boots ! Une confiserie : des bonbons en forme de Beatles... Pas de doute : nous sommes au paradis !

Un ange gardien habillé en bobby[®] nous indique une

rue derrière la gare, Belgrave Road, où il y a plein de petits hôtels. Il faut en voir plusieurs avant de trouver une chambre libre. Une chambre pour deux. Surprise : on ne nous demande ni nos cartes d'identités, ni si nous sommes seulement fiancés. Le paradis, vraiment...



Soho, Piccadilly Circus, le carrefour du monde. On y trouve le Circarama. Le cinéma circulaire. Nous achetons des places. L'écran fait le tour complet de la salle où les spectateurs restent debout. Y passe un documentaire d'une vingtaine de minutes exploitant au maximum l'impression qu'on a de se trouver «dans» les images. Ça ne rate pas, il y a une longue séquence avec un «beat-group» : les **Swinging Blue Jeans**.

– For goodness sake ! I've got the hippy-hippy shake ! On se croirait dans une salle de spectacle avec les musiciens devant soi et une meute de filles qui hurlent derrière nous. Chouette !

Après le Circarama, dans une petite rue un peu louche, nous découvrons le Two' T's. C'est un snack-bar minable, mais il est indiqué sur la vitrine que là ont débuté Tommy Steele et Cliff Richard. Très impressionnant. Il y a un orchestre qui joue dans la cave. Nous entrons. C'est minuscule. La cave peut à peine contenir une trentaine de personnes en plus des musiciens. Il y a pas mal de rockers. Du genre motards. Avec leurs vestes de cuir cloutées et l'insigne du plus fameux club de rockers anglais : le 59. Pas trop rassurés, nous ne nous éternisons pas.

Bien sûr, nous allons voir «A Hard Day's Night». Il n'y a évidemment pas de sous-titres, mais nous trouvons tout de même le film fabuleux. («Fabulous» est bien le qualificatif à la mode ici !). Surtout la scène où les

Beatles se ruent en gesticulant les uns sur les autres... Allez, shopping ! Il me faut absolument une chemise à col rond se boutonnant sur l'épaule comme en portent les membres du **Dave Clark Five** et surtout un polo⁹ avec une inscription quelconque ou un dessin sur la poitrine. Oui : un vêtement avec quelque chose écrit dessus. Si, si, j'ai vu que ça existait !

Nous jouons aussi les touristes, bien sûr. On va voir Big Ben, la Tamise, Hyde Park, etc.

Et danser ? Ici, au paradis, même les moins de dix-huit ans peuvent aller danser. N'est-ce pas le signe évident d'un degré de civilisation nettement supérieur à celui du fichu pays dont nous venons ? Nous choisissons une boîte qui s'appelle The Discotheque¹⁰. Nous sommes émerveillés parce que le portier de service nous marque le dos de la main d'une couleur qui n'est visible que sous des néons violets. Beaucoup de monde à l'intérieur. Pas de serveur. Il n'est pas obligatoire de consommer puisqu'on a payé une entrée. Pour la soif, il n'y a qu'à aller au bar qui est dans un coin.

Avec mon anglais qui s'est encore amélioré depuis hier, je réussis à engager la conversation avec un gars. Il m'explique que la danse à la mode en ce moment à Londres est celle des Mods, les fans de la musique moderne. Ça s'appelle le «block». Il y va d'une petite démonstration. Je ne comprends pas très bien comment ça marche. Mais on essaie quand même, allez.

On ne disait pas encore tee-shirt⁹

Hé oui, c'était original comme nom à l'époque¹⁰

Nous faisons des progrès, surtout Myriam, mais la danse s'arrête pour faire place à un band. Personne n'en dira le nom. Mais il a un petit chanteur d'une puissance incroyable qui atteint son paroxysme avec un morceau où il hurle «Mystic Eyes !» ».

Malgré son enthousiasme, on ne peut pas dire qu'il émeut les spectateurs. Ils doivent en avoir vu et entendu beaucoup d'autres, les veinards. Minuit approche et c'est l'heure où tout s'arrête. On va rentrer à l'hôtel.

– Mon sac ! Mon sac n'est plus là !

Je regarde Myriam qui a l'air affolée.

– Tu l'avais mis où ?

– Ben là, sur la banquette pour pouvoir aller danser.

– Il y avait ton argent dedans ?

– Oui.

La tuile ! Si je dois payer pour deux avec ce qui me reste, nous allons devoir renoncer à Liverpool, et même écourter notre séjour.

Je ne savais pas qu'il y avait des voleurs au paradis.



Retrouver Bruxelles après un premier séjour à Londres, c'est un peu comme revenir à la trottinette après avoir fait un tour en avion. Tu parles d'une chute en venant du paradis ! Alors que dans la capitale anglaise tout semble se passer, alors qu'on y sent la vie

de tous les jours rythmée par la musique «beat», que même les croulants se rendent compte que les habitudes et les traditions sont sérieusement ébranlées par une vague de jeunes originaux qui semble vouloir envahir tous les domaines, que le conformisme s'effrite petit à petit, qu'on parle déjà de révolution... Chez nous, il ne se passe... rien. Tout est calme. Désespérément. Les Beatles sont considérés comme un phénomène pittoresque mais lointain, et les autres bands qui se bousculent dans leur sillage restent quasiment inconnus.

Pour se rendre compte de qui connaît les faveurs du public, il suffit de jeter un oeil sur le hit parade de Juke Box. Sur les vingt premiers, il y a dix-neuf titres français, dont trois par Claude François, trois par Richard Anthony, deux par Adamo... Les Beatles sont seulement vingtièmes avec «A Hard Day's Night».

Ils n'ont jamais été n°1. Un peu partout ailleurs dans le monde : oui. Chez nous, les arriérés de Belges : non. Le dernier artiste d'expression anglaise à avoir réalisé ici les meilleures ventes de disques a été l'anodin **Trini Lopez**... Et le comble : son «If I Had A Hammer» a été détrôné le mois suivant par la version française («Si j'avais un marteau») de... Claude François, évidemment !

J'ai honte. Honte de ce que même mes proches ne semblent pas réaliser ce qui se passe. La plupart prennent pour un phénomène de mode comme les autres

ce qui est, en fait, beaucoup plus profond... Les idées, les créations, les attitudes qui jaillissent à travers les musiciens de rock et d'autres artistes qui les entourent sont sans doute en train de provoquer dans le monde civilisé (ce qui pour le moment ne semble pas inclure la Belgique) un changement radical de société ¹².

Car cela va bien plus loin que la musique. Mais elle sert de trait d'union. Pour la première fois, les jeunes sont en train d'imposer leur langage et un style de vie qui ne revient pas à essayer de faire comme papa et maman.

Ce n'est plus «Rebel without a cause» à la James Dean, ce n'est plus le déhanchement provocant d'Elvis, le «Summertime Blues» désœuvré d'Eddie Cochran, le désarroi du «Lonely Teenager» de Dion. Ce n'étaient là que des expressions du malaise.

Maintenant est venu le temps de nous faire entendre. Fort. Nous sommes en train de crier. Nous sommes en train de changer. Nous ne voulons plus suivre l'exemple des aînés. Ça sert à quoi ? A faire la guerre ? A fabriquer des bombes ? A marcher en rangs ? Leur échelle des valeurs est pourrie : tout dans l'apparence, peu importe le cœur. Eh bien, on va leur en donner de l'apparence, tiens ! On va tous se coiffer comme les Beatles rien que pour les embêter. Nous allons leur faire voir ! Nous... Nous... Nous ?... Hé ! Il y a quelqu'un ici ?

H

La musique est le trait d'union. Le musicien est à l'avant plan dans le mouvement «beat». Normal. Il a une sensibilité particulière qui n'est pas donnée à tout le monde.

J'adore les musiciens. Mais quand je discute avec certains membres des groupes de chez nous, je m'aperçois qu'ils sont souvent plus préoccupés de technique et de virtuosité que de l'effet que peut produire la musique. La plupart des guitaristes ne jurent toujours que par les Shadows. Les Beatles ?

– Ça ne fait pas sérieux, les Beatles, me répond-t-on. Ils n'ont pas compris que, justement, c'est devenu le but : ne plus se prendre au sérieux.

Une exception : les **Navarons**. Ils viennent d'Anvers et, eux, ils ont compris. Lorsqu'ils débitent avec la manière, et la coiffure, quelques morceaux de style beat lors d'une de ces soirées de l'Inno à la Madeleine, le public comprend aussi. Ils ont droit à un triomphe. Et les autres formations prennent un sacré coup de vieux.

Mais un seul malheureux groupe parmi des centaines de shadowisés : quelle pitié !

Je me réfugie en grommelant entre les pages des magazines que j'ai rapportés de Londres. Fabulous, Rave, etc. Ils ont plus d'allure que le New Musical Express. Ils regorgent de photos en couleur de formations aux noms magiques : **Brian Poole and The Tremeloes**,

Certains ont dû attendre 1968 pour s'en rendre compte. ¹²

Peter & Gordon, les **Merseybeats**, les **Zombies**, les **Rolling Stones**... Les **Rolling Stones** ! Mince ! Ils ont les cheveux encore plus longs que les Beatles.



Un petit changement chez nous, tout de même : Le Brasseur. On y a construit une scène plus ou moins convenable et j'y retrouve les **Maudits** qui ont aussi changé...de nom, eux. Faut maintenant les appeler les **Night Rockers**.

C'est vrai qu'un nom en anglais, ça fait tout de suite plus classe. La clientèle «adulte» de l'endroit décroît de week-end en week-end.

Les jeunes sont de plus en plus nombreux et quand un groupe «chauffe», l'ambiance le fait aussi. À défaut de pouvoir danser, car l'accès est autorisé aux moins de dix-huit ans, certaines filles pratiquent le «hand-jive». C'est une amusante succession de mouvements dénués de sens qu'on fait avec les mains et les bras. Sur le rythme.

Monsieur Demortier, patron de l'établissement, semble ravi. Il a décidé de s'occuper des Night Rockers comme manager. Il est question que, comme l'ont fait les Beatles, ils fassent une tournée des nombreux clubs allemands, dont le plus célèbre est le fameux Star Club à Hambourg.

Quand les Night Rockers vont se produire ailleurs, on peut découvrir d'autres groupes.

C'est ainsi que **Buddy Brent** (un rocker bien portant, spécialisé en **Buddy Holly**), les **Sparks**¹³ (surtout remarquable par leur batteur : **Jacky Mauer**), **Kris Doogan** (le type même du chanteur séduisant), les **Partisans** (mené par **Friswa**, chanteur-guitariste) et surtout les **Jay Five**, deviennent des habitués de l'endroit.



Un mot sur les **Jay Five**... Un nom plutôt : **Stroff**. C'est le chanteur. Pour l'état civil **Freddy Denis**. Pour la scène : **Denny Vinson**. Mais tout le monde l'appelle **Stroff**. Il paraît que c'est parce qu'un jour, à la fin d'une chanson, il aurait engueulé ses accompagnateurs en criant :

– Mais il manque une strophe !

C'est un petit mec maigre et nerveux, aux yeux de cocker ou de chien battu. Il semble avoir le visage fripé et son nez, pas vraiment court, ajoute encore à sa physionomie qui n'est pas exactement celle d'un Adonis. Malgré son jeune âge, on dirait que ce gars a beaucoup vécu et ne l'a pas toujours eu rose. Du coup, il intrigue plus que les chanteurs qui ont un côté bellâtre. Et quand il chante, sa dégaine vulnérable lui sert de la même façon que Gene Vincent. Le côté

fragile de son personnage lui vaut d'emblée le respect. Son jeu de scène est en rapport. Il s'accroche aux guitaristes, les tire d'un côté à l'autre de la scène, tombe à genoux, prie, meurt, ressuscite... Depuis Clark Richard, qui semble d'ailleurs avoir disparu de la circulation, on n'avait plus vu showman aussi enthousiasmant chez nous.



Les Jay Five en action.

81

Il y a d'abord une imposante introduction à l'orgue comme pour un hymne. Puis il y a cette voix grave, tragique, qui annonce «There is... a house... in New Orleans...». C'est gigantesque ! Un de ces disques qui coupent le souffle dès les premières mesures. Un coup de génie. Une révélation. Un succès mondial instantané. Les **Animals** sont arrivés et le rock a atteint un nouveau degré d'intensité. Leur «House Of The Rising Sun» devient le catalyseur de tous nos espoirs.

Octobre 1964. Pour la première fois, un groupe anglais est numéro 1 en Belgique. N°1 total, loin devant le reste ! Les **Animals** réussissent ce que les **Beatles** n'ont pas pu faire. Battrer les yéyés. Leur disque a eu un succès tellement rapide que son plagiat par Johnny Hallyday («Le Pénitencier») arrive trop tard.

Les **Animals** - qui tiennent ce nom du fait qu'ils jouent, paraît-il, «comme des bêtes» - représentent en même temps une approche différente du rock par rapport au style beat des groupes de Liverpool : plus dure, plus rythm and blues.

Dans le genre, les **Rolling Stones**, même s'ils sont moins bruts, s'annoncent aussi comme l'un des groupes sur lesquels il va falloir compter. Pour le moment, leurs longs tifs et les poses maniérées de leur chanteur Mick Shaker (ou quelque chose comme ça) font plus d'effet que leurs disques, mais bien qu'il ait eu moins de retentissement chez nous, leur «It's All Over Now» est



Les Stones ! Vision d'apocalypse pour le quidam moyen de 1964...

devenu n°1 en Angleterre. Pour les croulants, ils semblent représenter le comble de la laideur. Les qualificatifs de «hideux», «répugnants», «dégénérés», j'en passe et des moins tendres, vont bon train. Toujours ce vieux principe de juger les gens sur leur apparence, de s'en offusquer si elle n'est pas conforme aux habitudes et de ne pas se soucier de la valeur réelle des personnes.

Pour nous moquer de cet état d'esprit, Jean-Pierre (qui a enfin terminé son service militaire) et moi détachons d'un Fabulous une grande photo en couleur des Rolling Stones sur scène. Elle est presque de la taille d'une affiche. Jean-Pierre la placarde dans une vitrine au coin de la rue des Dominicains et de la rue des Bouchers, soulignée par le texte LES AIGLES DE L'ILÔT SACRÉ VOUS PRÉSENTENT

LES ROLLING STONES. Faut voir les réactions des passants devant ces chevelus ! Beaucoup s'arrêtent n'en croyant pas leurs yeux. Il y en a même un qui se prend le poteau d'interdiction de stationner en pleine poitrine en ne regardant plus devant lui.

On leur annoncerait la fin du monde, preuve à l'appui, qu'ils ne réagiraient pas autrement... Mais, dans le fond... Hé, hé... C'est un peu ce que nous faisons, non ?



Donc, Jean-Pierre a enfin terminé son service militaire. J'ai retrouvé en permanence l'ami sur lequel je peux compter, toujours partant pour m'appuyer quels que soient mes projets. Du coup, les activités des Aigles reprennent du poil de la bête. Septembre est là et c'est à nouveau le temps des fêtes de l'Ilôt Sacré. Nous reprenons du service. En tant que fils du président du comité, Jean-Pierre s'est entendu avec le

directeur du Théâtre du Vaudeville, où il n'y a plus eu de vrai rock



Le croiriez-vous?
Raymond Devos en intermède
d'un show rock.

depuis Clark Richard, pour que nous y programmions toute une collection de groupes. Non seulement la salle est à notre disposition gratuitement pour une Nuit des Aigles qui débute vers minuit le 14, mais comme le fantaisiste **Raymond Devos** y est à l'affiche chaque soir la même semaine, il vient faire un petit bonjour entre deux groupes, histoire de soigner sa publicité. A cette occasion, j'apprends à distraire un public en racontant n'importe quoi durant les temps morts, lorsque les musiciens installent leur matériel.

Avant ça, la plupart des groupes se produisaient dans les rues. On nous avait même dressé un magnifique podium dans le haut de la rue des Bouchers, juste derrière l'entrée de service de la Kredietbank. «Le capitalisme tremblera enfin sur ses bases» avait écrit un journaliste pour annoncer l'événement.

En effet. Quand ce fut le tour des **Jay Five**, leur punch a fait vibrer les murs. Il y avait foule dans la rue. **Stroff** était déchaîné. Il sautait d'un coin à l'autre de la scène, faisant mine d'étrangler un des guitaristes, puis attrapant l'autre par les cheveux et lui faisant un croc-en-jambe. Le gars s'est effondré sans perdre le contrôle de sa guitare, y a été d'un petit solo qu'il a achevé en se redressant brusquement, fonçant tête la première dans l'estomac de Stroff. Lequel a roulé jusqu'au bord du podium. Cramponné à son micro, chantant plaintivement, il agonisait, couché sur le dos, la tête à

l'envers, pendue dans le vide, les yeux hagards.

C'est à ce moment qu'un flic a surgi d'on ne sait où, s'est planté nez à nez inversé devant Stroff et a gueulé : – Zeg menneke ! Faut diminuer un peu le volume hein ! Il est passé dix heures.



1 8 octobre 1964. Les Rolling Stones sont de passage à Bruxelles. Ils y viennent pour l'émission Tienerklanken de la télé flamande, la BRT.

Par chance, Myriam et moi réussissons à pénétrer dans «le saint des saints». A savoir la terrasse Martini du building Rogier, le plus haut de la capitale. Il y a une conférence de presse.

J'aperçois les Stones dans la cohue, mais il est difficile de les approcher. Plus débrouillarde que moi, Myriam réussit tout de même à leur faire signer les pochettes de quelques disques que j'ai apportées à tout hasard.

Surprise : dans l'assistance, il y a un chanteur yéyé. A mon avis, il doit rôder par ici pour voir s'il n'y a pas quelques idées à voler. C'est un certain **Danyel Gérard** dont le dernier forfait est un massacre de l'amusant «Speedy Gonzales» de **Pat Boone**. Je me retrouve à côté de lui (de Danyel Gérard, pas de Pat Boone, ni de Speedy Gonzales, évidemment). Je ne

The Rolling Stones



arrivent à Bruxelles !!!
le dimanche 18 octobre

Venez-vous accueillir à l'Oratoire de Zaventem, avec des centaines d'autres fans, le dimanche 18 OCTOBRE à 18.45 h.7

Il y a deux possibilités :

EN TRAIN



départ du Gare Centrale de Bruxelles. Voici les heures de départ: 8.20 h. - 8.48 h. - 9.22 h. - 9.49 h. - 10.13 h.
Frais à l'émission 1. Les trains seront coulés!

Pour revenir il y a des trains à : 11.15 h. - 11.38 h. - 12.12 h. - 12.42 h. - 13.08 h. -

Le prix aller et retour est 25 fr. Les billets doivent absolument être retirés aux quichets de la gare.

EN AUTOBUS SPECIAUX



Les bus partent à 9.30 h. de la porte de Namur à Bruxelles.
Le trajet aller-retour ne coûte que 20 fr.

QUE FAIT-IL FAIRE POUR ACCOMPAGNER ?

1°) Demander un billet de voyage à DECCA - Service Rolling Stones - 26, quai des Charbonnages - Bruxelles 8
ou écrire L'ENVOIEMENT ton nom et adresse.

2°) Joindre un billet de 20 fr. + un timbre à 3 fr. à ta demande.

3°) Mettre ta demande (+ un billet de 20 fr. + un timbre à 3 fr.) dans une ENVELOPPE PFERRE affranchie à 3 fr. et l'envoyer à l'adresse ci-dessus.

TOUT CELA AVANT LE 14 OCTOBRE 1964!

Tu recevras alors par la poste ton BILLET DE VOYAGE avec le Maëstro de ton DES. Tu devras être au plus tard à 9.30 h. au square Emis (au lieu de ENVOIEMENT) à la porte de Namur à Bruxelles.

Les billets de voyage peuvent également être retirés avant le 14 octobre directement chez DECCA, 26 quai des Charbonnages à Bruxelles 8.

Le groupe de voyageurs accueillera LE PLUS POPULAIRE sera accueilli d'une manière exceptionnelle!

peux m'empêcher de lui demander s'il trouve vraiment ça honnête la manière qu'ont les Français de parasiter les créations des autres. Étonné, il s'empêtre dans des réponses pas très convaincantes. En gros, il regrette surtout que le public belge ait l'air mieux informé de ce qui se passe en Angleterre que le public français. Ah bon ! Tiens ? Je ne savais pas. Le public belge bien informé ? Il m'apprend quelque chose. Qu'est-ce que ce doit être en France alors ? Enfin, dans son pays, ce type doit être plus à l'aise. Il peut pratiquer le plagiat sans que l'on vienne lui poser des questions embarrassantes.

Après la conférence de presse, nous avons tout juste le temps de nous rendre en tram au Théâtre Américain, à Laeken. C'est l'ancien pavillon des USA de l'Expo 58. Il a été reconverti en studio de télévision et c'est là qu'on tourne Tienerklanken devant un public d'invités. Grâce à nos bonnes relations, nous en sommes.

C'est la foule à l'entrée. Bousculade. Des tas de petites Flamandes ont l'air toutes excitées. Les flics de service en perdent leurs casquettes. J'en entends un dire à son confrère :

– Comment est-ce possible ? Autant d'enthousiasme pour ces cinq affreux types !

Ce qui résume bien l'opinion générale des aînés.

Ouf ! Nous voici à l'intérieur. Un présentateur vient annoncer qu'il ne sera enregistré que deux ou trois

morceaux pour la diffusion, mais que les Rolling Stones tiennent à en jouer quelques-uns de plus pour les invités présents... Chouette !

Mais la prestation du groupe me déçoit un petit peu. Pour des types dont la réputation est déjà sulfureuse, ils sont trop calmes sur scène à mon goût. Seul, le chanteur, **Mick Jagger**, remue un peu les fesses en jouant des maracas. Les autres donnent plutôt l'impression qu'ils sont sur le point de s'endormir. Mwouais... Leur rock n'a pas la frénésie qui m'a semblée de mise jusqu'à présent avec ses meilleurs représentants. Il n'en est pas moins entraînant et leur «sound» (leur sonorité) est particulier. Riche dans l'instrumentation. Paradoxalement, le morceau qui m'accroche le plus a un tempo plutôt lent, c'est «Time Is On My Side». Yes it is !



A force de publier mes lettres, Juke Box m'a quasiment attribué ma propre rubrique. C'est toujours dans le courrier, mais il est subdivisé en sujets. Il y a la partie Elvis, la partie Beatles, la Rolling Stones... Et puis la partie Pierrot ! C'est flatteur. Mais bon... Il y a aussi une partie Adamo. Le meilleur et le pire, quoi. Au lecteur de décider dans quelle catégorie il me place. Allez, il n'y a pas de quoi être fier, mais cela signifie que

mes lettres provoquent des réactions. Pour ou contre, peu m'importe, du moment qu'on les lit.

Car cela stimule la fougue et la plume d'autres lecteurs et il est amusant de constater que ceux qui défendent le rock arrivent avec des arguments solides et une bonne connaissance du sujet, tandis que les autres, moins nombreux, y vont de niaiseries comme «J'aime bien Claude François parce qu'il est mignon, tandis que les Beatles sont sales et chevelus». Pour la première catégorie, en tout cas, la cause est entendue : tant que les yéyés font la loi en Belgique, la plupart de ceux dont ils pillent le talent resteront méconnus chez nous.

Mais les groupes anglais sont aussi freinés par un autre problème. Ils ne peuvent pas se produire en Belgique car le permis de travail leur est refusé. Cela provient, paraît-il, d'un manque de réciprocité. Sans rire : on ne demande jamais de groupes belges en Angleterre. L'un ou l'autre ministère a donc décidé que tant que les Anglais ¹⁴ ne veulent pas de nos musiciens, les leurs ne peuvent être engagés chez nous. Pour cette raison, alors que les Beatles ont fait une tournée mondiale, qu'on les a vus aux actualités sur les canaux d'Amsterdam, ce n'est pas demain la veille qu'ils passeront en dessous de l'Atomium. Les Stones ? Ce n'était pas vraiment un show. Ils étaient invités par la télé.



L'Angleterre ne faisait pas encore partie du Marché Commun. ¹⁴

Pourtant, il semble y avoir des exceptions. Du 29 janvier au 3 février 1965, **Freddy And The Dreamers** assurent, à l'Ancienne Belgique, la première partie du spectacle d'Alain Barrière ¹⁵.

Bien sûr, Myriam et moi ne ratons pas ça, même si Freddie and the Dreamers pratiquent une musique où le beat rencontre la tyrolienne. Leur dernier hit «You Were Made For Me» est plutôt cornichon à côté du gros de la production britannique. Mais j'en suis là. Donnez-moi des cornichons qui chantent : du moment qu'ils sont anglais, ont des guitares et des longs tifs, j'accours...

Cela dit, je dois être le seul intéressé par cette partie du programme le soir où je vais les voir. Même Myriam est loin d'être convaincue par l'humour de Freddie et sa bande.

Nous allons vivre une expérience autrement plus marquante quelques jours plus tard. Une fois de plus, c'est la télé flamande qui invite un grand nom. Je me rends d'ailleurs compte que les Flamands, qui, évidemment, sont beaucoup moins touchés par la plaie yéyé, suivent bien mieux l'actualité musicale internationale que les Bruxellois ou les Wallons. Il ne semble pas y avoir beaucoup plus de shows importants dans le nord du pays, mais à la télé, pardon, cette fois ils ont fait fort. C'est **Roy Orbison**, en personne, qui vient enregistrer Tienerklanken.

Roy Orbison, l'homme à la voix tellement incroyable qu'aucun yéyé à ma connaissance ne s'est encore risqué à interpréter un de ses succès. La peur du ridicule certainement. J'ai encore réussi à dénicher des invitations et voici le «Big O» tout de noir vêtu à quelques mètres de moi. J'aime les chanteurs qui déménagent sur scène, mais lui, c'est à la limite de la farce : il ne bouge pas d'un poil. Même pour son «Oh Pretty Woman» qui est pourtant très entraînant. C'est une statue. Derrière ses grosses lunettes teintées, on ne perçoit même pas un mouvement des yeux. Le comble : ses lèvres bougent à peine. Mais alors, question puissance vocale et émotionnelle, c'est stupéfiant : il vous flanque des frissons des orteils à la racine des cheveux !

Qu'y a-t-il de plus dévastateur que quand il annonce «Your baby doesn't love you anymore» dans «It's Over» ? J'en avale presque mon carton d'invitation dans lequel je mordais pathétiquement depuis «Running Scared». La prestation n'est pas bien longue, hélas, mais je réussis ensuite à approcher Roy pour lui faire signer les pochettes de trois de ses albums qui sont parmi les bijoux de ma collection et le remercier en balbutiant : «I'm your greatest fan in Belgium !». Un inoubliable moment de bonheur.



Un chanteur français mais pas yéyé. ¹⁵

Fait froid aujourd'hui. Très froid. Il gèle. Deux jours plus tôt, le tuyau qui mène à l'ajutage (la pièce qui donne sa forme au jet d'eau) n'aurait pas été pris dans la glace. Mais cette société de Dendermonde exige que la fontaine installée devant son entrée fonctionne et nous sommes venus tôt le matin pour changer la pompe qui est défectueuse. Pas question de rentrer bredouilles à Bruxelles. Alors, faut y aller. Heureusement le bassin n'est pas bien large et la couche de glace n'est pas trop épaisse. Quelques coups de marteau depuis le bord. Le trou est assez grand pour saisir la pompe. Malheureusement elle est fixée au fond par un boulon qu'il faut dévisser. Alors

vite vite, je me dénude le torse, saisi une clé, me penche, plonge le bras sous l'eau, ma joue contre les restants de glace, quelques rapides tours de clé... Ouf, ça y est ! C'est lâché. Je me rhabille. Un collègue me frictionne. Je me réfugie dans la camionnette bien chaude. Vite, mon transistor. Ah ! «Rag Doll» par les Four Seasons. Qu'est-ce que c'est beau ! C'est ce qui réchauffe le mieux. La journée commence bien.



Le Brasseur a été rebaptisé «Rocking Center». Un signe parmi d'autres que quelque chose commence à bouger dans ce fichu pays. C'est convenu d'ailleurs : le mot teenager disparaît doucement au profit de rocker. Plus précis : jeune d'accord, mais amateur de rock avant tout. Dès lors, le Rocking Center devient le point de ralliement des rockers de la région bruxelloise. Il y a de plus en plus de monde. Le succès est tel qu'au coin de la même rue, un bistrot, le Golf du Loup, se met aussi à présenter des groupes comme attractions. Mais l'établissement est plus petit. Les Aigles ? À nouveau dans le creux de la vague. Nous ne sommes plus qu'une poignée. Jean-Pierre, Myriam et moi restons les seuls à mettre la musique au premier rang de nos préoccupations. Nous écoutons toujours Luxembourg-Anglais, nous rêvons de l'Angleterre,



Le public du Rocking Center.

nous découvrons de nouveaux groupes grâce au New Musical Express, à Rave ou Fabulous auxquels nous sommes abonnés. Nous nous habillons à la dernière mode londonienne. Dans la rue, les gens se retournent sur nous. Nous avons l'impression d'être «à part». C'est à la fois grisant et frustrant.

Grisant, si on se limite à l'égoïste sentiment qui consiste à se sentir un «initié». Celui ou celle qui a découvert des tas de choses que la plupart des autres ignorent et tant pis pour eux.

Frustrant, parce qu'on se dit que c'est vraiment dommage, que ce qu'on connaît est formidable, passionnant, stimulant, et que c'est à la portée de tous d'en profiter. Ah, les autres, dont on s'inquiète parce qu'ils sont en train de rater le ferry... Le «Ferry Accross The Mersey» de **Gerry and the Pacemakers**, bien sûr. On est fatigué d'attendre après eux. Comme les **Kinks** dans «Tired Of Waiting For You». C'est à en pleurer. Comme **Elvis**, qui est de nouveau numéro un, avec «Crying In The Chapel».

Pour moi, un plaisir, c'est encore meilleur quand ça se partage. Alors, mes lettres dans Juke Box deviennent de plus en plus extrémistes. J'appelle carrément à la révolte. Je suis entendu. Des lecteurs veulent me rencontrer. Coup de téléphone au rédacteur en chef.

– Vous pouvez donner mon adresse aux rockers qui voudraient me contacter.

Certains le font. Le plus fervent est un certain Jean-Marie Georges, de Jumet, qui se dit «prêt à tout» pour que le rock triomphe. On échange des idées. On conspire.

Et pendant ce temps-là, le restant de la presse et de la radio continuent à ignorer le rock.



Pas un week-end sans une visite au Rocking Center. Nous nous y sommes fait des copains. Nous connaissons tous les groupes habitués de l'endroit. Mais aujourd'hui, il y en a un nouveau qui nous épate. Ce sont les **Chapmans**. Contrairement aux Night Rockers et aux Partisans, qui sont tout dévoués à la gloire des pionniers du rock ou au Mersey-beat, les Chapmans sont de tendance rhythm and blues comme les Animals et les Stones. Ce sont eux qui nous font découvrir un extraordinaire morceau qui va crescendo en épelant des lettres... «Her name is G! L! O! R! I! A!». Ils l'annoncent comme faisant partie du répertoire d'un groupe irlandais, Them. Je cours acheter le disque. Évidemment, je ne le trouve pas.

Myriam et moi sympathisons avec les musiciens. Le chanteur malgré son nom de scène, **Eddy Vincent**, inspiré de deux pionniers¹⁶, est surtout passionné de



Non mais... Faut vraiment préciser Eddy Cochran et Gene Vincent ?

*Si c'est pas malheureux...*¹⁶

blues pur, une des racines du rock. C'est un gars tantôt très sérieux, manifestement un meneur, tantôt très farfelu. Une personnalité un peu déroutante mais forte. Philippe le bassiste, comme beaucoup de bassistes, est un type discret. Le guitariste soliste, Michel Mertens, est plutôt rêveur. Mais son frère, Christian, le batteur, qui ressemble un peu à Mick Jagger en plus costaud, et le guitariste rythmique, Biquet, sont deux joyeux drilles.

Nous discutons beaucoup, partageons des tuyaux pour trouver des disques, échangeons des informations, racontons nos coups de cœur, louangeons nos idoles, disons énormément de mal des yéyés... Bref, nous devenons copains comme cochons. On ne se quitte plus. Nous allons même voir les Chapmans presque partout où ils se produisent, s'il y a encore des trams pour rentrer en fin de soirée.

Ça ne se passe pas toujours sans problème. Lors d'une soirée à Woluwé, les organisateurs ne veulent pas laisser entrer Myriam et la petite amie de Philippe parce qu'elles sont en pantalons¹⁷. Christian ne tape pas dur que sur ses caisses, une petite bagarre n'est jamais pour lui déplaire. On n'en passe pas loin. Les filles entrent, mais sont confinées aux coulisses.



- **H**é les gars ! Vous avez entendu sur Luxembourg-Anglais ? Il y a encore eu une émeute à un show des Stones...
- Ouais, les filles sont folles de Mick Jagger. Elles hurlent comme si elles jouissaient dès qu'il se pointe.
- Ce n'est pas ici qu'on verrait ça. Vous avez déjà remarqué qu'il y beaucoup moins de gonzesses que de mecs pour aller voir les groupes rock ?
- C'est à cause des parents, mon vieux. Ils ont peur pour la virginité de leurs filles. Ils doivent s'imaginer que le son d'une guitare électrique, ça pourrait leur faire tomber le slip !
- Je ne sais pas. Ma sœur, elle peut faire ce qu'elle veut, mais elle préfère Sylvie Vartan.
- Ouh la la ! Mon pauvre vieux. Elle est tarée, ta sœur. J'comprends qu'tu veux jamais rentrer chez toi.
- Moi, je dis que les filles belges sont les plus connes. Vous avez vu les Anglaises et leurs mini-jupes ? Waow ! Elles sont canon un max. Modernes. Jolies. Chez nous, elles sont moches. Elles s'habillent moche. Dès que je peux, je m'expatrie.
- C'est ça ! Vas-y ! J'en profiterai pour draguer les plus mignonnes que tu n'as pas remarquées, hé bigleux ! Tu te crois beau, toi, avec ton acné ?
- En tout cas, je préfère Sandie Shaw et Marianne Faithfull à Jackie Seven.
- C'est qui, celle-là ?

*Ce n'était pas considéré "comme il faut" pour des filles à l'époque.*¹⁷



- Une yéyé. Paraît qu'elle est belge et qu'elle a sorti un disque.
- Vous vous rendez compte, nous avons plein de bons groupes qui n'arrivent même pas à décrocher un contrat d'enregistrement.
- C'est parce qu'ils sont honnêtes. I' veulent faire du vrai rock, pas de la traduction française.
- Il y a un cas tout de même... Les **Ombres**.
- Tiens oui, c'est vrai. Ils ont enregistré un disque en anglais sur une petite marque, Fly, je crois. «A Little Loving». Tu l'as acheté, toi ?
- T'es fou ! Où est-ce que je trouverais le fric ? Alors qu'il y a des albums des Animals, de Them, des Hollies et des Stones que j'arrive même pas à me payer.



Dans Juke Box, le courrier est maintenant tellement enflammé par les insultes qu'échangent rockers et yéyés, qu'il occupe quasiment un quart du magazine. C'est passionnant et j'ai l'impression encourageante que de plus en plus de jeunes commencent enfin à réaliser l'ampleur de l'arnaque. Mais Juke Box est bien le seul à ouvrir ses pages à la controverse. Ailleurs, dans les journaux, dans les émissions des radios belges francophones ou françaises, à la télé, dans les étalages des disquaires, il n'y en a que pour les seuls yéyés. Comme si les rockers n'existaient pas.

Pourtant, il n'y a pas qu'à Juke Box que nous envoyons des lettres. Jean-Marie de Jumet, quelques autres qui ont l'écriture facile et moi-même avons plusieurs fois tenté d'attirer l'attention d'éditeurs ou de présentateurs sur le fait qu'il existe une partie non négligeable du public qui raffole des groupes anglais. Jamais de réaction.

Il va falloir faire quelque chose de «spécial» pour que l'on nous prenne au sérieux, c'est sûr.



1 1 Juillet 1965. Myriam, Jean-Pierre, Christian et Biquet des Chapmans, deux ou trois autres copains et moi débarquons à Ciney.

C'est que s'y déroule l'annuel Festival de la Guitare d'Or . À la base, c'est un grand concours pour groupes amateurs qui dure toute une journée. Mais il y a des vedettes confirmées en soirée et cette fois, ce sont les **Animals** !

Nous n'en sommes pas revenus lorsque nous avons appris ça. Mais c'est vrai qu'ils ont été numéro un au hit-parade chez nous. Cela a dû inspirer un organisateur plus malin que les autres ¹⁸. Apparemment, il a même trouvé un truc pour obtenir le fameux permis de travail.

En Angleterre, les Animals arrivent juste après les Beatles et les Stones en popularité. C'est la première fois qu'un groupe de cette importance se produit chez nous. C'est un jour quasiment historique. Et nous sommes là !

Mais nous voulons aussi assister au concours. Pour encourager ceux qui se consacrent au rock et, hmm..., décourager les autres.

Pour ce faire, nous avons fait appel à la fibre artistique qui, chez Christian et Biquet, ne s'extériorise pas que musicalement. Fibre est d'ailleurs le mot. Avec des morceaux de draps et des manches à balai, ils ont confectionné quelques calicots aux slogans clairs et directs. RACLURE, RETOURNE CHEZ TA MÈRE et À MORT LES YÉYÉS sont les plus polis.

Nous arrivons tôt sous le grand chapiteau où se déroule le festival. Cela nous permet de nous installer

en plein milieu du public. Endroit stratégique. Dès dix heures du matin, les groupes commencent à se succéder. Ils ont le droit de jouer trois morceaux chacun et on annonce une quarantaine d'inscrits. Alors, d'abord, nous observons...

Il faut savoir si nous avons des alliés potentiels dans la foule. Les spectateurs sont pour la plupart des parents ou des relations des musiciens qui concourent : genre papa, maman, le petit frère, le cousin germain et la fille du voisin qui est bleue du chanteur.

Après quelques huées pour certains et quelques applaudissements pour d'autres, nous constatons qu'un groupe de blousons noirs sur notre gauche partage en général nos réactions. On se fait des signes amicaux, on s'interpelle, on s'offre des verres, on discute un peu et nous voilà une bonne vingtaine.

Le concours se poursuit avec des hauts et de bas. L'assistance se fait plus nombreuse. Des copains nous rejoignent. La bière et la musique nous mettent du cœur au ventre. L'ambiance s'échauffe.

La journée avance et il apparaît enfin que deux formations sont retenues pour la finale. Je vous le donne en mille : un groupe yéyé et un groupe rock.

Les yéyés s'appellent les **Mylords** et leur chanteur est le sosie vocal de Dick Rivers ¹⁹. Les rockers sont les excellents **Anonymes** qui m'avaient épaté lors d'une soirée dansante à Bruxelles parce qu'ils ont un multi-

Il s'appelle Jean Martin et sa carrière mérite aussi un bouquin. ¹⁸

Premier chanteur des Chats Sauvages de triste mémoire. ¹⁹

instrumentiste extraordinaire, un certain **Roland D'avel** qui joue de la guitare, de la batterie et du xylophone. Ce sont des virtuoses et leur répertoire est surtout instrumental. Dommage qu'ils soient encore de ceux qui suivent les traces des Shadows, mais ce n'est pas le moment de se montrer difficile alors que nous sommes rendus compte, lors des éliminatoires, que ces foutus Mylords doivent avoir emmené un autocar rempli de supporters.

Attention ! Les voici qui reviennent ! Houhouhou !...

Tout notre groupe se lève, hurle, gesticule...

- Ouh ! Ouh ! Dehors ! Vendus ! Copieurs ! Minables ! Myriam commence à distribuer toutes les tomates qui n'ont pas servi pour les sandwiches à midi et, il faut le reconnaître, malgré toutes les bières qu'il a descendues, Christian vise très bien.

Les supporters des Mylords, qui sont là-bas, à une quinzaine de mètres sur notre droite, ne trouvent pas ça drôle du tout. C'est bien la preuve que les yéyés n'ont aucun sens de l'humour. Les voilà qui commencent à nous insulter, ces peigne-culs !

On s'en fout ! Ça ne fait que plus de bruit. Le bombardement tomateux se poursuit. Les huées aussi. Nous martelons avec des bouteilles vides les tables métalliques autour desquelles nous sommes installés. Comme ce n'est pas du tout sur le rythme de la musique, ces ahuris de Mylords en perdent un peu les

pédales. Derrière nous, le plus costaud des blousons noirs s'est carrément emparé d'une table pliée pour marteler un des piliers qui soutiennent le chapiteau... Pour un chahut, c'est un beau chahut !

Et encore des tomates ! L'une s'écrase sur le beau veston blanc d'un des musiciens. C'en est manifestement trop pour une brave dame qui est peut-être sa maman. C'est elle qui a fait le repassage ou quoi ? La voilà qui déballe son pique-nique, elle aussi. Nous devenons cibles à notre tour. Paf ! Je reçois une tartine en pleine figure. Merde ! De la confiture de fraises ! Ça dégouline dans ma chemise. Pouah ! Ça me colle partout. Au secours ! Ce pain n'est même plus frais.

Finalement, ce sont les Anonymes qui gagnent. Il y a donc une justice... Et des serviettes dans les toilettes, heureusement.



Moment d'angoisse : un présentateur embarrassé vient annoncer qu'il y a eu un contrôle et que, sans permis de travail (aïe ! c'est ce que je craignais), les Animals ne peuvent pas se produire. Mais... les membres du groupe ne veulent pas décevoir le public. Ils joueront donc tout de même - ouf ! - sans être payés. C'est canon un max ! Mais j'ai tout de même encore une légère appréhension. **Alan Price**, leur organiste, en

grande partie responsable du «sound» des Animals, les a quittés récemment. Il est remplacé par un certain **Dave Rowberry**. Est-il aussi bon ? Enfin, les voilà qui entrent en scène, salués par des acclamations. Très élégants dans leurs costumes gris à la coupe très moderne, ils ont des chemises d'un jaune assez chaud et des cravates noires. Ils attaquent avec «Boom Boom». **Eric Burdon**, leur fantastique chanteur, est vraiment petit. En chantant, il a l'air de se pendre au micro qui est trop haut pour lui. Mais il a une voix de géant ! Puissante, passionnée. Il vit vraiment ses chansons avec une intensité sans précédent. Je suppose que c'est cela, avoir de la «soul», comme j'ai remarqué qu'on commence à dire en Angleterre. Le groupe se déchaîne dans quelques rocks vigoureux. **Chas Chandler**, le bassiste, à l'air de s'amuser beaucoup et le batteur **John Steel** martèle ses caisses avec précision.

Eric attrape le guitariste **Hilton Valentine** par la peau du dos. Le gars en tombe à genoux. Sous les encouragements du public, le chanteur entreprend alors de traîner son copain d'un bout à l'autre de la scène. Ce n'est pas tout : voilà qu'il prend son pied. Oui ! Des deux mains. Burdon enlève une de ses chaussures. S'aidant de celle-ci comme Kroutchev à l'ONU²⁰, il se met à marquer le rythme sur son pied de micro. C'est le délire. Les Animals jouent un «Talkin' About You» frénétique sur un tempo irrésistible et... Mais oui : le



Les Animals à Ciney.

morceau se transforme progressivement en une reprise du «Shout» des Isley Brothers. Je suis debout sur la table. Je saute. Je crie. Je tremble. Je hurle. Je ris. Je pleure... Et alors éclate «The House Of The Rising Sun» avec toute la magnificence d'un hymne triomphal. Je peux mourir.

Aujourd'hui, je viens de voir l'orchestre qui, sur scène, est le meilleur du monde !



*Le leader soviétique avait, en effet, sidéré de la sorte l'assemblée générale onusienne.*²⁰

Deuxième voyage à Londres. Cette fois, nous sommes en nombre. Je fais aussi partie de l'Elvis Presley Fan Club de Belgique et une délégation se rend dans la capitale anglaise pour ce qu'on appelle la «convention», une sorte de grande réunion annuelle. Voyager en groupe d'une vingtaine de personnes donne droit à des tas de réductions. Sur le trajet, sur l'hôtel, etc. Alors nous nous sommes entendus : quelques fans d'Elvis, quelques Aigles, quelques Chapmans et même un excité qui s'est bombardé président d'un fan club bruxellois de Jerry Lee Lewis dont on n'a jamais vu d'autre membre que lui.

La bande est plutôt hétéroclite. Pour les fans d'Elvis de longue date, le seul groupe dont ils veulent entendre parler sont les **Jordanaïres**. Christian et Biquet, eux, viennent de découvrir les **Yardbirds** et sont intarissables quant à l'influence du blues sur le rock. On risque l'incident diplomatique à chaque passage à proximité d'une source musicale. Myriam, Jean-Pierre et moi, essayons de ménager les susceptibilités. On y réussit en général en mentionnant un ennemi commun. Le meilleur choix, c'est Johnny Hallyday. Les fans d'Elvis l'exècrent tout particulièrement depuis qu'il a été jusqu'à copier un costume de scène du King. Nos Chapmans, eux, considèrent «Jauni» comme le plus grand clown de la planète. Et comme les ennemis de nos ennemis sont nos amis...



Bref. Nous arrivons sans dispute dans la banlieue londonienne où nous attend un hôtel plutôt minable, mais bon, on y survivra. Enfin, peut-être...

Christian, Biquet, Jean-Pierre, André Croes (le fan de Jerry Lee) et moi partageons la même chambre. Les lits sont épouvantables, mais l'ambiance est délirante. Christian et Biquet ont trouvé spirituel de rebaptiser Jean-Pierre «Zorbec le gras», rapport à son embonpoint et au célèbre film «Zorba le Grec». Ils ont découvert en lui la victime idéale de toutes leurs facéties. À leur décharge, il faut savoir que, depuis les raids de bombardiers en 1940, Londres n'a sans doute plus connu de ronflements pareils à ceux de Jean-Pierre lorsqu'il réussit à s'endormir. Pas facile pourtant : toutes les demi-heures, Christian attrape le matelas du gros par le côté et le retourne brusquement, faisant s'écrouler sa masse inerte sur le plancher. Tout l'hôtel tremble. Zorbec - je trouve aussi marrant de l'appeler comme ça - se réveille généralement en hurlant que Christian est fou. Biquet lui envoie un coussin à la tête. Zorbec riposte. Bagarre générale. Les types de l'Elvis Fan Club, qui essaient de dormir à côté, viennent gueuler que ça suffit. Ils sont accueillis par un déluge de coussins. Très rock and roll, cette première nuit !



Heureusement, le lendemain, c'est à nouveau l'enchantement de Londres. Quelle ville extraordinaire ! Comme on la sent VIVRE à chaque coin de rue. Ne serait-ce que parce que tous les derniers événements sont placardés sur les tréteaux des marchands de journaux ambulants, parce que les affiches annoncent dans le métro, sur les bus, partout, les spectacles, les shows... Même la convention Elvis Presley, tiens !

Et les gens... Si affairés mais si flegmatiques. Certains si traditionnels, d'autres si originaux dans leur tenue vestimentaire. La mode a incroyablement changé depuis l'année passée. Quasiment tous les jeunes gens ont les cheveux longs, les filles sont à croquer en minijupe. Les Mods sont devenus un phénomène de société et Carnaby Street est l'endroit où il faut aller.

Nous ne nous en privons pas. C'est une petite rue merveilleuse, bordée d'étalages et de couleurs. Disques, fringues, gadgets, souvenirs, drapeaux anglais...

Ah oui : le drapeau anglais. Il a été récupéré par les Mods comme objet d'art et sert de décoration à n'importe quoi. Du «pop art», paraît-il. Et le rock aussi, comme il est populaire, est parfois qualifié de «pop music» maintenant.

Inutile d'ajouter que tout cela a rapidement raison de nos économies. Tout notre fric y passe. Si nous terminons l'après-midi dans les luna-parks de Soho, ce n'est

certes pas pour y gaspiller nos derniers shillings, mais parce qu'on peut y entendre les derniers disques à fond la caisse. Et là, soudain, un truc tout à fait différent, brutal, explosif, lumineux, extraordinaire... J'en crois à peine mes oreilles. C'est «Anyway, Anyhow, Anywhere» et je suis atteint de plein fouet par le **Who**.



Zorbec, Vince et Myriam.

Balade dans les rues de Londres. Ici, les gens ne nous regardent pas comme si nous étions des mutants. Rien ne semble étonner le quidam britannique moyen. Il ne juge pas. Il ne se moque pas d'un gars qui a les cheveux jusqu'aux épaules même si lui n'a plus un tif sur le caillou. Aussi, alors que nous flânonons le long de la Tamise, sommes-nous un peu surpris par les remarques à haute voix d'un groupe que nous croisons. On comprend : des touristes français. Parisiens d'après leur accent. Marrant, ils nous prennent pour des Anglais et doivent croire qu'à leurs railleries, on «n'entrave que dalle».

– Hé, Paulot, t'as vu les mecs ? Elle est belle la jeunesse dans ce pays !

Leurs têtes, quand Christian, avec tout le tact qui le caractérise, se retourne et lâche :

– Ta gueule, bourgeois ! Va te faire mettre par tes yéyés !

Rien à voir, mais le soir je ne suis pas dans mon assiette. Pas question d'être malade le reste du séjour. Je décide de rentrer avant les autres à l'hôtel pour pouvoir dormir un peu, car je redoute une nouvelle nuit de folie.

Myriam et Jean-Pierre-Zorbec se rendent sans moi au Two I's, ce snack-bar à musique que nous avons découvert l'année passée. Dans la cave pour trente personnes, ils rencontrent... **Vince Taylor**. Il en est

là. Il n'est plus qu'une idole déchue, rejeté par ceux qui l'avaient lancé et qui lui ont préféré les yéyés. Aux dernières nouvelles, on dit qu'il n'a plus toute sa raison. Mais il chante encore le rock comme peu savent le faire.

A part ça, j'avais raison : la nuit est de nouveau fort agitée. Le pauvre Zorbec se fait entièrement déshabiller. Christian et Biquet, à l'aide de marqueurs indélébiles, le couvrent de slogans farfelus des pieds à la tête.

Le lendemain, la Convention des Elvisiens nous épate par l'organisation très sérieuse mise sur pied par les Anglais pour accueillir des délégations de fans venus du monde entier. Mais, le moins qu'on puisse dire, c'est que les Belges ne passent pas inaperçus avec ce gros type ayant I AM UNE GROSSE BEUZE ²¹ inscrit sur le front.

Bon. Une dernière sortie après ça. Puis nous retrouvons notre chambre à l'hôtel.

Les membres de l'Elvis Presley Fan Club belge sont peut-être très posés, mais, faut pas exagérer. Alors, pour se venger de nos chahuts, ils ont «rangé» notre chambre. Tout, absolument tout ce qui s'y trouve..., lits, couvertures, bagages, affaires de toilette, abat-jour, tapis, tableaux..., tout cela est empilé en une seule pyramide au milieu du plancher !



An nouveau Bruxelles. A nouveau l'impression de revenir dans un pays arriéré. A défaut de vedettes, nous nous consolons en allant assister à un concours d'orchestres amateurs qui a lieu dans le Parc Royal.

C'est une bonne idée, ça ! Il fait beau et dans tous les coins du parc, des formations montrent leur savoir-faire. Juste à distance suffisante pour que la musique de l'une ne couvre pas celle de l'autre ²². L'accès est libre et ce sont les orchestres qui attirent le plus de monde autour d'eux qui sont sélectionnés pour une finale qui a lieu dans l'inévitable Salle de la Madeleine. Nous venons encourager les **Partisans**. Ils sont les seuls vraiment actuels dans le tas. Les autres étant, soit encore et toujours sous l'influence des Shadows, soit, bien pire, en pleine dégénérescence yéyé. Les Partisans, qui ont en Friswa un chanteur guitariste de première force, sont de tendance rocker 100 % jusque dans leur allure : cheveux longs, blue-jeans...

Ils détonnent à côté des autres formations dont les musiciens sont souvent en costume, tirés à quatre épingles.

Évidemment, c'est autour des Partisans que s'agglutinent les jeunes. Évidemment, ce sont eux qui récoltent le plus gros succès. Évidemment, ils sont sélectionnés. Évidemment, ils ne peuvent pas gagner. Un jury de croulants leur préfère un orchestre plus «propre» sous les huées de la salle.

Savant mélange d'anglais et de bruxellois signifiant à peu près «je suis un gros ventre». ²¹

Les amplis n'étaient pas encore aussi puissants qu'aujourd'hui. ²²

On en est là.
La coupe est pleine.
Encore une goutte et....



- **H**é les gars ! Les **Animals** reviennent ! Il va y avoir un festival de deux jours à Châtelet et ils sont les vedettes du samedi !
- Fais voir ! C'est écrit où ?
- Là, regarde.
- Mais c'est débile, ça ! Ils sont bien en vedette le samedi, après un concours d'amateurs, mais il est aussi écrit que les grosses vedettes passeront le dimanche et que la plus importante sera... Claude François !
- Hein !? Quoi !? C'est pas vrai ? Les Animals sont le meilleur band du monde et ils ne sont pas en vedette ?
- Non, regarde : le nom de cet enculé de yéyé est en plus grosses lettres.
- C'est dégueulasse !
- C'est ignoble !
- C'est... C'est... C'est... S'cusez-moi, je crois que je vais vomir.

Nous ne sommes pas au bout de l'humiliation. Les jours suivants, nous devons subir les annonces pour

le festival de Châtelet à la radio. On s'y extasie sur le fait qu'il y aura aussi au programme **Guy Mardel**, **Monty**, **Marc Aryan**, **Michèle Torr** et **Claudia Sylva**. On ne prend même pas la peine de citer les **Animals**.



Je contacte Jean-Marie. Le gars de Jumet. Mon plus enthousiaste correspondant de Juke Box. Jumet, ce n'est pas loin de Châtelet. Ce sont deux communes des environs de Charleroi. Lui aussi est dégoûté par ce qui se passe. Il faut faire quelque chose. Il m'invite chez lui. Train jusqu'à Charleroi, tram jusqu'à Jumet. Il habite une petite maison d'ouvriers. Ses parents sont sympas. J'arrive le vendredi qui précède le festival. Nous ne nous étions jamais rencontrés, mais l'amour du rock nous a réunis. Tout de suite, on se trouve d'autres points communs. Il me fait écouter les disques de sa collection que je ne connais pas encore et nous mettons au point un plan d'attaque pour les deux jours qui suivent. Samedi. Tram et bus jusqu'à Châtelet. Jean-Marie, qui n'était pas à Ciney, est impatient de découvrir ceux que je lui ai décrits comme «sur scène, le meilleur orchestre rock du monde» : les Animals. Il faut reconnaître au festival de Châtelet qu'à défaut de pertinence dans sa programmation, il est remar-

quablement organisé. C'est la première fois que j'assiste à ce genre de manifestation en plein air et le site est agréable. Sur une pelouse en légère pente, tous les spectateurs, même ceux du fond, ont une vue excellente de la scène. Celle-ci est grande. Il y a de nombreuses rangées de chaises à proximité.

Il n'y a pas trop de monde le matin, lorsque débute l'habituel concours d'orchestres amateurs. Cela permet à Jean-Marie de retrouver quelques rockers de sa connaissance. Mes copains à moi arrivent en fin d'après-midi pour ne pas rater les Animals. Comme à Ciney, nos réactions durant le passage des amateurs nous permettent de sympathiser avec d'autres spectateurs qui partagent manifestement notre enthousiasme pour le rock et notre aversion du yéyé.

Agréable constatation : ils sont très nombreux.

Cette-fois, les Animals montent sur scène sans problème. Plus question de cette histoire de permis de travail. Eric Burdon est en grande forme. Dès le troisième morceau, c'est déjà le délire dans les premiers rangs des spectateurs. Tout le monde fait des pieds et des mains pour se rapprocher le plus possible, d'autant plus qu'un photographe sans gêne persiste à vouloir se dresser entre le chanteur et le public.

Les Animals tiennent pour le moment avec «We Gotta Get Out Of This Place» leur plus gros hit depuis «House Of The Rising Sun». À nouveau, c'est magis-

tral. Un véritable cri de révolte pour ceux qui travaillent trop dur pour pas grand'chose. Sinon leur prestation est assez semblable à celle de Ciney. Ils confirment ce que savent déjà ceux qui les ont vus : sur scène, personne ne leur arrive à la cheville. Mais, à la différence de Ciney, ici il y a beaucoup plus de monde.

Pour la plupart des spectateurs, les Animals sont une révélation. Ils ne se doutaient pas que «ça» existait. Pour certains, c'est le début d'une conversion. Jean-Marie se marre : un de ses copains est déjà prêt à liquider tous ses disques d'Eddy Mitchell, tellement ils lui semblent maintenant ridicules à côté de ce qu'il vient de découvrir.

Quand tout est fini, nous faisons passer le mot : «Est-il normal que Claude François soit la vedette du festival ? Si ça vous choque, revenez demain»...



Dimanche matin. Jean-Marie et moi sommes quasiment les premiers devant l'entrée du festival, bien avant l'heure d'ouverture annoncée. Il y a une réduction pour les groupes. Nous allons en former un. Nous plantons à nos côtés le panneau que nous avons confectionné : CONTRE LES YÉYÉS, LES ROCKERS AVEC NOUS.

A mesure que les gens arrivent, certains viennent nous demander ce que nous voulons faire, écoutent nos explications, décident de se joindre à nous. Les plus excités de la veille, eux, ont déjà compris. Le groupe grossi plus rapidement que nous ne nous y attendions. Nous ne connaissons pas la plupart de ces gars et ces filles. Il y en a qui me confient qu'ils ont lu mes lettres dans Juke Box. D'autres, manifestement, sont simplement attirés par l'idée d'un beau chahut. L'un se pose tout de suite en recruteur et harangue les passants en criant qu'il faut «venger les Animals».

Nous sommes déjà plus d'une cinquantaine lorsque je me présente à la caisse pour obtenir la réduction.

– C'est pour quelle association ?

– Euh... Les rockers... Oui, c'est ça : les Belgian Rockers.



Il est encore tôt quand nous pénétrons sur la pelouse. Notre «commando» prend position à une parfaite distance de la scène. Nous réservons des places pour ceux qui doivent encore nous rejoindre. Comme signe de ralliement, un nouveau calicot est dressé : A BAS LES YÉYÉS !

Et le festival recommence. Encore quelques formations d'amateurs. Sans doute les vainqueurs de la

veille. Rien de fameux. Puis les **Ombres**. Finalement, ils deviennent le seul prétexte positif à notre présence. Nous leur faisons un accueil chaleureux. Pour le reste : des trucs un peu pénibles qui ne valent même pas la peine de lever le nez. On discute beaucoup, on s'organise. Les sorties étant possibles, certains vont aux provisions. Un épicier proche du site est étonné par le succès de ses légumes les plus défraîchis. On pique-nique. Mais le plat de résistance doit suivre. Au menu : **Monty, Marc Aryan, Claudia Sylva, Guy Mardel, Michèle Torr**, etc.

Les premières mottes de gazon commencent à voler durant la prestation de Monty qui navigue entre le yéyé et le jazz. Marc Aryan, lui, est une calamité belge, une de plus, dans le genre Adamo. En moins jeune. Mais il fait son propre sirop. Donc, on ne peut pas l'accuser de plagiat. Si certains apprécient ses complaints larmoyantes, c'est leur affaire. Mais nous, ils vont finir par nous endormir, tous ces suppositoires chantants ! Donc, idéal pour une petite sieste...

Heureusement, voilà les copains de Bruxelles qui s'amènent enfin. Un solide groupe très bruyant mené par les Chapmans. Christian et Biquet ont l'air déchaînés. Ils ont à nouveau confectionné des calicots. Aussi, quand Guy Mardel se pointe sur le podium, la première chose qu'il aperçoit au milieu des spectateurs, c'est une énorme banderole VA FAIRE CACA ²³. Sous les

huées, il arrive tout de même à chanter quelque chose avant de battre prudemment en retraite.

Par politesse envers les dames peut-être, Christian se contentera de brandir un slogan plus modéré - TA GUEULE ! - devant une Michèle Torr qui s'en tire à bon compte : juste une tomate trop mûre sur sa jolie robe. Mais tout ça n'est que broutilles. Le moment décisif arrive. C'est au tour de **Claude François** !



Dans les coulisses, ça ne doit pas rigoler. Que s'y passe-t-il ? Alors que les vedettes se succédaient bon train, le rythme de passage s'interrompt et plus personne ne monte sur scène. De là à penser que le prince des yéyés a peur, il n'y a qu'un pas. Notre groupe compte bien une centaine de personnes maintenant. Le silence côté podium aidant, on entend d'autant mieux le «Clodo a la trouille ! Clodo a la trouille !» que nous scandons. D'où je me trouve, j'ai l'impression que pratiquement un quart du public reprend la formule.

Moment de flottement. La scène reste vide. Christian déroule son troisième calicot : FERME TON CLAUQUE-MERDE. Autour de moi, certains sont occupés à arracher des mottes de terre. Myriam distribue ses tomates. Tout le monde mène grand tapage.

Enfin, quelqu'un se montre. Paraît que c'est Michel Cogoni de «Salut les Copains». Il vient expliquer que Claude François est légèrement aphone... Nous sommes morts de rire ! Le type enchaîne...

– Que ceux qui ne l'aiment pas crient un grand «Hou !» et se taisent ²⁴.

Des voix innombrables :

– HOUOUOUOUOUOUOU !

– Vous êtes calmés ?

– NOOOON !

– Alors on recommence...

– HOUOUOUOUOUOUOU !

Malgré ça, Clodo finit par paraître. Sans complexe, il a le culot de commencer avec son détournement de «Walk Right In», le hit des **Rooftop Singers** qu'il a transformé en «Marche tout droit». Marche tout droit, tu parles ! Mais pas loin. Tomates, œufs, choux, concombres, mottes de gazon, haricots, tartines et autres projectiles alimentaires se mettent à pleuvoir ! Le gars a de quoi faire sa soupe pendant une année ! Il s'arrête net. Lance : «Je ne viendrai plus jamais chez vous !». Jette son micro à terre. Fait demi-tour. Fonce vers un abri. Il COURT tout droit maintenant ! Moment de stupeur générale. Puis, réactions. Hurllements de désespoir des pro-Clodo à droite. Applaudissements de satisfaction des anti-Clodo à gauche. Des gens commencent à s'empoigner. Notre

groupe étant consistant, nous ne risquons pas grand-chose. Mais un énorme type déboule du podium. Il pénètre nos rangs en criant avec un accent parisien.

– Y sont où, ceux qui sont contre Claude François ici ? C'est sans doute un garde du corps ou quelque chose comme ça. Il a l'air méchant et furax. Il impressionne. Mais pas la jeune femme de Paul André, le manager de Stroff.

– Moi je suis contre ! C'est un copieur ! Un profiteur ! Un faussaire ! Qu'il reste en France ! Y en a marre de lui et des yéyés !

– Hé, dis donc que la mômeue, tu la cherches, la paire de tartes ?

Paul André intervient :

– Vous allez laisser ma femme tranquille, oui ?

Ils vont se battre. Paul va être massacré par ce gros teigneux. Nous faisons bloc autour de lui. Le gorille réalise alors que nous sommes peut-être un peu trop nombreux et se retire en maugréant.

Autour de nous, les altercations continuent. À nouveau, c'est le silence du côté de la scène. La pagaille semble complète.

Il n'y a pas moyen de faire beaucoup mieux... Le yéyé à la sauce tomate s'est enfui et il n'y a plus de rock au programme. Il ne nous reste plus qu'à quitter les lieux. Nous commençons à faire mouvement vers la sortie quand l'inénarrable Michel Lemaire monte sur

scène. Tiens ? Cogoni s'est dégonflé ? L'enfant de chœur de la RTB y va d'un petit speech pathétique où il commence par dire qu'il en faut pour tous les goûts. Puis, d'un ton suppliant, il explique que Claude François est dans sa caravane. Il est très triste, le pauvre homme. Ce ne sont pas des manières de faire un accueil pareil à une vedette de son importance. Sûr qu'il y a quantité de spectateurs qui veulent le voir et sont prêts à crier pour le rappeler...

En effet, une partie du public commence à scander son nom. La plupart des opposants sont déjà près de la sortie. Nous n'allons pas recommencer. Nous n'avons plus de tomates. En quittant les lieux, j'entends Lemaire implorer : «Viens, Claude, ils sont tous avec toi ici !»



Le lendemain, dans les quotidiens, il est question d'un incident au festival de Châtelet. Claude François s'y serait fait jeter (des trucs dessus) et on mentionne la présence d'une bande de voyous appelés les Belgian Rockers.

Je lis tous les articles que je peux trouver. La plupart sont en faveur de l'entomaté et déplorent qu'on l'ait empêché de chanter. Certains se moquent un peu de lui, révèlent même le sale caractère qu'il a, paraît-il,

de François (entouré d'un cercle) regagne sa caravane, refusant de poursuivre son tour de



François les désagréments de la booe, l'un de ses « gorilles », zidé d'un

La...
nu le Pre...
mois » décro...
temps le Prix de...
une voiture N. 5...
sabbains !

UN MOT (ANONYME) DES « BELGIAN ROCKERS »

Nous recevons une lettre
(à la signature illisible) éma-
nant des « Belgian Rockers »
— il paraît que ça existe...
Ce n'est que ça existe...
cois que les tomates Fran-
çaises, disent-ils en gub-
zissant des vedettes fran-
çaises d'être des machines à
traduire. Il nous fallait une
cible pour exposer nos ro-
vendicatifs, pour exiger
que les chansons anglaises
soient chantées en anglais.

Soit.
Les goûts et les couleurs
ne se discutent pas.
En assistant au Festival
de Châtelet, les « rockers »
belges savaient à quel s'en-
tenir. Alors, qu'ils... la paix
aux autres. Au lieu de har-
celer comme des... roquets !
Ou qu'ils aillent s'installer
chante,
Doutre Manche, si ça leur...

?! IL A MANGÉ SES TOMATES...

Il y avait, parmi la foule,
quelques spécimens sans cer-
velle qui, pour prouver qu'ils
possèdent tout de même une
sèse, la signalent à l'atten-
tion par une longue cheveu-
lure généralement ignorée
du figaro.

L'un de ces individus fut
surpris par des organisateurs
du Festival, muni d'un sac
fait à bombarder les vedet-
tes.

Il fut aussitôt commenté
dans un langage à manger
ou en l'obligeant à manger
ses projectiles sur le champ.
Nous ne savons pas com-
ment se comporter hier
matin, les intestins du gas-
tronome...

Extrait du Journal de Charleroi du 14 septembre 1965.
S'il y a eu un gars forcé de «manger ses tomates»,
il n'était pas avec nous en tout cas.

pour éviter à Claude François les désagréments
secouriste de la Croix-Rouge

livre son tour de
ne se
En se
de Châ
tenir
eu

... sans précédent pour le Festival de Châtelet

des Teenagers de Châtelet

Cours des journées de samedi et dimanche s'est déroulé à la quatrième édition du Festival de Châtelet. Malgré le temps plus que douteux, le parc, qui servait de cadre à la manifestation, avait fait son plein de jeunes et même de jeunes.

On peut, sans exagérer employer l'expression stéréotypée : « une foule immense » ; il y avait plus de 30.000 personnes. Quant à l'ambiance, elle fut, sans discontinuer, « du tonnerre ». On appréciait ou on rejetait et tout cela fort bruyamment comme fait habituellement un public de jeunes.

ORCHESTRES

La journée du samedi était consacrée à une compétition d'orchestres. Il y avait trente ensembles musicaux concurrents dont la plupart étaient valablement représentés. Le dimanche, il y avait vingt qui allaient devoir être jugés par le jury.

Malheureusement, la pluie vint très souvent mettre un frein au déroulement normal des épreuves. Aussi, était-ce à la remise des prix, qui devait donner connaissance du palmarès, nous rendrons hommage aux personnes qui ont dû l'établir car, vraiment, il était difficile de départager certains orchestres.



Voici donc le classement : 1) Roland et les Bemois; 2) Les Witackers; 3) Les Relais; 4) Les Mirages; 5) Les Jig Boys; 6) Les Canaris; 7) Richard et les Monty Boys; 8) Les Gnaps; 9) Les Memfis; 10) Les Gaffeurs.

Sigalaens ainsi que l'un des guitaristes des Witackers et l'un des Bagpipiers ont reçu un prix spécial comme récompense.

Des prix consistant principalement en matériel d'amplification, furent remis aux vingt concurrents ayant participé à la finale.

LES CHANTEURS

La deuxième partie du programme était entièrement réservée aux chanteurs vedettes. Il y en avait d'ailleurs une liste assez impressionnante. Qu'on en juge : Les Chabouls; The Pearls; Maril; Christian Desmet; The Pearls; Jerry; Jocqy Demone; Alain Thier; Romeo Ford; Noël Dechamps; Claudin; Les Fiez; Marc Aryan; Les Guardians; Monty; Claude François; Michèle Torr; les quatre louvats du grand prix.

C'est dire qu'il y en avait pour tous les goûts et que chaque vedette avait ses fans qui ne se gênaient pas pour suivre et encourager de la voix les chanteurs.

Une seule ombre au tableau, peu ou pas de public. Peu enthousiaste, le public a été déçu.

Tout ce spectacle fut animé par Michel Lemaire, Jean-Claude et pour la partie belge, tandis que Coponi, Jacques Garnier, Michel val assurèrent la partie française.

CONCLUSIONS

Excellentes journées de musique pour le Festival de Châtelet et de ce fait de devenir un événement et ce dès qu'il y a un concert a d'ailleurs pour les éliminés qui n'ont pas pu participer aux éliminatoires de l'année par leur manque de préparation.

Manifestement, celui qui a rédigé ce brillant compte-rendu n'était même pas sur place !

hors scène ²⁵, mais aucun n'évoque les doléances des amateurs de rock. On continue simplement à ignorer le phénomène. C'est à peine si le passage des Animals est signalé.

J'essaie de contacter les auteurs des articles. J'envoie des lettres où je propose de les rencontrer, d'expliquer nos motivations. Aucune réponse. Aucun intérêt. Le grand public ne sera pas touché.

La presse belge ! Quelle catastrophe. On y trouve des bandes dessinées pour les enfants, des articles politiques et sportifs pour les vieux, mais les jeunes sont toujours considérés comme quantité négligeable. De musique, il n'est question que lorsqu'elle est «grande» ou de «variété». Quand le rock fait l'événement quelque part, c'est en général relaté sur un ton moqueur et bourré d'inexactitudes flagrantes. Le pire étant que, manifestement, les journalistes n'ont pas saisi la différence entre rock et yéyé. Leurs lecteurs non plus. Incapables de distinguer l'originalité du plagiat. Pour de pareils ahuris, faut être plus simple...

Toi comprendre ? Yéyé en français. Rock en anglais. Bien sûr, ce n'est pas toujours vrai. Bien sûr, il y a encore de la bonne chanson en français et d'infâmes sirops en anglais. Mais ce n'est pas notre faute, tout de même, si l'évidence échappe à l'entendement général. Juke Box ? Je lui suis reconnaissant de la réputation qu'il m'a permis d'acquérir chez les rockers, mais les

plus extrémistes reprochent à ce magazine d'accorder aussi des pages aux vedettes yéyées, comme si Salut les Copains ne suffisait pas.

Une bonne information en français ²⁶ ? Un journal sans concession et en faveur du rock ? Va encore falloir que je m'en occupe moi-même, vous allez voir...



Christian et Zorbec ont fait une rencontre intéressante. Ils m'emmènent voir un établissement situé place des Martyrs : Le Grenier. Normalement, c'est une boîte de nuit. Elle se trouve au fond d'une sorte de ruelle d'accès derrière une énorme porte cochère. Rien au rez-de-chaussée. Tout de suite un escalier étroit qui mène à l'étage. Là, on trouve un bar et une pièce pour danser. Entre les deux, un autre escalier monte vers une trappe aménagée dans le plancher d'une pièce supérieure.

Christian et Zorbec ont récemment pris une cuite avec le patron. Ils me présentent à lui comme «un type qui ne boit pas, mais pas si con qu'il en a l'air». J'apprécie le compliment. On bavarde... Nous parlons de notre engagement en faveur du rock et de ce que nous avons déjà accompli. Le gars pose des questions sur la fréquentation du Rocking Center. «Oui, il y a beaucoup de monde. Ça devient même trop petit».

Il aurait, entre autres, exigé d'être porté pour ne pas crotter ses chaussures. ²⁵

Tout le monde ne comprend pas le New Musical Express. ²⁶

Lui, sa boîte ne tourne que la nuit. Le reste du temps, les locaux sont vides.

- Si vous vous sentez capables d'organiser des après-midi rock le week-end et de faire venir du monde, je vous donne le local d'en haut.

On va voir.

Au-dessus de l'escalier, on débouche sous un podium d'environ trois mètres sur trois. Il faut courber la tête pour éviter de se cogner. Ce podium, haut d'un mètre à peu près, occupe le centre d'une grande pièce rectangulaire. Pas de fenêtre. «Tout est insonorisé» explique le patron. Le long des murs, de vieilles banquettes de voitures font office de fauteuils.

- Faut voir si cette scène est solide. Zorbec, tu y montes et tu sautes.

La gymnastique du gros provoque l'éjection de toute sa monnaie hors des poches, mais aucune vibration suspecte. Pas de doute : c'est du costaud. Vu le poids du testeur, très très costaud même.

C'est d'accord. On relance les Aigles. Nous aurons à nouveau un local. Notre «chez nous». Nous reviendrons dès que possible pour le décorer un peu. Je vais sacrifier mes Fabulous. Les grandes photos d'une page entière des vedettes rock et pop qu'on y trouve illumineront ces sombres murs... Comme le soleil levant.

H

1965



1968

MY
GENERATION

COEUR
DE
TRUCK

Bruelles, c'est gris. Et la Place des Martyrs, au centre de laquelle est dressé un monument assez cornichon en hommage à ceux qui ont donné leur vie pour ce fichu pays, c'est encore plus gris. Surtout qu'on y repeint périodiquement toutes les façades... En gris.

Le 16 octobre 1965, une camionnette Volkswagen bariolée s'arrête près d'une grande porte cochère. Des gars chevelus en descendent en s'engueulant sous les regards désapprobateurs de quelques rares passants. Ce sont les membres des **Partisans**. Leurs chemises à grands carreaux rouges et noirs mettent une touche de couleur dans toute cette grisaille pendant qu'ils se passent instruments et amplis et les transportent vers le fond de la ruelle où se trouve le Grenier.

J'ai, bien entendu, fait la connaissance des Partisans au Rocking Center et j'ai particulièrement sympathisé avec **Friswa**, le chanteur guitariste. Il m'a un jour aidé sur le plan de la technique musicale pour réaliser dans Juke Box un tableau tentant d'expliquer les diverses nuances du rock : beat, rythm and blues, folk, etc. Mais s'il est partisan de quelque chose, c'est d'un rock pur et dur. Il ne recule devant aucune galère pour le démontrer.

Dès lors, c'est à son groupe que nous avons demandé d'être le premier à se produire dans le nouveau local de notre club. Nous sommes un samedi après-midi et

la nouvelle s'est transmise de bouche à oreille parmi les rockers bruxellois. Pas de publicité, pas d'affiches, rien de publié. Où ça d'ailleurs ? J'ai prévenu Juke Box, mais à cause des délais d'impression il était trop tard pour que l'info paraisse à temps.

Alors, on compte sur les copains et il faut croire que l'on a raison ! Vers 15h, une trentaine sont déjà présents sans rien savoir d'autre que : il y aura un bon groupe.



L'instant est solennel. Les **Partisans** sont prêts à attaquer. Je monte sur le podium. Pour l'occasion, j'ai trouvé quelque chose d'extraordinaire dans Fabulous. Une feuille imprimée dont on peut faire passer les inscriptions sur le tissu grâce à un fer à repasser¹. Mon pull à col roulé est couvert d'expressions anglaises à la mode : FAB, GEAR, TOPS, etc. J'en vois qui en bavent de jalousie.

– Où a-t-il bien pu dénicher un pull pareil ?
J'y vais d'un petit speech improvisé.

– Et bien, voilà... Nous voulons faire ici un club 100% rock. Un club pour ceux qui détestent tout ce qui est yéyé et où l'on se marre bien. Nous essaierons d'avoir un groupe tous les week-ends, les après-midi du samedi et du dimanche. Nous vou-

¹ Eh oui... le premier « transfer ».

lons que les Aigles soient le club des rockers, des vrais. Pas de petits snobs chez nous. Si ça marche, on pourra même faire venir des orchestres anglais. Merci à tous ceux qui sont là. Si ça vous plaît, parlez-en à vos copains. Des copains, nous en avons d'ailleurs pour commencer. Je vous demande vos encouragements pour les Partisans !

Friswa, Jacky, Marco et Rémy se lancent dans leur répertoire. Des rocks dévastateurs puisés chez les pionniers du genre et des hits des Beatles, des Stones, de Roy Orbison... Tout ce qu'on entend pour le moment à la radio. Enfin, pas sur les radios belges ou françaises !



Première au Grenier.

Après quelques morceaux, le maigre public est chaud et Stroff, dont les Jay Five ont malheureusement cessé d'exister, rejoint les Partisans sur scène. Ça remue méchamment. Rémy, le bassiste, saute dans la salle pour la traverser en rampant sur le dos... Tout en continuant à jouer, bien sûr !

Les Partisans sont increvables. Ils ont l'habitude de tenir la scène longtemps. Ils sont de ces groupes belges qui ont tourné dans les «beat-clubs» allemands. Là, chaque formation doit pouvoir animer toute une soirée, jouant parfois jusqu'à six heures d'affilée.

L'ambiance est formidable. Un bon groupe, la musique dont on raffole, les copains et un endroit où l'on se sent «chez soi»...

Qu'y a-t-il de mieux pour passer une excellente après-midi ?

H

La première journée des Aigles au Grenier s'achève à sept heures. Tout a bien fonctionné. C'est un début encourageant. Pour fêter ça, Zorbec, Christian, une poignée d'intimes et moi optons pour un repas au self-service du Sarma situé dans la rue Neuve, à une centaine de mètres de la place des Martyrs. On peut y savourer un plat, le steak Kennedy ², qui sort de l'ordinaire.

² Sur du riz, un steak haché recouvert d'une sauce curry enrichie de morceaux de poivrons, de champignons et d'une macédoine de fruits.

L'avantage de l'endroit, c'est qu'on s'y sert soi-même. Ceux d'entre nous qui avons les cheveux longs se sont déjà vu refuser le service dans des restos plus traditionnels. Symptomatique : quand notre petite bande pénètre dans les lieux, je remarque que le caissier fait mouvement vers le téléphone. Une commande à faire ou un appel à la police ? Comme nous avons l'air de nous comporter comme des clients ordinaires, il repose le combiné. Cependant, alors que nous sommes attablés depuis un moment, une préposée au ramassage des assiettes n'y tient plus. Passant à côté de nous, elle débite sa hargne :

– Regardez ces dégénérés ! Ils sont beaux, hein, avec leurs cheveux longs et crasseux. Si c'est pas malheureux, une jeunesse pareille ! Vous devriez avoir honte, tas de crapuleux que vous êtes !



Nos Partisans : Rémy, Jacky, Friswa, Marco.

Affamés et fatigués par toute une après-midi de défoulement, nous réagissons à peine. Nous avons l'habitude. Et on s'en fout. «Get Off Of My Cloud» ! Nous sommes encore sur notre nuage de musique. Le caissier vient calmer la bonne femme. Les autres clients font semblant de rien.



Dimanche ! Ce sont encore les Partisans qui animent l'après-midi. Mais aujourd'hui, il y a trois fois plus de monde ! Lorsque j'y vais de mon petit speech avant le passage du groupe, c'est vraiment l'enthousiasme.

– Nous ne nous contenterons pas de faire passer des groupes. Comme nous l'avons fait à Châtelet (cris d'approbation dans le public), nous lutterons pour le rock, partout où il faudra. Les yéyés ont fait de la Belgique leur colonie. Les créateurs doivent l'emporter sur les commerçants !

Ils sont tous d'accord. Et même si certains hésitent et si quelques petites amies se demandent où elles sont tombées, les Partisans achèvent le sermon... par la pratique.

Je sens que ça va marcher. Notre club entre dans une nouvelle phase, bien plus excitante que la simple organisation de soirées et d'animations de quartier.



On imprime le premier Plic Plic.

Maintenant, c'est nous contre tous les vieux cons, traditionalistes, snobinards, yéyés et autres arriérés. On va voir ce qu'on va voir !

H

L'occasion est trop belle. Le P'tit Marc, un gars de la bande qui n'habite pas loin de chez moi, vient d'hériter d'un appareil étrange qu'il m'explique être une «stencileuse». Elle se présente comme un bac cylindrique tournant à l'aide d'une manivelle. À l'intérieur, on verse de l'encre. Celle-ci suinte à travers la

paroi poreuse du bac et le stencil qui y est appliqué. C'est une feuille spéciale sur laquelle on peut perforer des textes à la machine à écrire. Résultat en mettant du papier vierge en contact : on peut obtenir des copies à l'infini... ou presque.

Alors ? Que faut-il de plus pour réaliser un journal ? Une équipe rédactionnelle ? Stroff, Eddy (le chanteur des Chapmans) et un autre de mes correspondants de Juke Box, Milou Boelens, me rejoignent. Nous nous cotisons pour payer un petit bidon d'encre et y allons de notre prose sur... trois pages. Une de plus semble hors de portée. Trop de risques de couacs. Sur un stencil, les corrections sont difficiles. En plus, il faut tenir compte du travail laborieux et monotone que représente le «tournage» de chaque page au contact de la machine.

Bref. On boulotte sérieusement et je trouve un titre : Plic Plic.

Je l'explique : «À côté des mensuels à gros tirage, ce n'est qu'une goutte. Mais le bruit le plus énervant à la longue, c'est bien celui-là. Si nos amis ont, en général, les cheveux abondants, nous espérons que nos ennemis se les arracheront à notre lecture.»

Le n°1 de Plic Plic contient un Top Ten basé sur la qualité, des petites annonces bidon se moquant des yéyés, un appel à «Être Rock» ! par Stroff, une étude de Milou consacrée à **Screaming Lord Sutch**, l'annonce de la

parution de «I Can Tell», premier disque des **Night Rockers**. Il y a quelques petites nouvelles, slogans et appels divers à la fréquentation du Rocking Center, du Grenier et de concerts, ainsi qu'un long article sur le bluesman **Jimmy Reed** par Eddy qui, comme les autres (nous sommes prudents), signe d'un pseudonyme. Dans son cas : Dogue Puant.

Pour justifier le côté bricolage et presque clandestin de tout ça, en-dessous du titre, nous attribuons Plic Plic à une soi-disant OSACY (Organisation Secrète pour l'Anéantissement Complet du Yéyé). Et on tourne ! En nous relayant à la manivelle et à l'encre qui fait des taches partout, nous passons quasiment la nuit à tirer cinq cents exemplaires.

Le résultat se présente en lettres bleu-clair sur papier de 31 x 22 cm. Certains d'entre nous sont un peu bleu-clair aussi. L'encre a bavé très fort chaque fois que nous avons rechargé le cylindre. Elle n'est pas bien passée à certains endroits...Mais c'est lisible !

Moment d'horreur tout de même, quand tout est presque fini : la première mention est fautive. Novembre 1966 au lieu de 1965 ! Trop tard pour corriger.

Bah... Comme ça, les lecteurs verront que c'est un journal en avance sur son temps !

Va-t-on pouvoir le sortir régulièrement ? Avec les moyens dont nous disposons, nous ne sommes pas

plus optimistes que ça. Heureusement, tout est prévu : au lieu de mensuel ou de bimensuel, il est simplement indiqué «Paraît à chaque bon moment».



Nos Chapmans : Michel, Eddy, Biquet, Philippe (Christian - le batteur - est caché).

Christian se voit charger de contacter des groupes pour venir jouer au club. La plupart vont le faire bénévolement. Parce qu'ils aiment le remue-ménage que nous menons en faveur du rock. Parce que c'est l'après-midi et qu'ils ne trouvent en général que des contrats pour le soir. Ou simplement pour l'ambiance.

Dès le second week-end au Grenier, il y a deux groupes à l'affiche. Les **King's Five** le samedi, et nos chers **Chapmans** le dimanche. A cette occasion, déjà, nous faisons le plein. Au-dessus, la salle principale est bourrée. En-dessous, le patron laisse l'accès libre autour du bar pour permettre un roulement des spectateurs (et l'accès aux consommations). Ceux qui descendent pour se rafraîchir, généralement en nage, sont remplacés par ceux qui montent. Et en haut, c'est le délire. Eddy, le chanteur, se déchaîne particulièrement dans une version très personnelle de «Everybody Needs Somebody To Love» de **Solomon Burke**, au tempo irrésistible.

Quel dommage qu'on ne puisse pas danser !

Car, bien sûr, nous avons trop été frustrés nous-mêmes pour interdire l'entrée aux moins de dix-huit ans. Nous n'en sommes pas moins obligés de veiller au grain, car on nous a prévenu que laisser danser pourrait nous valoir une condamnation pour détournement de mineurs. Alors, tout ce que peuvent faire les spectateurs emportés par le rythme, c'est se secouer en restant assis. A la rigueur, s'il y a de la place, se rouler par terre de plaisir est toléré.

A part ça, tout va bien. Nous nous faisons vite des tas de nouveaux copains. Nombreux sont ceux qui trouvent l'ambiance du club tellement extraordinaire qu'ils veulent y apporter leur contribution active d'une manière ou d'une autre. On installe un couple

au vestiaire, le patron du Grenier recrute des volontaires pour ramasser les verres, un joyeux farfelu nommé Winston prend sur lui la vente de Plic Plic qui devient LE journal officiel du club. Grâce au Grand Henry, qui travaille dans une imprimerie, nos cartes de membre ne nous coûtent rien. Sympa, car les inscriptions vont bon train.



C'est presque l'émeute au local lorsque paraît, fin octobre, le nouveau Juke Box. C'est le n°109, et l'affaire «des tomates de Châtelet» fait la couverture ! On se l'arrache. A l'intérieur, il y a près de trois pages d'avis de lecteurs. Certains en faveur de Claude François, mais la plupart pour la cause du rock. Comme d'habitude, ma lettre est en bonne place. Un reportage sur les événements. Les raisons qui les ont provoqués.

Il y a aussi une lettre de Jean-Marie de Jumet, plus menaçante. «Châtelet '65 ne fut qu'un avertissement. Si c'était à refaire, nous le referions ! La suite ne se fera pas attendre».

Le correspondant belge de Salut les Copains, **Roby**, présentateur radio à l'occasion, lui, en appelle à la «politesse» (il a dû lire les calicots de Christian, celui-là !) et prétend qu'il y a d'autres moyens pour protester. Dommage qu'il n'explique pas lesquels.

La meilleure surprise est une lettre signée RTB Mons. Evoquant les événements sur un ton humoristique, un porte-parole du centre de production déplore que l'un de ses collaborateurs se soit vu refuser le droit d'interviewer **Claude François** et annonce, en repré-sailles, que ses disques ne seront plus diffusés... Si ce n'est pas une victoire ça, qu'est-ce que c'est ?



Il y a maintenant un bon mois que le local fonctionne chaque week-end. Et heureusement ! Car, à part les Aigles et le Rocking Center qui, lui, programme ses groupes en soirée, Bruxelles reste une ville morte pour les rockers. Les yéyés, eux, sont gâtés. Leurs vedettes défilent. Ne tenant pas la promesse faite à Châtelet de ne plus mettre les pieds en Belgique, Claude François vient à l'Ancienne Belgique. Deux audacieux arrivent à resquiller et à jeter sur scène une tomate symbolique. Clodo pique une nouvelle crise.

À défaut de rock, ceux qui en apprécient les racines se consolent avec l'organisation à la Madeleine de «l'American Folk Blues Festival». Je suis fort impressionné par **John Lee Hooker** qu'il faut avoir vu chanter «I'm Mad» pour comprendre tout l'humour au second degré que le blues peu avoir.

Le deuxième numéro de Plic Plic y va d'un compte-rendu détaillé de l'événement. Par rapport au n°1, il a nettement meilleur aspect, notre «journal» : six pages, des dessins, une impression en offset, plus d'articles... Nous devons cette belle amélioration à Georges Clément, le manager des **Chapmans**, qui a pris les choses en main. Et son crayon. Car c'est lui aussi qui a réalisé plein de dessins marrants. Merci Géo !

Entre autres articles : un compte rendu d'une émission spéciale «Around The Beatles» qui vient de passer à la télé et des louanges pour Shindig qu'on y voit hebdomadairement. Car, si la radio belge semble toujours le reflet d'une autre époque, la télé, elle, s'ouvre tout à coup à la pop-music.



Shindig est une émission de télévision américaine rachetée par la RTB et diffusée pendant une bonne demi-heure, le dimanche soir.

Comme beaucoup de mes copains, je n'ai pas de téléviseur chez moi. Ça coûte beaucoup trop cher. Alors, une fois terminée l'après-midi au local des Aigles, nous sommes quelques-uns à foncer vers un café équipé. Le nombre de consommations aidant, le tenancier accepte en général de laisser son poste branché sur «ces

JUKE BOX
n°109

JUKE BOX
n°109

François », puis comme ça s'éternisait « Claude à la traouille ».

Michel Cogoni monte sur scène : « Claude François est là, mais il est légèrement aphone... (éclat de rire général); alors pour chanter il a besoin dès le début de tout votre appui. Des voix : « Il va être servi ! ».

Michel Cogoni : « Alors que ceux qui ne l'aiment pas fassent un grand « Hou » et n'en parlons plus ». Quelques milliers de personnes (il y a eu 20.000 entrés) : « Hououououou ! ».

Michel Cogoni : « Vous êtes calmés ? » Les mêmes : « Naaaon ! » - « Alors on recommence », et ainsi trois fois. Finalement : « Voici Claude François ». La foule : « Waaaah ! ».

Il entre en scène et immédiatement des quatre points cardinaux une pluie de projectiles « entre avec lui ». De rage il jette son micro en s'écriant « Je ne viendrai jamais plus chez vous ». Les Fans du rock : « Bien parlé ! Un type énorme se rue alors sur les rockers. C'est un garde-corps qui va jusqu'à brutaliser une jeune fille qui ne veut pas arrêter de huer. Michel Lemaire monte sur scène et essaie de calmer le public. Il supplie Claude François de revenir et sort la meilleure de l'année : « Viens Claude, ils sont tous avec toi ici ». Les rockers qui, rappelés ne sont pas de voyous, quittent alors l'enceinte pour laisser à la masse amorphe du restant public la satisfaction d'en avoir pour leur argent. Ils peuvent le faire tête haute car tout cela était spontané, n'avait pas été préparé en secret à l'échelle nationale et le yéyé a reçu un terrible avertissement.

Pierrot, fan incommensurable du Rock.

ASSEZ DE COPIES

Le samedi du Festival de Châtelet, après avoir entendu des amateurs (dont la plupart ont compris que l'anglais était la SEULE langue pour le rock !), les Animals nous ont procuré une joie immense. They are fabulous! Ils se sont surpassés dans l'improvisation, notamment dans l'interprétation de « Talking about you », qui se termina en « Everybody needs somebody to love » ! Maintenant, parlons un peu de dimanche... Les navets se succédèrent et se rassemblèrent tous. Seuls les Ombres (qui ont déjà fait de meilleures prestations) et Ronnie Bird se montrèrent prestigieux et rockers dans le sang.

Dans la foule, l'ambiance succédait aux « à la porte ! » les « hou » succédèrent aux « à la porte ! » destinés à tous les yés-yés. Nos caliquots furent étonnés par les « hou » ; ils exposaient leurs revendications. Passons maintenant à la soirée du Festival : la soirée de tous les

BOITE A SOIR

se montrèrent
avons
accusés

« à la porte ! »
« à la porte ! »
« à la porte ! »

98
SURPRISES
impoli et même
! Puis, nous a
drame, estimant
Tous les fans du r
Nous n
comprendront bien. Nous n
excuser auprès des fans d
car ceux-ci ne sont que d
chent la facilité et qui
par une publicité chauvin
tre-Quévrain, sans p
rechercher la BONNE
le SEUL, l'ANGLAIS. Il
cation pro-anglo-saxo
de pouvoir

★ Les allergies de Claude François

Tel un kangourou bondissant, Claude François a fait merveille sur la scène de l'Ancienne. Il faut dire que le talentueux chanteur spasmodique a fait de son passage un show complet : il est entouré de tout son orchestre, d'un ensemble vocal fournissant un solide appoint pour les fins de souffle... et de deux ravissantes Africaines en mini-jupe, qui jerkent en cadence pour détourner l'attention des sautilllements de Claude. Pour la finale, on ajoute deux mini-jupe européennes, et tout se termine dans l'enthousiasme !

Dans la salle aussi, la mini-jupe abonde. Le jeune public « chauffe terrible », sautille aussi, mène grand tapage. Douce folie...

Fausse note, lors de la première : deux jeunes gens se glissèrent dans la salle cinq minutes avant la fin du spectacle et lancèrent quelques tomates. On dit que ces perturbateurs appartiennent à un club (Les Aigles) qui s'oppose aux « mauvaises traductions de bonnes chansons anglaises ». Ils ont déjà chahuté Antoine...

Les tomates auraient passé inaperçues, parmi toutes les fleurs dont on bombardait la scène, mais le mignon Claude les discerna tout de suite — une autre fois, on les enduira de peinture fluorescente ! — et clama au micro son indignation. La salle n'y comprenait rien... Plus tard, en coulisse, Claude piqua son habituelle crise de nerfs, pleurant à chaudes larmes — décidément, il n'aime pas ces légumes ! — et gémissant :

— Pourquoi faut-il qu'à chaque passage en Belgique, on me jette des tomates ? A Châtelet, c'était pareil ! En France, on ne me fait jamais ça !

Affreux, méchants Belges, qui brimez ce pauvre garçon ! Que peut-on trouver pour votre défense ? Qu'en France, les tomates sont trop chères ?

POURQUOI PAS ?

ren-
-Il pas
mbres du
mbardement
d'une violente
cennaires ? Disons
pas question ici
rs de tomates et de
... la ferme !... » étaient
rables... mais il était dif-
en déduire qu'on lui récla-
u bonheur » !).

énonçait fort bien que Claude
sé qu'il était assez déplacé
inexplicable — de l'inviter à
ui faire une conduite de Gre-
qu'ici nous sommes pour la
gée et contre le détournement
de leur vocation essentielle :
d'œuvres variés et plats méri-

vient d'avoir une suite et, vrai-
st plus à l'avantage de Claude
et vous-mêmes.

laborateurs du Studio du Hai-
fait une interview, la vedette
télégramme suivant : « Après
ueil organisé à Châtelet, je
ncère à faire émission pour
ts, Claude ».

que le public de Châtelet
ne fraction du public de
l'idole, celle-ci entend
dion la Belgique entière...
Mais, l'ours de ses visites
s bombes, il expli-
ment, elle n'a les risques du

François : jugez vous risques
A l'un des collaborateurs, qu'il
naut qui sollicitait une interview, la vedette
répondit par le télégramme suivant : « Après

trop injuste accueil organisé à Châtelet, le
l'ai plus cœur sincère à faire émission pour
la Belgique. Regrets, Claude ».

Ainsi donc parce que le public de Cl
(pardon : parce qu'une fractio
Châtelet) a malmené l'
en le faire p
and Al



CLO-CLO LE MAGNIFIQUE

son télégramme, cela
à peu près ceci : « Après trop
accueil réservé à notre demande, n
plus cœur sincère à faire émission avec d
Claude François. Regrets ! »...
R.T.B. Mons (Studio du Hai

... sans doute appris par la presse e
avoir vous-même assisté
Claude François s'était
... garder de projecti-
... al des Teen-
... extraordi-
... pose lui p
... nière ch
... les les
... ds
... clés d
... malgré
Magnifi

François

it, Claude

Ancienne.

spasmodique

il est entour

ocal fournissar

le souffle... et

ini-jupe, qui jer

ttention des sautil
on ajoute deux min
termine dans l'enthousi
à mini-jupe abonde. Le
le », sautille aussi, mène g

de la première : deux jeunes g
et lancèrent quelques tomates. On
perturbateurs appartiennent à un
qui s'oppose aux « mauvaises
Antoine...
les tomates

singes chevelus». À condition de baisser un peu le volume, bien sûr.

Shindig est tout à fait différente des habituelles émissions de variété. Il y a toujours beaucoup d'ambiance. Les chanteurs, chanteuses et groupes du moment sont entourés du public et de filles qui dansent. On appelle ces dernières «go-go girls». Elles sont dans des tenues qui arrachent les yeux.

Il n'y a pas de présentateur inutile, pas de bla-bla, le passage des vedettes se déroule sur un rythme soutenu et souvent frénétique.

C'est ainsi qu'émerveillés, nous découvrons, en noir et blanc, ces Américains dont les voix nous en font voir de toutes les couleurs : les **Turtles**, **James Brown**, les **Supremes**, les **Righteous Brothers**...



Justement, les **Righteous Brothers**... Leur «You've Lost That Loving Feeling» me transperce encore le cœur à chaque fois que je l'entends. «You never close your eyes anymore when I kiss your lips, and there's no tenderness like before in your fingertips³...». C'est devenu le cas avec Myriam. Elle ne devait pas être la «Dream Lover» que Bobby Darin et moi cherchions. Je l'aimais sincèrement pourtant. Elle était ma confidente, ma complice dans nos premières expé-

riences sexuelles. Elle m'encourageait à diriger le club. «Ne te laisse pas faire par les autres qui veulent profiter de toi». Elle me soignait aux petits oignons. Ne continuait-elle pas à venir me chercher chaque matin de jour libre et ne me raccompagnait-elle pas chaque soir jusque dans mon lit ? Elle insistait pour que je prenne tout le repos nécessaire à assumer les responsabilités qu'exigeaient nos activités rockandrollesques. Quelle prévenance !

Lorsqu'on m'a dit que, si elle me reconduisait chez moi, c'était pour s'assurer que je ne la rencontre pas plus tard dans les bras du batteur d'un groupe,...le roulement de tambour qui précède les exécutions capitales a raisonné dans ma tête.

J'étais anéanti. Elle qui était si jalouse ! Et moi qui lui faisais une confiance aveugle ! Malgré les paroles consolatrices des copains - «C'était elle qui portait la culotte, ça se voyait.» - «On se demandait comment tu pouvais être aussi con pour ne pas comprendre son manège.» - «Le groupe de ce gars, c'est de la merde. Ils imitent le Dave Clark Five et, bon, ce batteur est beau mec, mais il joue comme un manche»... - je ressentais une douleur atroce qui me montait des tripes jusqu'à la gorge où semblait s'étrangler un hurlement silencieux⁴. Les oreilles bourdonnent, la sueur vous glace la colonne vertébrale et des frissons désagréables comme des décharges électriques courent le long des bras. On a des

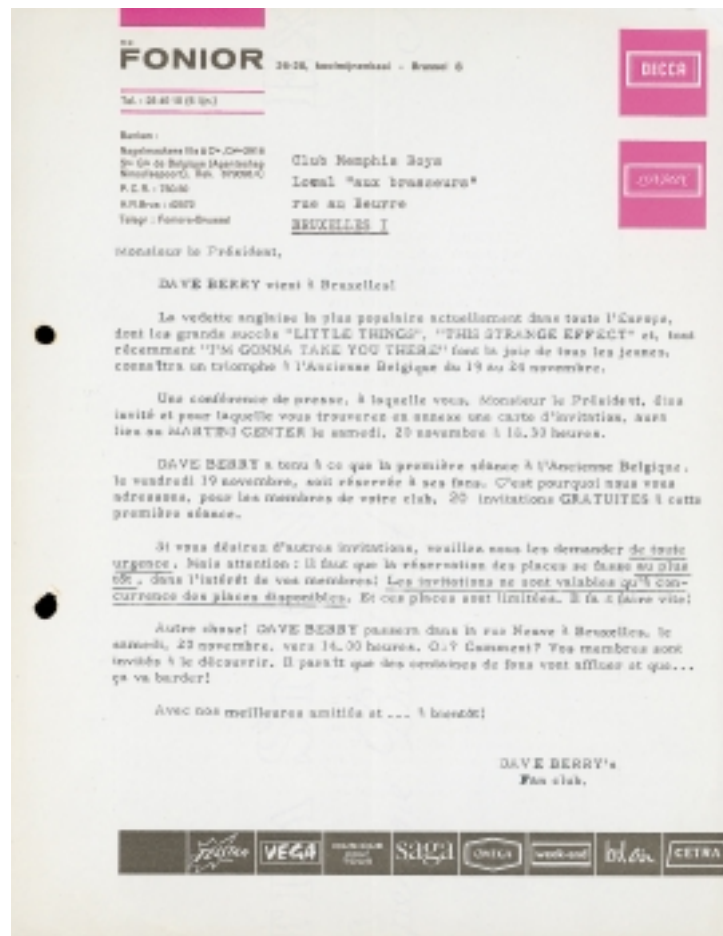
*Tu ne fermes plus les yeux quand je t'embrasse et il n'y a plus de tendresse au bout de tes doigts.*³
*Le mal d'amour fait délirer, c'est bien connu.*⁴

spasmes nauséux et les yeux se ferment, comme brûlés, pour refuser la lumière. La tête semble sur le point d'éclater... Par la suite, comme le commun des mortels, j'ai expérimenté ma part de maladies, de plaies, de bosses et de séances chez le dentiste. Mais tout cela n'est que rigolade à côté d'un premier chagrin d'amour. Ceux qui l'ont un jour ressenti le savent.

Heureusement, comme les coups de marteau sur la tête ou, pire, un disque de Claude François...Que c'est bon quand ça s'arrête !



«**Dave Berry** vient à Bruxelles ! La vedette anglaise la plus populaire actuellement dans toute l'Europe, dont les succès «Little Things», «This Strange Effect» et «I'm Gonna Take You There» font la joie de tous les jeunes, connaîtra un triomphe à l'Ancienne Belgique du 19 au 24 novembre. [...] Lors d'une conférence de presse, blablabla [...], Dave Berry a tenu à ce que la première séance, le vendredi 19 novembre, soit réservée à ses fans. C'est pourquoi nous vous adressons pour les membres de votre club, vingt invitations gratuites à cette première séance. Si vous en désirez d'autres, veuillez nous les demander de toute urgence. Mais attention : il faut que la réservation se fasse au plus tôt, et blablablabla...»



C'est signé Dave Berry's Fan Club et l'en-tête de cette lettre est de la firme de disques Fonior.

Il semble que la plupart des clubs de jeunes de la région bruxelloise aient reçu cette circulaire. Mince ! Immédiatement, je téléphone chez Fonior pour les remercier et demander vingt invitations supplémentaires. On me les accorde en m'avertissant qu'il y aura un droit de réservation de cinq francs par personne... OK ! Pas de problème. Le samedi suivant, au Grenier, je bats le rappel.

– Ceux qui veulent aller voir Dave Berry pour rien sont priés de me donner cinq francs !

C'est l'enthousiasme ! Pensez donc : Dave Berry, l'homme panthère. Le chanteur félin qui a reçu l'année passée le prix de la presse à la Coupe d'Europe des Variétés de Knokke...

Bon, ce n'est pas Elvis, mais c'est un rocker. Mieux : un Anglais. Alors, pour lui faire bon accueil, son fan club ne pouvait pas mieux tomber que sur nous. Après la «réunion» (c'est comme ça que nous appelons nos après-midi de week-end avec groupes), je file au guichet de «l'Ancienne» et réserve les quarante places aux tables⁵ qui coupent la salle en deux dans le sens de la largeur. Lorsqu'on envisage de secouer un public, un peu de stratégie est nécessaire.

H



Dave Berry a fait un «Strange Effect» sur pas mal de monde.

Malheureusement pour elle, la première partie de la soirée dont Dave Berry est la vedette - et qui comprend des acrobates, un clown (non pas Johnny Hallyday : un clown marrant) et des dresseurs de chiens - échoit aussi à une innocente chanteuse locale du nom de Tonia.

Pauvre Tonia ! Elle a beau faire penser à une chèvre en train de bêler quand elle chante, elle n'a cependant pas mérité ça... Bien sûr, elle ne pouvait pas deviner.

*Oui, il y avait encore des tables à l'époque.*⁵

On ne lui a pas dit... Mais vous ne pouvez pas savoir comme c'est dur de chanter des ballades sirupeuses et larmoyantes devant une bande d'excités assoiffés de rock' n' roll...

Mais, que voulez-vous... C'est la vie... que la malheureuse aura sauvé grâce au fait, une chance pour elle, qu'il n'y a pas d'adaptations à son répertoire !

Cela dit, ma réservation stratégique est efficace : en coupant la salle en deux par le milieu, les Aigles contrôlent totalement l'ambiance. Dernier entracte.

Et, enfin, le pied de Dave Berry paraît !

Car le chanteur anglais a, en effet, une manière très personnelle d'entrer en scène. Il commence à chanter derrière le rideau fermé. Il avance prudemment une chaussure entre les pans au premier couplet, un genou au second, gardant sans doute le meilleur pour la fin. Mais il n'a pas le temps d'en arriver là. C'est tout de suite le délire dans la salle et la scène est prise d'assaut par une partie de l'assistance qui veut le toucher pour s'assurer qu'il est réel. Moment de panique du côté des organisateurs. Appel au calme - Assis siouplait ! - évacuation de la scène, et c'est reparti... Dave Berry peut à présent révéler une jambe entière élégamment vêtue d'un pantalon de cuir noir...



Ca s'est bien terminé. Bon, d'accord, les flics sont venus et ils ont eu un peu de mal à faire évacuer les gars et les filles qui portaient Dave Berry en triomphe d'un coin à l'autre de la scène. Mais si Micheline, une de nos membres les plus enthousiastes, en a mordu un (de flic), elle n'est heureusement pas tombée malade.

Ce qui est moins drôle, ce sont les comptes-rendus de la soirée qu'on peut lire dans les quotidiens. Quasiment tous crient au scandale. Pour un journaliste, c'est une bande de «beatniks» qui a tout «flanqué en l'air»... Il était venu pour Tonia ou quoi ?... Pour un autre (A.L. dans La libre Belgique), vraiment un observateur celui-là, ce sont des étudiants éméchés par la Saint Verhaegen ⁶ qui ont fait le coup.

Son compte-rendu suinte de haine et de mépris pour Dave Berry auquel il reproche une allure efféminée et dont il qualifie la prestation de «spectacle écoeurant». Y a-t-il quelque part la moindre ligne positive pour décrire l'accueil enthousiaste fait à un chanteur de rock ? Y a-t-il quelqu'un qui a compris que Dave Berry qui, entre nous, n'est pas si extraordinaire que ça, a été pris comme symbole ? Seulement dans Plic Plic.



A l'Ancienne Belgique

DEUX VICTIMES D'UNE INCOMPREHENSIBLE HYSTERIE COLLECTIVE

Tonia et Dave Berry

La Saint-Verhaegen, cette funeste invention Ulbiste destinée à ennuyer — et l'on est poli — au maximum les paisibles citoyens bruxellois, a déferlé vendredi soir dans le temple de la rue des Pierres, A l'initiative d'une firme de pressage de disques, un paquet d'invitations avait été distribué dont s'étaient saisi soixante pour cent d'étudiants trublions et quelques quartiers d'excités perpétuels que les moindres gémissements du plus minable des archaïques « rockers » plongent dans les transes. Dave Berry, en l'honneur de qui l'effroyable chahut « à la shindig », pour ceux qui suivent cette mauvaise émission de la R.T.B., avait été monté, a été probablement une des victimes de la crise d'hystérie collective qui expédia sur la scène de l'Ancienne Belgique, une cinquantaine de jeunes individus des deux sexes apparemment mais visiblement en transes tandis que, dans la salle, sur les tables, sur les chaises, un nombre plus considérable encore d'éléments tout aussi apparemment et visiblement déchaînés, extériorisaient en des actes de folie le déchaînement de leurs passions « musicales » ! Pourquoi ? Le mystère restera entier à propos de cette crise d'hystérie collective à quoi, finalement, une demi-douzaine d'agents de police fut contrainte de mettre un terme. Dave Berry est ce jeune Anglais qui fut gratifié, lors de la récente Coupe d'Europe du Tour de

Chant qui s'est déroulée à Knokke, d'un « prix de la presse » qui ne fait certes pas honneur au goût des donateurs. Son allure efféminée, son absence de voix — il est vrai que le vacarme qu'il déclina plongea la vaste salle de l'A.B. dans un abîme effroyable de décibels — ses mimiques qui eussent fait florès, à Athènes, parmi les ambassades ! eussent suffi pour dégoûter de lui n'importe quel homme bien constitué. Il faut croire qu'un nombre relativement important de jeunes de cette « première » agitée ne faisait point partie de la catégorie simplement mâle pour avoir paru goûter avec autant de délectation un spectacle écœurant.

Tonia, plus encore que la vedette de ce spectacle, sera considérée comme la véritable victime de la conduite des jeunes gens qui avaient envahi l'A.B. pour des raisons sans rapport avec la raison. En vedette américaine, sa voix cependant puissante, étouffée par les hurlements, les cris, les sifflets des sous-beaties de bas quartier qui s'étaient donné rendez-vous, elle tint remarquablement le coup. On ne peut certes juger son nouveau tour de chant car on ne l'entendit guère, mais ce que l'on doit admirer, c'est sa présence en scène et son assurance pour faire front contre ce genre de tempête. Elle a un avenir devant elle.

Tout le spectacle pâtit évidemment de cette atmosphère trouble. Les 3 Lipsis, acrobates au tremplin, les Winny et leurs chiens dressés et surtout l'étonnant Charlies Wood, en sortirent à leur honneur tandis que le vieux « Nuk » donnait un spectacle de clown musical datant d'au moins un demi-siècle. Sans oublier l'orchestre d'Emile Sullon qui tint sa place avec sa sûreté habituelle.

A. L.

Pensez donc : maintenant, une moyenne de six cents personnes défilent chaque jour au Grenier, entre 14 et 19 heures, les samedis et dimanches. Les groupes se succèdent avec plus ou moins de bonheur, mais l'accueil qui leur est réservé est toujours unique en son genre. Comme prévu, c'est pour se baigner dans cette formidable ambiance que les musiciens consentent à se produire à moindre frais.

Ici, on les écoute, ils peuvent faire participer le public. Ailleurs, en attraction dans des soirées, ils doivent la plupart du temps se contenter de fournir une prestation «décorative» ou éventuellement faire danser des vieux, de trente ans ou plus, qui n'ont rien à cirer de ce genre de musique.

Quelques noms s'affirment.



Burt Blanca et ses King Creoles, Zorbec et moi.



Les Night Rockers (haut) et le Sylvester's Team (bas).

Les **Chapmans** surtout, parce que leurs membres sont très actifs dans l'organisation du club et parce que leur répertoire, très rythm and blues, rend hommage à ce qu'il y a de plus récent dans le genre.

Les **Partisans** aussi. Parce que ce sont des rockers redoutables et qu'ils n'ont peur de rien. On peut toujours compter sur Friswa et ses potes si un groupe prévu nous fait faux bond pour une raison ou une autre.

Le **Sylvester's Team** est peut-être la formation la plus originale, son leader **Sylveer Van Holmen** a des idées à revendre. Il veut augmenter le groupe de choristes et de cuivres. Du jamais vu. Le groupe a décroché un contrat d'enregistrement et pourrait bien devenir la première formation «pop» belge à percer vraiment. Son premier disque «It Reminds Me» est fort original.

Il y a encore les **Shamrocks**, qu'on qualifie de «juke-box vivant» parce qu'ils savent reprendre très vite, très bien, et en toute modestie, les hits qu'on désespère de pouvoir écouter sur scène en Belgique par leurs créateurs.

Les **King Bees**, en quelque sorte des challengers des Chapmans, les **King's Five**, fortement influencés par Little Richard, les **Boys** avec leur débonnaire chanteur **Bof**, deviennent aussi des habitués.

En plus, il y a toujours l'un ou l'autre musicien esseulé prêt à faire une jam. **Stroff** devient le spécialiste de ce genre d'exercice. «Bête de scène» incontrôlable, il déclenche chaque fois l'hystérie d'un public qui l'adore.

Des demi-célébrités comme les **Night Rockers**, qui ont même attaqué les Français chez eux et triomphé dans un temple parisien du yéyé nommé Golf



Bof, chanteur des Boys.



Shamrocks.

Drouot, et notre pionnier du rock à nous, **Burt Blanca**, nous font aussi des visites mémorables.

Avant le passage d'un groupe, ou quand les musiciens font une pause, la sono diffuse des nouveautés ou des raretés que les plus passionnés ont déniché. «Time Has Come Today», un long morceau par les **Chambers Brothers**, «Shotgun Wedding» par **Roy C.**, «Like A Rolling Stone» par **Bob Dylan** sont les plus entendus. Mais une fois de plus, ce sont les **Animals** qui me touchent le plus profondément. Leur «It's My Life» va au-delà du simple plaisir musical, il évoque une attitude de défi que je veux prendre à la lettre : «It's My Life, and I think what I Want». C'est ma vie et je pense comme je veux... Je ne suis donc pas le seul de cet avis !



Le succès du club se confirme. Nous voyons affluer des jeunes de tous les coins de la capitale et, grâce à Juke Box, notre renommée commence à toucher toute la partie francophone du pays.

Notre signe de ralliement est toujours le double H. Je me suis en effet aperçu que c'était la façon la plus aisée de représenter un aigle... Mais oui, un peu de d'imagination, voyons : la barre centrale pour la tête et la queue, les barres latérales pour les ailes et les pattes. C'est un aigle stylisé, je vous dis ! On me croit. Telle la «marque jaune» en son temps sur les murs de Londres, la marque des Aigles apparaît un peu partout en Belgique comme graffiti signifiant qu'il y a des rockers dans le coin.

Certains l'arborent en grand au dos de leurs blousons. D'autres se le tatouent sur la peau. Zorbec fait réaliser des insignes. Sur un petit écusson en métal doré, le double H en gros trait noir est entouré des mentions R'n'R, R'n'B, Beat, Folk. On se les arrache. Les inscriptions au club, elles, dépassent maintenant les trois mille. Bien sûr, nous n'avons pas la naïveté de croire que tous ces nouveaux adhérents se soucient de l'avenir du rock, il y en a même qui viennent surtout pour draguer, mais l'important c'est que le solide noyau «d'actifs» augmente proportionnellement.

Nous avons mis au point un cri de ralliement à partir de l'intro d'un «classique» de Little Richard, «Ready Teddy». Je crie READ' ? STEAD ? et tous les membres présents



Pour le passage des Night Rockers, je me suis confectionné une nouvelle veste.

Certains arborent
le signe des Aigles
sur leurs blousons.



répondent : GO MAN GO ! C'est très impressionnant lorsque nous nous rendons en bande à l'une ou l'autre manifestation musicale extérieure au club. Qu'une idée me passe par la tête et j'ai immédiatement à ma disposition quelques fanatiques prêts à exécuter tout ce que je leur demande. Mais faut être prudent. Certains ne sont vraiment pas des enfants de chœur. Ils peuvent parfois se révéler dangereux. Alors, j'y vais molo.

H

On va supprimer «Shindig». C'est de cela qu'on parle au local aujourd'hui. La seule émission-rock que nous ayons, ne sera plus diffusée par la RTB. Certains disent que c'est à cause d'articles virulents par un certain Maurice Simon, critique dans le Moustique, le plus important magazine télé franco-

phone du pays. Encore un vieux schnock qui n'a rien compris ! Je sens que je vais haïr ce type toute ma vie si l'émission disparaît⁸.

Et puis zut ! Nous n'allons pas nous laisser faire tout de même ! Surtout maintenant que nous sommes en force.

– Et si nous allions manifester devant l'immeuble de la RTB ? Ce serait marrant.

– Ouais ! Bonne idée ! Mais quand ?

– Pourquoi pas tout de suite après la réunion ? Qui vient avec ?

– Fais un appel sur scène.

– J'y vais, mais faut s'organiser. Toi, tu verras qui tu peux prendre en voiture. La caisse du club paiera le déplacement à ceux qui iront jusqu'à la place Flagey en bus. Il faut aussi des calicots et des pancartes...

– Pas de problème. Depuis Chatelet, j'ai tout le matériel nécessaire chez moi. Je cours le chercher.

On se prépare... Vers la fin de l'après-midi, un solide groupe de manifestants se met en route. Certains sont motorisés. Je suis à la tête de ceux qui prennent le bus. Le conducteur nous regarde d'un air effaré.

– «Trente-sept places, s'il vous plaît... Vous me mettez ça en cartes, ça reviendra moins cher. Encore heureux que vous n'ayez pas beaucoup de monde à cette heure-ci, hein ?»



*De son vrai nom Albert Despreschins, il devint mon collègue,
puis un ami quelques années plus tard.⁸*

Place Flagey, nous nous retrouvons à une soixantaine. Après nous être regroupés, nous marchons résolument vers la porte principale du bâtiment abritant la radio et la TV. Des huissiers se précipitent pour barricader les portes. Nous occupons tout de même le grand escalier d'accès.

Nous y déployons panneaux et calicots en faveur de «Shindig» et tout le monde s'assoit tranquillement. Pour tuer le temps, nous nous mettons à chanter quelques trucs d'actualité. Entre autres, «Still I'm Sad» des Yardbirds. Ce qui est de circonstance.

Un peu plus tard, les flics arrivent. Ils nous prient gentiment de nous retirer. Contrairement aux huissiers qui nous regardent terrorisés à travers les car-

reaux de la porte, les policiers n'ont pas l'air de nous considérer comme dangereux.

Et de fait, il n'y a pas de raison de se bagarrer. Le but était de se faire remarquer et j'estime que c'est réussi. Micheline ne mord donc personne, mais elle a une idée : si nous allions tous au café du coin là-bas et si nous nous relayions pour téléphoner à la RTB pour protester jusqu'à faire sauter le standard ?

Proposition acceptée. Mais plus pour se réchauffer (nous sommes en janvier) et boire un coup que pour donner les fameux coups de téléphone. Ceux-ci tournent court d'ailleurs : on ne fait pas sauter un standard en appelant à tour de rôle. Mais enfin, après une heure, je suppose qu'il y a, quelque part, une malheureuse standardiste qui doit se dire que c'est une vacherie de supprimer «Shindig»⁹.



Juke Box demeure toujours le meilleur moyen de propagande pour le club. Non seulement, nous y envahissons régulièrement le courrier, mais Jan Torfs l'éditeur-rédacteur en chef, m'a proposé d'écrire une série d'articles explicatifs sur le rock que j'ai intitulé «Mister Rock». Cela paraît en encart spécial avec la mention «Initiation au rock par les Aigles, premier club de rock de Belgique».



Parés à manifester.

Mais tout n'est pas rose, je me rends bien compte que le succès de ce mensuel décroît lentement. Les raisons sont simples : trop d'articles sur les yéyés au goût des rockers. Quant à ceux qui aiment les yéyés, ils préfèrent Salut les Copains dont l'aspect extérieur est plus chic. Quand il était encore sans rival sérieux, Torfs avait aussi lancé quelques magazines parallèles (Twist, Pick Up, etc) qui se déplaient en grandes affiches. Ils ont aujourd'hui disparus, comme ont cessé de paraître deux autres publications belges plus ou moins dans le même genre, «Song Parade» et «Musique» (dont le titre était suivi par l'année en cours). Si Juke Box arrêtrait, ce serait une catastrophe. Finalement, c'est le seul canard musical qui soit plus ou moins compétent. Du moins en français. Car les Flamands, eux, n'ont pas ce problème. Depuis 1960, un hebdomadaire important, «Humo», ouvre ses pages à la musique des jeunes.



Zorbec, Christian et Georges Clément sont formels : Georges Cornelis, le patron du Grenier nous prépare un sale coup. Il voudrait nous vider purement et simplement, nous les dirigeants des Aigles. Comme nous avons droit à un pourcentage sur la recette, si nous n'étions plus là, ce serait tout bénéfique

pour lui.

Il sait que les habitués n'ont pas d'autre endroit pour les après-midi de week-end. Le Rocking Center fonctionne en soirée. Il conserverait donc la plus grosse partie de la «clientèle». Comme il n'y a rien de signé entre lui et nous, il pourrait sans problème nous mettre à la porte. Il n'a eu qu'un tort : il lui fallait un collaborateur pour s'assurer la participation des groupes et, parmi ceux qu'il a approchés, certains n'ont pas tenu leur langue. Cette histoire m'étonne. Est-il donc si bête, Cornelis, pour ne pas avoir compris que le «club», ce n'est pas le local qu'il met à notre disposition, mais un «esprit» que nous avons généré depuis le début ?

Enfin, Christian et Georges Clément expliquent qu'ils ont été contactés par Isy et Jean-Claude des Carabins, la boîte voisine, située plus près de l'entrée de la ruelle qui mène au Grenier. Leur salle est plus grande, le plancher plus solide, il ne faut pas grimper deux étages et ils sont d'accord pour passer un contrat nous donnant toutes les garanties voulues. Alors pourquoi ne pas prendre le patron du Grenier de vitesse ?

Je ne suis pas très chaud. Je le trouve sympa, moi, le Georges du Grenier. Jusqu'à présent, il a été correct et je me méfie des racontars. Mais les autres insistent. Ce sont eux, mes amis. Je leur dois ma confiance. D'accord : on change de crémerie !



22 janvier 1966. C'est la «première» des Aigles aux Carabins. Le week-end précédent, nous étions encore au Grenier. Il y avait Burt Blanca et les Furies.

En une semaine, il a fallu annoncer le changement à tous ceux que nous rencontrions, rompre avec le Grenier (et c'était pénible), remplacer les cartes de membres mentionnant l'ancienne adresse, puis installer nos affiches autour du nouveau local. Comme d'habitude, quand le moment est difficile, ce sont les Partisans qui sont là pour nous soutenir. Une fois de plus, ils n'ont pas volé leur nom !

Car Christian s'attend à de la bagarre...

– Paraît que le boss du Grenier a demandé à quelques durs de ses amis de venir semer le merde chez nous.

Qu'ils viennent ! J'ai caché un gros marteau sous le comptoir du vestiaire. J'ai prévenu Friswa, le grand Henri, les frères Vince et le portier. On leur mettra sur la gueule avant qu'ils n'aient le temps de l'ouvrir.

Heureusement, il n'y a pas d'incident. Tout se passe bien. Le Grenier programme un groupe de son côté. Si la plupart de nos membres comprennent tout de suite que, maintenant, c'est aux Carabins que ça se passe, certains font la navette entre les deux boîtes. Comme, de toute façon, il y a toujours énormément de monde, ça décongestionne un peu les accès.



Avec le portier des Carabins.

Enfin, tout le monde va s'y retrouver et ça me console, car j'ai encore mauvaise conscience vis-à-vis du patron du Grenier qui a tout de même été le premier à nous faire confiance.

Cela dit, ce local-ci, plus grand, plus facile d'accès (surtout pour le matériel des musiciens), est bienvenu. Nous allons peut-être pouvoir y accueillir des groupes vedettes.

A la fin des études, ou vers dix-neuf ans si on ne fait pas l'univ', qu'on le veuille ou non, il faut y passer... Où donc ? Au «Petit Château», pardi ! C'est l'endroit où l'armée belge examine pendant en principe «trois jours»¹⁰ si, oui ou non, elle fera de vous un abruti pendant quelques mois.

Evidemment, la plupart des pauvres types qui débarquent là sont plutôt désemparés. On leur fait subir chipotages, prises de sang, contrôles pipi, questionnaires, cuisine militaire et des tas d'autres choses horribles. Ils ne savent pas à quel képi se vouer et se font engueuler à longueur de journée.

Les plus vaches, ce sont des mecs comme Alain qui, lui, fait son service militaire au «Petit Château» même. De son propre aveu, c'est la planque. Sans grade, mais en uniforme, il s'amuse à terroriser les bleus qui se disent que c'est peut-être un général. À la fin de la journée, lorsque tous les tests sont finis, les veines perforées sparadratisées et la bouffe éventuellement digérée, ces pauvres gars se retrouvent dans un dortoir sinistre et déprimant. Triste sort que le leur. La plupart ruminent de sombres pensées.

Soudain, Alain et ses complices surgissent.

– Gaaaarrrde à vous ! Panique. Les bleus ne savent que faire. Certains adoptent à tout hasard une position de porte-manteau sur la couchette dont ils ont hérité. D'autres font semblant de dormir déjà.

Qu'est-ce qu'on leur veut encore ?

Alain a une voix forte et bien assurée (ben tiens !). Il explique...

– Bon, écoutez, les gars. On va profiter que vous venez des quatre coins du pays pour vous communiquer un truc top secret. Voilà : nous sommes ici ce soir pour prendre vos inscriptions pour un club. Moment de stupeur totale.

– Un club de rock !, conclut Alain en riant.

Ouf ! Tout le monde se détend. Certains se détournent en râlant, estimant s'être fait avoir, mais beaucoup veulent savoir... Hein ? Quoi ? Quel club ? Les Aigles ? Oui, j'en ai entendu parler. C'est combien la carte de membre ? Je comptais justement profiter de mon passage à Bruxelles pour... C'est le samedi et le dimanche, non ?



Avec notre agent infiltré dans l'armée belge : Eddy Vincent.

*« Faire ses trois jours » était l'expression consacrée à l'époque du service militaire obligatoire.*¹⁰

Et voilà comment le centre de recrutement de l'armée sert parfois de lieu de recrutement pour autre chose. Du moins, tant que ce planqué d'Alain y est ! Un type très occupé dans le civil... Durant ses permissions, il répète avec son groupe. Il est d'ailleurs mieux connu sous le nom d'**Eddy Vincent**, chanteur des **Chapmans**...



Ca y est ! Un vrai groupe anglais passe au club. **The Silkie**. Il y a trois Anglais et une Anglaise. Une chanteuse, ce qui reste rare. Leur répertoire est plutôt folk et acoustique. Ce n'est pas habituel pour la bande d'excités tapageurs qui fréquentent les Carabins le week-end, mais c'est dans l'air du temps. Avec **Bob Dylan**, **Donovan** et **Barry McGuire**, une nouvelle tendance s'affirme de plus en plus dans le rock : des chansons moins électriques avec des paroles plus profondes. Nos Anglais-là, ils ont enregistré une composition des Beatles «You've Got To Hide Your Love Away» sous la direction de Paul McCartney lui-même et ils se sont même classés vingt-huitième au hit-parade du New Musical Express en septembre dernier. Ça mérite le respect, non ? Alors, vos gueules, les chahuteurs ! Aujourd'hui, on s'assied et on écoute attentivement. Surtout si vous voulez la suite...

Car suite il y a. Et grosse. Nous avons été contactés par un certain Jean Van Loo, directeur du Twenty Club à Mouscron et manager des Sunlights, le groupe qui a accompagné Gene Vincent à l'Ancienne Belgique. Van Loo et son associé Rikki Stein s'occupent aussi de placer des groupes à gauche et à droite et ils sont sur un gros coup : ils vont faire venir les **Kinks** en Belgique. D'après Van Loo, nous, les Aigles, sommes les seuls capables d'organiser leur passage à Bruxelles.

Nous avons donc une entrevue préparatoire dans un café discret pour discuter de la chose. Ça ne va pas être facile. Les Kinks font partie d'une tournée qui comprend d'autres groupes et chanteurs moins connus. Nous, nous voudrions que les formations habituées du club aient aussi l'honneur de figurer au programme. Il y a des questions d'assurance, de droits d'auteur et surtout de salle. Car il n'est pas question de faire tenir tout ce monde aux Carabins. Ni la scène, ni la salle ne sont assez grandes. Ça discutaille ferme, mais finalement on se met d'accord : il y aura une matinée et une soirée. Le double passage de la tournée des Kinks nous coûtera 70.000 francs¹¹. Reste à trouver une salle...

Plic Plic n°4, qui paraît en février, annonce l'événement prévu pour le 19 mars.



¹¹ ± 1750 €, mais il faut tenir compte de l'inflation.

La tuile ! Nous nous plaignions du manque de passage de groupes importants par la Belgique... Maintenant, il y en a trop ! Nous venons d'apprendre que les **Rolling Stones** se produiront au Palais des Sports de Schaerbeek, le 27 mars. Aïe ! Cette date est trop proche de celle de nos **Kinks**. Et comme les Stones sont les plus célèbres, ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent opteront fatalement pour eux.

A part ça, nous avons trouvé une salle : le «Régina», un dancing plutôt familial situé au début de la chaussée de Waterloo, près de la porte de Hal.

Je m'y étais un jour vu refuser l'entrée parce que je n'avais pas de cravate. Blue-jeans et filles en pantalons y sont aussi proscrits. Je ne considère donc pas l'endroit comme sympa, mais nous n'avons pas beaucoup le choix.

J'obtiens que tous ces interdits soient levés durant nos spectacles. Le propriétaire exige seulement que son «service d'ordre» soit présent. Pour faire bonne mesure, nous aurons le nôtre aussi, composé de nos costauds les plus dévoués.

Aux dernières nouvelles, les Kinks seront précédés des **Sunlights** qui continuent d'être d'excellents rockers¹² et enregistrent maintenant en Angleterre, de **Carol Friday**, une chanteuse plutôt pop, de **Chris Sandford**, un disc-jockey chantant, et du **John's Four**, un chanteur pianiste et son groupe.

A cela s'ajouteront «nos groupes à nous» : les **King's Five**, les **Shamrocks**, les **King Bees** et **Stroff** alias **Denny Vinson**. Le prix d'entrée sera peut-être un peu élevé, 100 francs, mais c'est un beau programme. Nous espérons qu'en mettant les places en vente à l'avance, nous offrirons plus d'occasions d'acheter un billet à ceux dont le budget est serré.

L'événement fait du bruit. Il est annoncé dans Belgique N°1 et, pour l'occasion, Zorbec et moi sommes interviewés par une équipe de l'émission Jeunesse 66. Nous ne cachons pas tout le mal que nous pensons de leur programmation, mais, fair-play, ils nous laissent prêcher pour le rock. Hors antenne, ils nous confient même ne pas avoir réalisé l'importance que cela avait.

Et moi qui croyais que pour travailler à la radio, il fallait être avant tout super calé en ce qui concerne l'actualité musicale ! Mais non : ils ne font même pas de complexe de leur ignorance, ces soi-disant pros.



Le grand jour est arrivé. Il est 15 heures et les spectateurs se ruent joyeusement à l'intérieur du Régina. J'ai moi-même décoré la scène d'un drapeau anglais et d'un grand signe des Aigles que j'ai bricolé en polystyrène.

U.K. pour les KINKS

Bruxelles doit bien se tenir : nous allons vivre à l'heure des Beatniks. Ainsi en ont décidé les enthousiastes rockers du Club Bruxellois « Les Aigles ». Des aigles qui ont voulu trapper un grand coup en invitant l'un des groupes anglais les plus doués et les plus dynamiques du moment « The Kinks ». Les Kinks — des rockers au talent impétueux — sont partis en guerre contre le yéyé pour défendre la bonne cause du rock'n roll, du rythme and blues, du beat et du folk. Il faut à la vérité de dire que cette cause-là, ils la défendent magistralement.

Tout le monde connaît en effet leurs grands succès : « Till the end of the day », « A well respected man », « Tired of waiting for you » — qui sont du reste des compositions de Ray Daucès, leur leader. La présence scénique des Kinks est par ailleurs quelque chose qu'il faut avoir vu. Ils sont à ce point de vue les meilleurs d'Angleterre. Et où se produiront ces rois du rythme ? En la Salle Régina (Porte de Hal) où le samedi 19 mars 1966, ils donneront 2 représentations, l'une à 15 h et l'autre à 20 h. Les Kinks ne seront du reste pas seuls sur la scène. Les entoureront, des vedettes telles que Carol Friday, Buddy and Bees, The Kings' 5, The Sunlights, Chris Sandford et John's Four.

Pour tous ceux qui veulent assister à une soirée au cours de laquelle « ça chauffera », sachez que la location est

ouverte à la Maison Bleue, rue Neuve; à la Taverne le Touquet; au Club « Les Aigles », « Les Carabins », place des Martyrs 18, et au Centre d'Information, Place de Brouckère à Bruxelles.

OREILLE

moniteurs discrets et agréés au acousticiens

AUDITIF OPTILUX

6, avenue de Hinisdael Woluwe-St-Pierre T. 71.34.87 de 9 à 12 h et de 14 à 19 h sauf samedi et sur rendez-vous

consultez d'abord votre

DE QUALITE
ent remboursé
DE VOTRE
CORDONS,
LAAMS

BELGIQUE N° 7
77 MARS 1966 Au Mart



Les **King's Five** commencent déjà alors que tout le monde n'est pas encore entré, car il ne faut pas traîner. Comme de tradition, les premiers groupes (**Shamrocks**, **King Bees**, etc) ne jouent que deux ou trois morceaux. Mais le programme est chargé. Pendant que les musiciens branchent leurs instruments, j'en profite pour faire un peu de baratin pour le club à l'intention des non-membres présents dans le public. Ces trois petites Américaines, assez bruyantes au premier rang, par exemple. Je conclus par un retentissant **READ' ? STEAD ?** et la majorité des spectateurs ayant répondu **GO MAN GO !**, on y va !

C'est **Stroff** qui est le premier à secouer vraiment la salle. Il faut dire qu'il est déchaîné. Pendant qu'il interprète «*Be Bop A Lula*», une poignée d'habituels lui saute dessus. On dirait une mêlée de rugby ! Le chanteur est tel le ballon et disparaît complètement sous un amoncellement de corps chevelus. Hop ! Le voilà soudain qui jaillit de cette masse humaine comme une balle de ping-pong sur un jet d'eau. Il continue à chanter avec une passion douloureuse (Micheline lui mord le mollet) du plus bel effet. Il ne touche plus le sol avant la fin de sa prestation. Après ça, seul **Chris Sandford** fait bonne mesure. Ni le **John's Four**, ni **Carol Friday** ne sont particulièrement mémorables. Heureusement, ils sont brefs. Mais pas besoin pour les **Sunlights** de réchauffer le public, car



Les Kinks sans Ray Davies.
Mais avec succès
quand même...

l'imminence de l'arrivée des **Kinks** a déjà porté celui-ci à ébullition. Attention, les voilà !

Ils sont vêtus très mods : pantalons taille basse, pulls blancs à col rond et grosses lignes verticales colorées. Au premier rang, les petites Américaines deviennent folles. Fascinée par **Dave Davies**¹³, il y en a une qui hurle «*AAAAAAAARGH ! I WANT TO TOUCH HIM !*» et manque de tourner de l'œil. L'instant d'après, elle est projetée contre la scène par la masse de la plus grande partie du public qui s'est portée, comme un seul homme, en avant.

Pas de raison de s'affoler. On voit cela souvent au local du club lorsqu'un groupe a vraiment du succès. Je sais, qu'en général, les spectateurs s'arrêtent au pied du podium. Ils savent que s'ils montent dessus, le groupe aura des difficultés à continuer de jouer. Or, ils aiment les showmen et les Kinks sont remuants.

*Ray Davies, malade, n'était pas de la partie, mais rares étaient ceux qui connaissaient assez le groupe pour s'apercevoir qu'il manquait son élément principal.*¹³

Malheureusement, le service d'ordre du Régina, lui, n'a pas du tout notre habitude des publics en délire. Ses membres se précipitent donc pour repousser les enthousiastes. De quoi ils se mêlent, ces plocus ? Vont-ils me saboter l'ambiance.

Vite, je mobilise notre «service d'ordre» à nous.

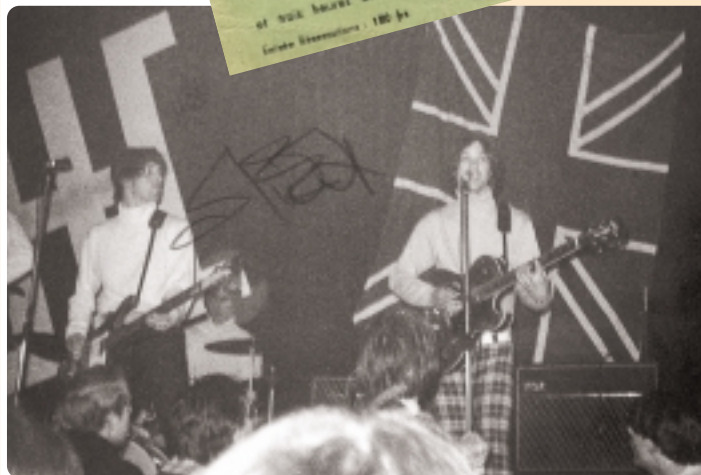
– Faut laisser les spectateurs s'amuser. Faites-moi déguerpir ces gars du Régina !

C'est dans ce genre de situation qu'on mesure tout le piquant du mot «ordre» ! La mêlée au pied de la scène devient indescriptible. Mais les Kinks ne s'en formalisent pas. Ils doivent avoir l'habitude. Ça ne se calmera qu'à la fin de leur prestation.

Est-il besoin d'ajouter qu'ils connaissent un triomphe ? Quelle fantastique après-midi ! Du coup, nombreux sont ceux qui décident de rester pour la soirée où l'on remet ça, avec encore plus de monde.

Lorsque tout est fini, la salle du Régina ressemble un peu aux décombres laissés par un tremblement de terre. Heureusement, c'est plus du désordre que de la casse et on ne déplore ni mort ni blessé... à part Stroff qui a mal au mollet.

Quelques attardés assiègent la porte des coulisses dans l'espoir d'autographes ou de poignées de mains. Parmi



Signée par Dave Davies, la photo !

eux, les petites Américaines, toujours pas calmées, qui vont jusqu'à essayer de m'arracher ma veste, sous prétexte que j'ai approché les Kinks. Il y en a, j'vous jure ! Bon. C'est pas tout ça. Je constate avec plaisir que nos membres actifs sont en train de s'activer. Ils redressent les chaises, essuient les flaques de boissons répandues, décrochent le drapeau anglais et l'insigne des Aigles qui décoraient la scène...

Plutôt stressé par la tension nerveuse de la journée, je me détends en leur donnant un coup de main. C'est comme cela que, soudain, sur une chaise... Mais c'est la caisse !

Oui, la boîte-coffre métallique verte qui contient la recette de toute la journée. L'argent que nous devons encore à Van Loo. Elle est là, toute seule, abandonnée. Zorbec devait pourtant s'en occuper. Où est-il ? Mort ? Enlevé ? Personne à proximité. Je ramasse la boîte sans effort : elle n'est ni grande, ni lourde. Elle doit surtout contenir des billets. C'est pas croyable : personne ne semble y faire attention. N'importe qui aurait pu la trouver avant moi et s'en aller avec elle sous le bras.

Enfin, j'aperçois Zorbec qui sort des coulisses. Je dissimule la boîte derrière mon dos....

- Eh bien, gros ? Où tu étais ?
- Ben, j'ai été chercher un autographe.
- Et la caisse, hein ? Tu t'en occupes ?
- Ouais. Attends : je vais la prendre... Tiens ! C'est drôle. Elle n'est plus là...
- Non, parce qu'elle est ici. La voilà !
- Ah ! Merci.
- Non mais... Est-ce que tu te rends compte qu'il y a dedans près de 70.000 francs et que je l'ai trouvée sur une chaise ? N'importe qui aurait pu prendre l'argent... Tu es dingue ou quoi ?
- Allez, allez ! Faut pas t'énerver comme ça ! Personne n'aurait pu prendre l'argent, voyons.
- Ah non ? Et pourquoi ?

Et dans un grand sourire satisfait et confiant, Zorbec

prend dans sa poche un petit objet qu'il me met sous le nez en déclarant :

- C'est moi qui ai la clé !

H

Deux heures du matin. Un grand double H blanc descend le boulevard du Midi qui est quasiment désert. J'ai voulu récupérer mon bricolage : il peut resservir. Mais, comme il fait plus de deux mètres de haut, pas possible de le transporter en voiture. Heureusement, le polystyrène, c'est très léger. Alors, je rentre chez moi à pied. Ça devrait me faire une demi-heure de marche et ça me détendra.

J'en ai besoin. Je revis en pensées la journée qui s'est écoulée. Quelle folie ! Il semble que malgré tout le mal que nous nous sommes donné, nous n'avons rien gagné du tout sur le plan financier. Il y avait tout juste de quoi payer les frais. Il y a dû y avoir à peu près un millier de spectateurs au total pour les deux représentations. Cela comprend ceux qui «aidaient» et n'ont rien déboursé. N'empêche... Nous espérions bien plus.

Je réalise que le public rock, malgré tout son enthousiasme qui fait qu'il ne passe pas inaperçu, est encore fort minoritaire en Belgique. Mais un spectacle comme celui que nous venons d'organiser est un premier pas important. La semaine prochaine, il y aura

les **Stones**. Combien de temps encore avant que ce genre d'événement devienne régulier ? Avant, je me demandais si cela arriverait jamais dans un pays aussi arriéré que la Belgique.

Mais, maintenant, je suis certain qu'à la longue, ce sont les rockers qui gagneront. Pas parce que des gars comme nous ont entrepris de pousser la charrette. Ce serait nous prendre pour plus influents que nous sommes. Mais tout simplement parce qu'un bête petit pays ne peut pas vivre à l'écart du monde. Et, autour de nous, le rock s'affirme de plus en plus comme le moyen d'expression de ma génération. En plus des sensations que la musique me procure, c'est ce qu'elle véhicule qui est passionnant.

Y en a marre du sirop qui dégouline partout, des chanteurs qui doivent satisfaire les gosses aussi bien que les grands-mères ! Y en a marre de cette hypocrisie généralisée qui veut que seuls aient droit de cité ceux qui sont vêtus conformément à des règles dépassées, ceux qui se taisent devant l'autorité et ceux qui sont respectueux des avis de leurs aînés. Y en a marre de devoir porter un costume pour assister à une soirée, de devoir me coiffer sans fantaisie par souci du «qu'en-dira-t-on» !

Je veux vivre avec mon temps ; vivre intensément, remuer ; faire quelque chose. Ne pas être le mouton qui suit le troupeau bêlant. Exister !



Les organisateurs attendaient quinze mille personnes pour les **Rolling Stones**, mais s'il y en a cinq mille, c'est beaucoup !

Bon, d'abord on n'a pas idée de réclamer jusqu'à trois cents francs " pour certaines places. Mais cela confirme, une fois de plus, le retard du public belge en matière de rock. Un yéyé comme Johnny Hallyday les aurait eues, ses quinze mille entrées, lui !

Cela dit, pas question de rater ça ! Une importante délégation des Aigles est de la partie. Il faut voir pénétrer nos «troupes de choc» dans l'immense salle du Palais des sports. Calicots VIVE LE ROCK ! et A BAS LE YÉYÉ ! déployés, insignes et blousons arborant le double H bien visible, nous sommes salués par des applaudissements à gauche et à droite et des hurrahs jaillissent des balcons. Je lance un retentissant READ' ? STEAD ? et des GO MAN GO ! jaillissent d'un peu partout.

Le plus pittoresque parmi nos effectifs est le Petit Christian (à ne pas confondre avec notre Christian en chef qui, lui, est plutôt du genre armoire à glace). Le Petit Christian a eu une croissance difficile. À quinze ans, il en paraît dix. Mais il gueule déjà comme s'il en avait quarante. Il est muni d'un panneau À L'HOSPICE, VIEILLE SAUCE qui, brandi par un pareil morveux, fait un effet maximum. Ce slogan, il ne l'a, bien sûr, pas préparé pour les Stones, mais pour le yéyé de service en première partie : un certain **Ronnie Bird**.

Les Rolling Stones ont fait délirer trois mille «yé-yé» bruxellois...



Un vent de tempête, des rideaux de pluie... et les « Rolling Stones » se sont abattus dimanche sur Bruxelles et ont tous contribué à semer la perturbation dans ce qui aurait normalement été une calme matinée dominicale. L'hélicoptère amenant les chanteurs chevelus britanniques avait à peine touché la piste de l'allée verte que quelque 200 admirateurs excités se ruèrent vers l'appareil. L'après-midi au Palais des Sports, ils firent délirer — notre photo en témoigne — 3.000 «yé-yé» survoltés. On lira cela en page 4.

Bruxelles
matinée
piste de l'allée
Palais des Sports
page 4.

e... et les
r la pertr
ant les c
admirateu
notre ph

ance survoltée, un chanton
 au Palais des Sports de Bruxelles
 rarement y entendre
 « LES ROLLING STONES »
 pouvait



« Ils » sont venus dima
 xelles et si leur ensemb
 rassemblée au Palais des S
 10 000 « fans » qu'on atten
 public fut suffisamment no
 et enthousiaste pour permet
 souligner un succès peu ordi
 auprès des véritables « amateu
 du genre.

DES « IDOLES PROTEGES »
 Cela avait d'ailleurs débuté d
 11 heures du matin à l'héliport
 spécialement réouvert pour la c
 constance. Le service d'ordre, éta
 bil par la police de Bruxelles, eu
 fort à faire pour canaliser la rue
 qui se produisit au moment ou
 tous, chevelus ou non, se précipi
 tèrent vers l'hélicoptère venu de
 Savenhem.

Les « idoles » fort utilement
 protégées, furent d'ailleurs immé
 diatement embarquées dans des
 voitures qui les attendaient, et cet
 te sage précaution évita tout dra
 me irréparable.

Quant à la manifestation au Pa
 lais des Sports, elle tint tout à
 fois du concert (très peu), de
 l'hystérie collective (pour la p
 jeune partie du public), de l'ir
 jeure partie du public), de l'ir
 cantation échevelée (pour les
 miers rangs car, là, on pouvo
 rouler sur le sol) et de l'es
 sportif pour tout le monde, y
 pris les policiers schaarbeek
 avec le sourire mais aussi l'
 indispensable fermeté, et
 quelques désastres.

RARES MOMENTS D'
 On ne jeta pas d'
 œufs et des péte
 mais on les creva
 sus et le plus se
 ment il faut b
 Quant au
 sez difficile
 On p
 de p
 ou



Quant à la
 lais des Spor
 fois du con
 l'hystérie co
 jeure partie
 cantation é
 miers rang
 rouler sur
 sportif pou
 pris les po
 avec le so
 indispensa
 quelques

RARES
 On ne
 œufs et
 mais on

Lequel Ronnie Bird, en plus, a le culot de se prétendre rocker, alors qu'il chante en français. Je vous demande un peu !... Ce drôle d'oiseau n'est pas le seul prélude à l'après-midi des Stones. Il y a, bien sûr, d'abord, le traditionnel défilé de groupes sans lesquels le concert serait considéré comme «maigre». La présentation est confiée à Roby, ce suppôt de Salut les Copains, qui voulait nous apprendre la politesse dans Juke Box. Prudent (démagogue ?), il y va d'un petit speech pour saluer la présence des Aigles dans la salle. Cela lui vaut l'économie d'un passage de son costume chez le teinturier. Car cela a beau ne pas être la saison tomates, on lui met tout de même sa ration de projectiles nutritifs, à cet imposteur de Ronnie Bird.

Enfin, viennent les Stones ! Ils jouent toute une demi-heure et **Mick Jagger** est beaucoup plus dynamique face à un vrai public que dans le studio de télé où je l'avais déjà vu. Cependant, le fait que les autres membres du groupe aient l'air parfaitement amorphes, la grandeur de l'endroit ¹⁵, son acoustique épouvantable, et surtout le barrage de policiers entre la scène et le public ne sont pas faits pour créer une ambiance aussi chaude qu'à nos concerts des Kinks. Le contact (et pour cause) ne se fait pas entre les musiciens et leur public. Il faut se rendre à l'évidence : ce premier vrai concert des Rolling Stones en Belgique est un échec. Ce n'est pas demain qu'on les reverra ¹⁶.

Cependant, ils ont créé l'événement, et toute la presse l'évoque. Une fois de plus, c'est catastrophique. Ces journalistes d'un autre âge n'ont aucune idée de ce qu'ils écrivent. On doit même lire des titres comme : «Les Rolling Stones ont fait délirer 3.000 yéyés bruxellois»...

C'est à se taper la tête contre les murs ! Ils n'arrivent décidément pas à comprendre la différence entre yéyés et rockers.

C'est pire encore aux actualités qui passent dans les salles de cinéma : le montage fait apparaître le Petit Christian filmé en train d'agiter son panneau destiné à Ronnie Bird entre deux images où l'on voit Mick Jagger chanter ! C'est ignoble.

Mais cela m'apprend quelque chose : à dater d'aujourd'hui, jamais plus je ne ferai confiance à ce qui est écrit dans les quotidiens ou montré en reportages filmés. Information ? Mon œil ! Tout ça n'est qu'incompétence, mauvaise foi ou manipulation.



La dépendance de la presse vis-à-vis de l'establishment n'est qu'un signe parmi d'autres de la dérive de la société dans laquelle veulent nous intégrer nos parents. Ils n'ont pas encore compris que «The Times They Are A-Changin'» comme l'annonçait **Bob Dylan**.

Le Palais des Sports de Schaerbeek, aujourd'hui démoli, ressemblait fort à celui d'Anvers qui, au moment où j'écris ceci, est toujours debout. ¹⁵

Il faudra attendre 1973 pour qu'ils reviennent se produire en Belgique. ¹⁶

Les supporters des « Rolling Stones » étaient dans le vent



Un vent de tempête, des rideaux de pluie... et les « Rollings Stones » se sont abattus dimanche matin sur Bruxelles et ont tous contribué à semer la perturbation dans ce qui aurait normalement été une calme matinée dominicale. — L'hélicoptère amenant les chanteurs chevelus britanniques avait à peine touché la piste de l'Allée Verte que quelque 200 admirateurs excités se ruèrent vers l'appareil. La police eut beaucoup de peine, et dut même sortir la matraque, pour que le transbordement dans une auto puisse s'opérer plus ou moins normalement. A peine eut-on le temps d'apercevoir quelques boucles folles agitées par la « brise printanière ». Mais le spectacle amplifié se poursuivit dans l'après-midi au Palais des Sports. — P.A.

Des chanteurs de «protest-songs» comme lui (**Joan Baez, Donovan**, etc) m'interpellent. Pour la première fois, j'en arrive à m'intéresser plus attentivement aux paroles des chansons. Je ne suis pas le seul. Certains Aigles se sentent très concernés par de grands problèmes comme le racisme, les famines dans le tiers-monde et la guerre froide entre l'Est et l'Ouest.

Alors, ce dimanche, pendant que certains s'amuse aux Carabins, une délégation des Aigles, menée par Zorbec, Stroff et le Grand Henri nous représente à la «marche anti-atomique» qui traverse Bruxelles.

Pour ce qui est de gueuler des revendications, après tout, nous avons de l'entraînement. Une bombe atomique voudrait chanter une adaptation qu'elle n'aurait aucune chance.

H

Au mois de mai, depuis l'année passée, la commune bruxelloise de Woluwé-Saint-Lambert monte un grand village western où défilent non seulement des cow-boys et des indiens à l'authenticité douteuse, mais aussi des tas d'attractions musicales. Et pas seulement des square-dances.

Cela s'appelle Wolu-City et, cette fois, cela se passe du 18 au 22. Il y a un grand chapiteau où doit se produire une pléiade de vedettes. Toutes catégories. Côté

yéyé, c'est **Eddy Mitchell**, le champion des imposteurs du genre qui vient nous narguer (il se fait passer pour rocker auprès de ceux qui n'y comprennent rien). Il y aura aussi **Antoine**, un espèce de pseudo-beatnick en chemise à fleurs qui a le mérite de ne pas copier les hits des autres, mais d'écrire ses propres chansons. Il en a même une où il se moque de Johnny Hallyday. Cela qui lui vaut une certaine indulgence. Mais il ne faut pas être dupe du fait que toute son «image» est piquée opportunément au mouvement folk et protest-song américain, dont il est un écho aseptisé.



La délégation des Aigles menée par Zorbec, Stroff (marchant derrière lui) et le Grand Henry (veste à carreaux).



Passons sur ces larves pour en venir aux papillons. Il y a un bluesman, **Memphis Slim**, et plusieurs groupes rock : les **Sunlights** (encore !), les **Kruzads**, dont la seule chose que l'on sache est qu'ils viennent de Liverpool, et le summum : les **Yardbirds** !

Nous avons maintenant près de cinq mille membres. Tout le «milieu» musical belge connaît les Aigles. Il est devenu évident qu'il faut compter avec nous pour quiconque organise quelque chose ayant un rapport quelconque avec la musique pour jeunes.

Les dirigeants de Wolu-City nous offrent donc leur chapiteau durant toute une après-midi. Soleil, température sereine, parfum printanier, fleurs, p'tits zoiseaux : ça nous change agréablement du demi-sous-sol obscur des Carabins.

Pour l'occasion, nous confions la scène au **Sylvester's Team** dont les membres sont maintenant trop nombreux pour tenir sur notre petit podium au local. **Sylveer Van Holmen** et les trois musiciens de base sont accompagnés de deux jolies choristes et d'une section de cuivres. Excellent.

Ils viennent d'enregistrer un nouveau disque et s'il y a un groupe belge qui a le potentiel de jouer dans la cour des grands, c'est bien celui-là ¹⁷. Nous passons une agréable après-midi.



Pour ce qui est des soirées, **Antoine**, qui a aussi copié les longs tifs, peut aller se faire un shampoing après un lancé d'œufs très précis du Grand Henry (qui a de l'entraînement).

Eddy Mitchell, lui, a fort à faire devant le tir de barrage dirigé par trois des «ultra-durs» de notre bande, les redoutables «frères Vince» ainsi surnommés en raison de leur admiration sans borne pour Vince Taylor en particulier et tout ce qui est cuir noir en général. En bons rejets des bas quartiers de Molenbeek, ils sont réputés pour leur goût de la bagarre et mieux vaut ne pas les contrarier.

Faut savoir qu'Eddy-le-miteux, comme nous l'appelons, aime aussi se poser en «enfant de la rue». Mais là, il a trouvé plus vrai que lui. Il a une parole malheureuse à l'égard du Grand Vince qui gueule plus fort LE ROCK : EN ANGLAIS ! que lui chante «Il y a toujours un coin qui me rappelle». Il lâche, méprisant : «Celui-là, il faudra me l'acheter».

Non mais, pour qui se prend-il ? Cela lui vaut une recrudescence de huées et de projectiles divers qu'il n'est pas prêt d'oublier ¹⁸.

Memphis Slim surprend tout le monde. Ses immenses mains qui sautillent comme des araignées agiles sur le clavier de son piano ont quelque chose de fascinant et son blues est assez énergique pour plaire à tous.

Mais le rêve, ce sont les **Yardbirds**. De loin le plus techniquement au point de tous les groupes que j'ai vus jusqu'à présent. «For Your Love», «Heart Full Of soul»... Quelles merveilles !

Lorsque **Jeff Beck** charge son ampli avec sa guitare, c'est évidemment la folie côté spectateurs. Tout le monde hurle de plaisir et le malheureux ampli finit par s'effondrer derrière la scène où il prend feu. Je suis tellement estomaqué par les **Yardbirds** que je ne remarque pas que la bouteille avec laquelle je marquais le rythme sur une table, s'est cassée. J'ai la main en sang.

Le rock immunise contre la douleur.

Vous ne le saviez pas ?



Depuis Châtelet, où sa femme a failli être martyrisée par un gorille de Claude François, Paul André, le manager de Stroff, est un de nos membres les plus actifs. Il a commencé à épauler Christian pour l'engagement des groupes et sa connaissance du flamand lui permet de suivre de près l'actualité rock dans la partie Nord du pays où, je l'ai déjà signalé, comme il n'a pas été lobotomisé par le yéyé, le public est plus évolué. Il y a de très bons groupes en Flandre, et Paul fait à présent office de «talent-scout». Grâce à lui, nous découvrons les **Pebbles** ¹⁹ et surtout **Little Jimmy and the Sharks** ²⁰. Ces derniers deviennent l'un des groupes favoris du club. Pas de problème linguistique français-flamand chez nous, puisque tout le monde chante en anglais. D'ailleurs, chez certains

Des années plus tard, il donnera encore sa version de cet incident dans un interview, prétendant avoir été attaqué par des milliers de Flamands. ¹⁸

Il nous connaîtront un succès national et une série de hits durant les seventies. ¹⁹

Little Jimmy est toujours en activité sous le nom de Don Croissant. ²⁰

groupes composés de musiciens issus des deux communautés, ceux-ci communiquent même en anglais entre eux : ça arrange tout le monde et ne vexe personne. J'avais bien pensé que le rock unirait les jeunes du monde entier !

Bref. Paul nous dégotte aussi des Sud-Africains en exil en Belgique : les **Shake-Spears** qui ont déjà un petit hit à leur actif avec un disque intitulé «The Saint». On en reparlera. Mais là où il nous épate tous, c'est quand il nous annonce que, le 2 juin, nous aurons les **Moody Blues** eux-mêmes !



Les Moodies à l'époque de Denny Laine (doigts sur la joue).

Les **Moody Blues** ! Mince ! Après leurs hits «Go Now» (un n°1 !) et «From The Bottom Of My Heart», leur popularité s'est un peu tassée en Angleterre et des rumeurs circulent même sur le possible départ de **Denny Laine**, le principal chanteur du groupe.

Mais chez nous, les Moodies ont droit à l'admiration sans borne accordée à n'importe qui a fait les gros titres du New Musical Express. Et ils ne demandent que 25.000 francs ²¹.

Exceptionnellement, ils passent en soirée. Quand Paul va les chercher à leur hôtel, il constate qu'effectivement, quelque chose ne tourne pas rond dans le groupe. Laine, manifestement défoncé, fait bande à part.

Tant bien que mal, ils arrivent tout de même aux Carabins et, une fois sur scène, la musique prend le dessus.

À côté de leurs magnifiques hits, les Moodies pratiquent un rock très chaud, fortement teinté de rythm and blues. Le sommet de leur prestation est un époustouflant «Bye Bye Bird» où Denny Laine fait des prodiges à l'harmonica. Tout le monde est émerveillé, l'ambiance est formidable (comme d'habitude) et les quatre autres membres du groupe sont tellement heureux de l'accueil qu'ils ont reçu, qu'ils s'attardent au bar après leur prestation pour discuter le coup avec les spectateurs ²².

²¹ ± 620 € sans l'inflation.

Laine (qui rejoindra Paul Mc Cartney dans Wings) et Clint Warwick quitteront les Moodies après ce concert. Les trois autres demeurèrent en Belgique où

ils répétèrent dans une nouvelle formule qui devint l'un des groupes les plus importants des seventies. ²²

Nous sommes à nouveau déçus par les résultats financiers : il y a eu 81 entrées payantes à 100 francs, mais plus que jamais nous sommes persuadés que tout ce qui vient d'Angleterre est prodigieux.



Un Gallois, ça vaut bien un Anglais, non ? C'est pour cela que nous avons loué un car pour nous rendre, le 26 juin, à une manifestation baptisée Parapluie des Vedettes à Huy. En fait de vedettes, il y a **Tom Jones**, un rocker de Cardiff qui a commencé à aligner des hits plutôt grandiloquents depuis l'année passée, mais qui a la réputation d'être un dur sur scène où il se pose en émule de Little Richard. Il y a aussi le pied de **Dave Berry** qui, en principe, n'apparaît jamais sans être suivi de Dave Berry en entier, tout de même ! Une belle journée en perspective, donc. Et de fait, il fait très beau. Pas besoin de parapluie au Parapluie. Dans mes bras, ma nouvelle petite amie : Jacqueline. Elle est mignonne à croquer. On dirait que la chanson «Pretty Flamingo» de **Manfred Mann** a été écrite pour la décrire. Je m'occupe plus d'elle que de mes troupes. A peine si je bats le rappel avec un READ' ? STEAD ? GO MAN GO ! Il faut dire que notre groupe est si agréablement installé - aux places stratégiques évidemment - sur la prairie devant



Eh oui, Tom Jones a commencé comme méchant rocker gallois.

le podium, que même les yéyés du début de programme n'ont pas trop à souffrir. Certains d'entre nous s'assoupissent sous la chaleur ou les mièvreries, et seuls les ronflements de Zorbec inquiètent parfois l'un ou l'autre musicien qui va vérifier si ce n'est pas son ampli qui déconne.

Il est pourtant haut, le podium. Son plancher doit bien être à trois mètres du sol. Des fils barbelés l'entourent. C'est la première fois que j'en vois pour empêcher la foule d'approcher. C'est tout à fait débile. Les organisateurs doivent être malades. Si jamais il y a une poussée

de la foule en avant comme celles que nous connaissons, ceux qui sont au premier rang risquent d'être déchiqtés. Sympa ! Mais le grand Pierre est un des membres actifs des Aigles qui n'a peur de rien. Durant le passage de **Tom Jones**, emporté par son enthousiasme, il franchit les fils à piquants et propulse son mètre quatre-vingt à l'assaut de la scène. Un mètre vingt à franchir pour lui ! Il s'agrippe au bord, réussit un rétablissement. À ce moment, un flic surgit sur scène et, sans avertissement, lui balance un coup de matraque en pleine figure ! Pour rentrer le soir, le car prend du retard. Il faut aller chercher le grand Pierre à l'hôpital. Il a eu l'arcade sourcilière ouverte, la tête ensanglantée. Ce n'est plus très marrant, cette histoire...



Les flics. Nous ne nous étions jamais beaucoup souciés d'eux jusqu'à présent. Après tout, à part quelques yéyés en mal de vedettariat, nous ne dérangions pas grand monde.

Nos réunions, au Grenier puis aux Carabins, se sont toujours déroulées sans le moindre pépin. Nous étions même polis avec les passants de la place des Martyrs s'ils ne nous insultaient pas.

Bien sûr, nous avons parmi nos membres des teigneux qui cherchent la bagarre pour un oui pour un non,

mais quand ils sont chez nous, ils prennent trop de plaisir avec les groupes pour songer à faire les cons. En quelque sorte, le club contribue même à la tranquillité publique.

Chez nous, on communique avec la musique. Tout le monde secoue la tête en mesure, les plus atteints se roulent par terre, et c'est le bonheur !

Mais voilà que toute une escouade de gendarmes fait irruption durant le passage d'un groupe. Les premiers étaient en civil et le portier n'a rien remarqué. Ils constatent qu'il y a des moins de dix-huit ans présents. Ils prétendent qu'on danse. D'après eux, cette façon de battre la mesure, c'est danser.

Contrôle d'identité. Arrêtez la musique !



Je n'en mène pas large dans ce bureau de la BSR. Le commissaire de service m'explique que nous en aurons, sans doute, pour quelque cent mille francs d'amende ²³ : les «meneurs» du club et les responsables des Carabins, tous dans le même sac. Il paraît que nous dirigeons un repaire de délinquants juvéniles en puissance...

– Mais nous ne dansons pas !

– Des gendarmes assermentés ont déclaré qu'on dansait. «Vous ne pouvez rien la contre». Cela pour-

rait être plus grave. On pourrait vous poursuivre pour détournement de mineurs. Si vous voulez un conseil, il faut fermer votre truc !

Les gendarmes ont saisi le fichier des inscriptions. Certains membres choisis au hasard dans les fiches sont convoqués. Souvent avec leurs parents. On leur explique que, pour avoir la paix, ils feraient mieux de signer une déclaration comme quoi eux ne dansaient pas, mais qu'ils en ont vu d'autres le faire en présence de moins de dix-huit ans.

De notre côté, nous essayons de recueillir les signatures d'habitues pour témoigner que nous interdisions de danser.

Mais le moral n'est pas brillant. S'il y a l'amende annoncée, je me vois déjà condamné à ramer le restant de ma vie pour la régler. Je n'ai même pas de quoi me payer un avocat.

On se réunit : Zorbec, Christian, Paul André, les gars des Carabins et moi. Les vacances sont proches. Ce sont les beaux jours. Il y a moins de monde de toute façon. Alors, pourquoi ne pas arrêter jusqu'à la rentrée ? Le temps de voir venir...

H

Tout cela est si soudain. En neuf mois, nous avons réussi à secouer le monde musical belge comme

jamais auparavant. Nous avons fait connaître des tas de groupes, passionné des milliers de jeunes, fait venir plusieurs groupes anglais importants, créé un journal, terrorisé pas mal de yéyés, claqué tous les bénéfices que nous faisons dans une énorme quantité de disques...

Et puis. Crac. Plus rien.

- Plus rien ? Tu rigoles, on ne va pas se laisser faire tout de même !
- Ouais... Je suis persuadé que c'est Clodo qui a porté plainte et nous a envoyé les flics !
- Tu débloques ? Il s'en fout de ce qui se passe ici.
- Moi, en tout cas, je n'ai pas envie de payer l'amende.
- Faut pas trop compter sur Isy et Jean-Claude des Carabins. Ils n'ont pas envie non plus. Je ne crois pas qu'on pourra retourner chez eux.
- Hé ! Si on trouvait un autre local ? Les flics ont eu l'air de plus s'intéresser à l'endroit qu'au club en tant que tel.
- C'est pas bête. Mais il faudrait y aller mollo. Plus de réunions tous les week-ends où se pointe n'importe qui. Plutôt une suite de concerts selon les opportunités avec les groupes.
- Tu sais le Rocking Center est aussi fermé pour les vacances. Son patron en a un peu marre. Il paraît qu'il veut passer la main. Si on allait discuter avec lui ?



C'est d'accord avec le patron du Rocking Center. Désormais, les Aigles s'occuperont de tout ce qui est musique, son fils se chargeant du reste (gestion des lieux, boissons, etc.).

Pour démarrer notre nouvelle saison en force, Paul André nous a trouvé mieux qu'une vedette. Une légende : Vince Taylor lui-même !

Idole déchue, il accepte maintenant de se produire pour un cachet à notre portée. Il n'a même plus de musiciens pour l'accompagner, mais les Partisans s'affirment une fois de plus comme les mecs de la situation. S'il le faut, ils seront ses accompagnateurs. Après tout, Vince chante surtout des «classiques» que



Retour au Rocking Center, retour des Aigles, retour de Vince Taylor.

tout musicien rock qui se respecte connaît. Une petite répétition devrait suffire à mettre ça au point.

Dans Juke Box où les articles «Mister Rock» se poursuivent, Zorbec annonce le redémarrage des Aigles avec Vince Taylor en personne le 3 septembre.

Les jours qui précèdent, armé d'une scie circulaire ultra-puissante empruntée au boulot et secondé par quelques volontaires, j'entreprends d'agrandir la scène de l'ex-Brasseur. Le long comptoir qui court de l'entrée au fond étant inutile mais inamovible, nous le recouvrons entièrement d'un plancher. C'est l'été, il fait chaud, la sciure vole. Je suis torse nu, dégoulinant de sueur quand Zorbec passe voir où en sont les travaux, un énorme saucisson suintant de graisse à la main.

– Hé fieu ! Tu veux un morceau ?



Vince Taylor chez les Aigles ! Quelle différence avec Vince Taylor à l'Eldorado il y a presque cinq ans ! Plus de costume de cuir, ni de chaîne, ni de médaillon. Il porte un vieux pantalon gris étriqué, trop court, laissant apparaître des chaussures pas nettes. Il a un pull chiffonné, porte des cheveux longs négligés et il est mal rasé. Sa carrure, qui semblait athlétique au temps de sa gloire, a fondu avec elle, dirait-on. Il a l'air maladif, le regard absent.

Des rumeurs diverses ont couru à son sujet : il se prendrait pour le Christ, il se droguerait, il aurait suivi un traitement dans un asile psychiatrique.

Toujours est-il qu'il est là : Vince Taylor, idole brisée, mais légende vivante. READ' ? STEAD ? GO MAN GO ! Lorsqu'il monte sur scène, entouré des Partisans, et lorsque claque le premier accord de guitare électrique, on dirait qu'il se produit chez lui comme un déclic. Et pour la millième, ou la cent millième fois peut-être, il se lance dans «C'mon Everybody» avec la même assurance, la même maîtrise qu'il avait lorsque je l'ai vu à l'Eldorado.

Or, il doit y avoir à peu près deux cents spectateurs, mais leur ferveur vaut celle de deux mille. Bien sûr, les frères Vince sont au premier rang... En adoration...

Un moment, leur dieu est proche du bord de la scène qui n'est pas bien haute. L'un d'eux lui agrippe le pied. Le vrai Vince ne se retire pas. Il continue à chanter. Le regard perdu dans la lumière.

Alors, durant tout le reste du morceau, son fan, ce gros dur, solide costaud de dix-neuf ou vingt ans, s'accroche au pied du chanteur comme s'il tenait la chose la plus précieuse au monde et, comme un enfant, il pleure...

Quel courant mystérieux passe à ce moment entre ces deux-là ? Est-ce que ce sont des larmes de désarroi ou de joie ?



Zorbec, Vince Taylor, le Grand Pierre (notre martyr de Huy) et Jean-Noël Coghe.

Qu'importe. Voilà l'essence même du rock and roll. Cette communion suprême entre celui qui donne la musique et celui qui la reçoit. Ceux qui n'ont pas atteint cela au moins une fois dans leur vie ne peuvent pas comprendre. Des moments comme celui-là sont les sommets incomparables de tout ce que le rock peut exprimer, bien plus que les shows spectaculaires dans des salles géantes ou des festivals.

Alors, oui, je préfère de loin cette prestation-ci de Vince Taylor à celle de l'Eldorado.



Le lendemain, avec quelques fervents, nous faisons le déplacement pour revoir Vince Taylor à Liège. Il passe dans un club, les Caves d'Alsace, dont le nom ne laisse pas soupçonner qu'il propose une intense programmation rock.

On peut même y découvrir souvent des groupes anglais. Mais, je suppose qu'à cause du fichu problème de permis de travail, ces concerts ne sont annoncés que localement, avec une discrétion qui fait que tous les rockers belges ne sont pas au courant.

Jean-Noël Coghe accompagne Vince en tournée. Il est journaliste et français. Deux qualificatifs envers lesquels j'ai accumulé quelques préjugés ces derniers temps. Mais le gars m'étonne. Il doit avoir à peu près le même âge que moi et partage mon amour du rock. Déjà ça décripe.

Nous sympathisons et il m'apprend que tous ses compatriotes ne sont pas autant yéyérisés que je le crois. Loin de là. Même s'ils n'ont pas notre extrémisme à propos du postulat qui veut que le rock ne puisse se chanter qu'en anglais, il y a un noyau de rockers en pleine expansion chez nos voisins du Sud. Un magazine intitulé «Rock & Folk», représentatif de la tendance, serait même sur le point de sortir. Il y collabore.

Je reste dubitatif quant à la capacité des Français de fournir une information correcte, mais Jean-Noël

entame également la piètre opinion que j'ai des journalistes. Lui au moins, il a l'air attentif.



C'est marrant. J'étais tellement occupé avec les Aigles (et avec Jacqueline, je dois aussi le reconnaître) que je ne me suis pas aperçu qu'autour de nous, le rock progressait. Les Caves d'Alsace en sont un bon exemple. Un peu partout en Belgique s'organisent des activités en rapport. Mes prévisions sur l'impossibilité de rester à la traîne des autres pays commencent à se réaliser. Juke Box semble reprendre du poil de la bête, il a augmenté son nombre de pages et le courrier est plus animé que jamais.

Côté radio, Luxembourg-anglais, qui n'émettait qu'en soirée, n'est plus la seule station intéressante. Plusieurs radios pirates, ainsi qualifiées parce qu'elles émettent à partir de bateaux naviguant hors des eaux territoriales²⁴, émettent à longueur de journée. La principale est Radio London.

Au boulot, où a aussi été engagé Christian, nous n'écoutons plus que ça : «Wonderful radio London... Woopie !». Nous ne devons pas être les seuls, car, enfin, les disques anglais et américains commencent à figurer en bonnes places dans les hit-parades belges et chez nos disquaires.

Le rock a enfin droit de cité. Mieux : dans les boîtes, les dancings et les surbouts fréquentés par ceux qui se veulent «in», il devient très mal vu de passer encore des disques en français. C'est tout simplement considéré comme démodé.



Au lieu de fileter des tuyaux, ça ne me déplairait pas de faire tourner des tubes, moi, tiens !

Devenir disc-jockey : le rêve. Mais dans notre bête pays, on n'appelle même pas comme ça ceux qui font de la radio. Ce sont des «animateurs» ou des «présentateurs» et, contrairement à ce qui se passe en Angleterre, non seulement il ne semble pas être nécessaire de s'y connaître en disques, mais – pire – ils ne les choisissent même pas eux-mêmes ni ne les manipulent en studio. Ridicule !

Heureusement, à Londres, j'ai vu une nouvelle formule : le disc-jockey ambulant. Parfois accompagné de jeux de lumières et de go-go girls, il dispose de toute une installation qui lui permet d'animer une soirée en enchaînant les disques sans temps morts. Il peut même les présenter en même temps grâce à un système qu'on appelle «table de mixage». Pas moyen de trouver ce truc ici à un prix abordable. C'est du matériel peu vendu et réservé aux professionnels.

Alors ? Comment faire pour enchaîner deux disques, non seulement sans «blanc», mais aussi de façon à ce que les musiques se mélangent pour assurer la continuité du rythme ?

Ma solution. A défaut d'un ampli avec deux entrées contrôlables séparément : deux amplis indépendants, chacun avec son propre potentiomètre. Je déniché deux vieux pick-up et récupère dans des juke-boxes



OK, je ne suis pas net sur la photo mais elle révèle, à l'avant-plan, une partie de ma première sono.

d'occasion deux amplis de 25 watts. Le père d'un copain qui s'y connaît un peu en électronique m'assemble tout cela au fer à souder. Dans l'un des juke-boxes, j'ai aussi prélevé le haut-parleur d'un diamètre de trente centimètres qui doit pouvoir supporter la puissance des deux amplis. Bien sûr, tout cela est en mono.

Grâce à un bouton «switch», je peux même brancher un micro et me faire entendre quand l'un des deux disques ne tourne pas. Je réussis à fixer tout ce matériel dans une sorte de grande caisse en bois relativement facile à déplacer. Je suis paré. Je m'exerce au Rocking Center quand le groupe de service ne joue pas encore ou fait une pause. Ça plaît.

Nous voilà en 67 et malgré beaucoup de bonne volonté, il semble que les réunions des Aigles au Rocking Center, ce ne soit plus ça... Des tas de raisons peuvent être avancées pour expliquer qu'il ne règne plus l'esprit de 66 ²⁵.

La principale est que, suite à nos ennuis avec la gendarmerie, dont nous n'avons d'ailleurs plus aucune nouvelle, les membres les plus «sages» se méfient ou se sont fait sermonner par leurs parents dans le style «Tu n'iras plus chez ces voyous».

Ceux qui étaient fort engagés dans le combat anti-yéyé ont constaté, comme moi, que le rock est à présent nettement moins négligé et ne sont plus aussi motivés.

Une certaine routine s'est installée. Nous avons nos préoccupations personnelles. Je file le parfait amour avec Jacqueline. «Try A little Tenderness» nous conseille **Otis Redding** et nous mettons ça en pratique. Mais Christian, lui, a des problèmes sentimentaux et ne s'occupe plus des groupes. Paul André, plus professionnel, a pris le relais.

Oh, il y a encore quelques bons moments. Je retrouve **Shorty**. Oui, le Shorty des Fireblazers, l'un de ceux qui m'ont fait découvrir le rock. Il vient se produire avec son nouveau groupe et est toujours aussi bon.

Par un malheureux concours de circonstances, la plupart des groupes les plus prisés chez nous, les **Chapmans**, les **Night Rockers**, les **King Bees**, et même les **Partisans**, semblent tous s'être séparés pour des raisons diverses. À part le **Sylvester's Team**, toujours à la poursuite d'un véritable hit sur disque, ceux qui restent n'ont pas la pêche de ces caïds.

Peut-être aussi y a-t-il chez mon cher Jean-Pierre Zorbec et moi une certaine lassitude. C'est bien joli d'être les meneurs, mais bon, de temps en temps, on aimerait profiter un peu du beau temps au lieu de s'enfermer dans un local et devoir tout contrôler.

Nous nous mettons d'accord pour espacer les réunions et les activités.

L'envol des Aigles nous a énormément apporté. Pas seulement sur le plan musical ou des expériences plus ou moins délirantes que nous avons vécues, mais, et c'est peut-être le plus important, sur le plan des amis que nous nous sommes faits.

Jacqueline, Christine, Gino, Jean-Claude, John, Jacky et quelques autres... Ils n'étaient pas là depuis le début, mais ils sont ceux qui restent à nos côtés. Loyaux, fidèles, prêts pour la suite. Des gars et des filles qui me font confiance, m'apprécient... La plus belle des récompenses !

H

Avec les derniers des Aigles, ce sont des moments privilégiés où l'on partage des découvertes sur l'un ou l'autre long-playing peu connu, où l'on débat longuement de qui est le meilleur batteur, du fait que les groupes noirs américains comme les **Four Tops** et les **Tempations** sortent des disques formidables... mais pourquoi diable sont-ils toujours en costars et nœuds pap' à la télé ? La meilleure face du dernier single des **Beatles**, c'est «Penny Lane» ou «Strawberry Fields forever» ? Qui est le meilleur guitariste : **Eric Clapton** ou **Jeff Beck** ? Tu as déjà entendu **Jimi Hendrix** ?

Jimi Hendrix ! C'est la nouvelle sensation. Ce serait **Chas Chandler**, le bassiste des Animals lui-même, qui l'a découvert et l'a aidé à former son groupe, le **Jimi Hendrix Experience**, avec lequel il vient de connaître un gros succès : «Hey Joe' ». Incorrigible, cette sangsue de Jauni-à-l'idée (des autres !) s'est empressée d'en sortir un ersatz. Mais, ce dimanche 5 mars, John arrive tout excité, il vient d'apprendre qu'Hendrix passe en fin d'après-midi au Twenty Club de Mouscron ! Nous réagissons tout de suite. Coup de téléphone aux renseignements des chemins de fer et aux copains de la bande. C'est possible : nous avons largement le temps de faire le trajet Bruxelles-Mouscron et d'arriver avant le concert si nous partons immédiatement. En route !

Ce qu'il y a de bien avec les trains en Belgique, c'est qu'il y a des compartiments spéciaux pour rockers. Mais il y a une faute d'orthographe : on a écrit «rokers»²⁶.



Il est noir mais ses longs cheveux frisés ressemblent à une coiffe de guerrier tartare. Sa magnifique veste de velours sombre de coupe militaire est garnie de galons dorés et bordée de fourrure. Il a une allure d'Attila électrique. Sûr que là où il passe, les fausses

²⁶ À l'époque, on pouvait fumer (rocker = fumeur en néerlandais)

notes ne repoussent pas. Son groupe ? Le minimum : un bassiste, un batteur. Plus serait superflu. Quand Jimi Hendrix joue, il tire de sa guitare plus de sons que n'en produirait tout un grand orchestre. Mitch Mitchell, le batteur, attire pourtant toute l'attention durant les premières mesures en moulinant comme un ventilateur. C'est nécessaire. Le jeu de scène de Jimi est torride. Dès le deuxième morceau, il traite sa guitare comme un corps désiré. Il la palpe, la soupèse, la caresse, la griffe et la fait gémir de plaisir. La suite est une longue copulation musicale durant laquelle il passe la Fender sur sa nuque, son dos, ses jambes... Il joue «Like A Rolling Stone» comme Bob Dylan n'a sans doute jamais osé l'imaginer, «Wild Thing» plus sexuellement encore que les Troggs. Le solo de «Hey Joe» ? Il mord les cordes avec ses dents comme dans un baiser sauvage. La guitare gémit, hurle, jouit ! Insatiable, son amant s'en prend à son ampli pour le morceau final. Il le saisit à bras le corps, se colle contre lui et le secoue comme pour une pénétration. Un orgasme musical !

J'en crois à peine mes yeux et mes oreilles. Je ne sais pas si c'est ça qui nous fait de l'effet, mais, de retour à Bruxelles, Jacqueline et moi passons une nuit dont la description n'a pas sa place dans un bouquin sage et réservé comme celui-ci.



Le lendemain, Jimi Hendrix tournait pour la télé dans le parc de Woluwé.

Hier, nous étions à Mouscron. Aujourd'hui, Jimi Hendrix est à Bruxelles où il tourne pour Vibrato, la première émission de télé régulière de la RTB où l'on passe du rock. Il est guidé par Rikki Stein, l'associé de Jean Van Loo, patron du Twenty, celui qui nous avait vendu la tournée des Kinks. Toute une bande les accompagne, dont évidemment Chas Chandler en tant que manager, mais aussi Jean-Noël Coghe, le journaliste français (mais pas con...) avec qui j'avais sympathisé lors du passage de Vince Taylor.

Pour le repas du soir, Jean-Noël suggère le restaurant de Zorbec, «La Ligne droite». Jean-Pierre renverse presque sur la tête d'un client le plat qu'il est en train de servir en voyant débarquer tout ce monde. Il me prévient par téléphone. Je suis encore avec Jacqueline. Nous accourons. Me recommandant de Juke Box, je réalise une petite interview du nouveau génie de la guitare que j'enverrai au magazine avec un reportage sur le concert du Twenty. Nous remettons aussi à Jimi un insigne des Aigles qu'il arbore immédiatement au revers de sa veste ²⁷. Pendant qu'il mange son steak au poivre et boit alternativement du vin et du lait, Zorbec prend quelques photos ²⁸. De mon côté, tremblant d'admiration, j'en profite pour faire dédicacer par Chas Chandler... quelques albums des Animals que j'ai apportés.

H



Dans le resto de Zorbec (blouse blanche).

Mai 67. Et de nouveau Wolu-City. Les organisateurs ont eu la prudence de ne pas trop mélanger les genres et la meilleure soirée, celle du samedi, est annoncée comme «beat music evening» avec, en vedette, le groupe que nous rêvons tous de voir depuis deux ans. Qui ? **Le Who** !

Il a la réputation d'être le plus violent au monde et pas une seconde nous ne pourrions en douter.

Roger Daltrey : le chanteur mod. Tout de blanc vêtu dans un costume cintré orné d'un élégant jabot. Il se sert du micro comme d'un lasso. Il le fait tourner autour de lui au risque d'assommer quiconque l'approche.

Keith Moon : la tornade humaine. Nul ouragan ne joue de la batterie comme lui. Il doit sans cesse être réapprovisionné en baguettes, car c'est à peine s'il frappe quelques coups avant de les lancer dans toutes les directions. On dirait une perpétuelle explosion et

Des années plus tard, ayant remarqué une ressemblance entre notre double H et un signe sur une photo d'ovni, un site internet se demandait si Hendrix n'était pas un extra-terrestre. Authentique ! ²⁷

Tout sur la savoureuse histoire de la photo de Jimi fourchette en bouche dans

le magnifique «Jimi Hendrix - Emotions électrique» de Moebius et Jean-Noël Coghe chez Le Castor Astral. ²⁸



Solo de guitare par Pete Townshend.

si l'on est près de la scène, il vaut mieux se garer pour ne pas en recevoir les débris dans la figure.

Pete Townshend : le génie. L'homme qui a su résumer tout ce que le rock contemporain véhicule de frustrations en 3 minutes 47 dans «My Generation». Mais, en plus, Townshend est le showman le plus phénoménal qui ait jamais touché une guitare.

Guitare qui ne survit pas à son déchaînement en scène, d'ailleurs. Car Townshend casse tout. Au propre comme au figuré !

Aujourd'hui, après un véritable ballet de sauts, de pirouettes, de déhanchements, de grands moulinets du bras droit avant que sa main ne percute les cordes, de

contorsions insensées qui relèguent les plus déchaînés au rang de porte-manteaux,... aujourd'hui donc, pour les derniers accords de «My Generation» justement, il a décidé que sa guitare pourrait être un violon. Il la cale aussi sec entre sa joue et son épaule. Il lui faut un archet ? Il s'empare du micro avec le pied, les fils et tout le bazar. Fracasse tout ça contre le manche. Et scrouantch ! Ça produit des étincelles et des sons incroyables. On dirait un duel d'artillerie ! La plupart des spectateurs sont tétanisés. Immobiles, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Trop abasourdis pour réagir ²⁹.

Mais ce n'est pas fini ! Son «violon» terminé, Townshend jette vigoureusement sa guitare en l'air. Il est peut-être habitué à cet exercice, mais en d'autres lieux il n'y a pas une toile de chapiteau si près de sa tête. Elle stoppe l'ascension de l'instrument, qui retombe plus tôt que prévu. Vlan ! Sur le crâne du génie ! Titubant, il rejoint les coulisses, sonné. Comme sourd, muet et aveugle ³⁰.

C'est fini. On se retrouve un peu comme des pigeons qui viennent de voir un F-111 leur passer devant le bec. Impassible, **John Entwistle**, le bassiste, est le dernier à quitter la scène. Tout au long de la prestation, c'est à peine s'il a bougé de cinquante centimètres, et il a suivi tout ça d'un oeil ironique.



Comble de l'ironie, ne se rendant même pas compte de l'effet qu'il lui avait fait, des années plus tard, en interview, Townshend me confiera avoir été déçu par le manque de réaction du public belge. ²⁹

D'accord, je pousse un peu, mais Tommy soit qui mal y pense. ³⁰

Je suis contacté par Georges Cornelis, l'ex-patron du Grenier. Il n'avait pas pu tenir le coup après que nous ayons déserté son établissement. Il va ouvrir une nouvelle boîte près de la Bourse, au début de la rue des Chartreux.

Comme il vient de s'offrir un jeune guépard et comme on pourra y voir l'animal (le guépard, pas le patron), l'établissement sera baptisé Cheetah Club. Pas rancunier (le patron, pas le guépard), il voudrait que je sois le disc-jockey de service. Il me promet une installation super et me confie ses autres projets : faire passer des groupes, faire appel à George Clément pour réaliser des tracts publicitaires qui auraient un peu l'aspect du regretté Plic Plic, etc. Il encourage les Chapmans à se reformer. Ils ne trouvaient pas de local pour répéter ? Il en met un à leur disposition. Réconciliation générale donc, et perspective d'un nouveau point de chute pour la bande. Tout le monde est très enthousiaste.



Nous profitons des grandes vacances pour l'habituel pèlerinage à Londres.

Comme d'habitude, il se passe des tas de choses dans la capitale anglaise. La mode est aux longues tuniques bariolées, les kaftans, ornés de colliers et de penden-

tifs à clochettes. On parle d'effets «psychédéliques», de «freak-out», de «beautiful people» et de «hippies». Une fascination pour San Francisco s'est substituée à celle pour Liverpool depuis que **Scott McKenzie** conseille à tout le monde de porter des fleurs dans les cheveux. Les Beatles avec «All You Need Is Love», les Rolling Stones avec «We Love You», les **Bee Gees** avec «To Love Somebody» ne laissent aucun doute : c'est le «summer of love», l'été de l'amour. On a d'ailleurs envie de le faire (l'amour) au son de «A Whiter Shade Of Pale» par **Procol Harum** qui envoie des frissons partout tellement c'est beau.



À la mode de 1967 pour l'ouverture du Cheetah.

Bien sûr, nous sommes revenus de Londres avec tout un attirail vestimentaire et quelques tonnes de disques. Tout cela vient à point pour l'inauguration du Cheetah, le 1er septembre.

En tant que disc-jockey, je dispose d'une cabine au-dessus du bar d'où j'ai une vue globale sur l'intérieur du club. Il se présente comme une très grande pièce carrée avec un podium dans un coin. Peu de sièges. Quelques planches trouées pour recevoir les verres. Les murs sont entièrement recouverts de papier d'aluminium sur lequel les lumières d'ambiance sont du plus bel effet.

Le petit guépard ? Rassurez-vous : il est dans une grande pièce à l'étage.



Je ne suis plus le «chef» au Cheetah. Je n'en conçois aucune frustration. Au contraire. Moins de responsabilités. Je peux me concentrer sur mon boulot de disc-jockey. Il n'y a personne à ma connaissance qui se soit déjà lancé dans ce genre d'occupation dans ce fichu pays. Alors, tant qu'à être le premier ³¹, autant ne pas passer inaperçu. D'abord, j'adopte pour mon prénom l'orthographe que lui avait donné Jack Hammer, histoire d'être un oiseau qui se distingue des autres pierrots.



Avec Jacqueline dans ma cabine au Cheetah.

Ce n'est pas tout. En écoutant les plus excités à la radio, j'ai rapidement compris que le meilleur D.J. n'est pas celui qui vante les disques qu'il passe, mais celui qui se vante lui-même.

Je mets donc au point un baratin incroyable avec matraquage sur le thème «Ici Piero, votre disc-jockey en or». Mais ce n'est pas tout d'avoir une grande gueule, encore faut-il la justifier.

Au Vieux Marché, où je chine souvent à la recherche de bonnes occases, je remarque un lot de disques ayant des défauts. La plupart sont décentrés : le trou

n'est pas vraiment au milieu. D'autres sont griffés ou ont deux faces identiques suite à une erreur de passage. En général, ils ont tout de même une partie écoutable un instant sans qu'on puisse remarquer le problème. Ça me donne l'idée d'un gag basé sur mon aversion obsessionnelle pour tout ce qui est yéyé. J'achète pour deux ou trois francs pièce un paquet de ces disques «bons à jeter»...

Dès lors, comme je suis bien en vue au-dessus du bar du Cheetah, entre le passage des «bons» disques, lorsqu'il y a beaucoup de monde, je me livre à des «expériences» que je présente à peu près comme ceci :

– «Et maintenant une pause dans le programme de votre disc-jockey en or ! Une pause pour vous faire écouter un mauvais disque. Un truc dégueulasse en fait. Qu'est-ce que c'est ? Je vous le donne en mille : «Est-ce que tu le sais ?» par Sylvie Vartan. Le massacre éhonté du génial «What'd Say» de Ray Charles. Écoutez. (Court extrait du disque). Lamentable, n'est ce pas ? Eh bien, un disque pareil vous savez ce que j'en fais, moi ? Tenez ! Je le coince dans cet étiau fixé au bord de ma table de mixage et - han ! - un grand coup de scie dedans ! (Scrontch !) Sylvie Vartan n'est-elle pas une scie elle-même ? (Tchac !) Encore un coup !... Qui veut les morceaux en souvenir de cette bonne action ? Garez-vous là-dessous, j'envoie tout promener. Et j'enchaîne avec un truc,

excellent cette fois. Et c'est du belge ! «Move» par Jess and James.» (Musique)

Pour entretenir la curiosité, je varie un peu la méthode de «discoclastie». C'est ainsi que je bousille des quarante-cinq tours en les passant au chalumeau, moi-même équipé d'un masque à gaz - pour échapper aux émanations nocives que pourrait dégager un disque yéyé... J'en fais exploser un, j'en cuis un autre sur un réchaud à gaz, etc. Je me délecte sadiquement quand, mes longs tifs attachés en couettes, revêtu d'un tablier, équipé d'une planche et d'un fer, je repasse «à la ménagère» tout un long-playing d'Eddy Mitchell. Il est décentré, mais je suis le seul à le savoir et pendant qu'il fond et se gondole, un gars dans la salle me supplie :
– Noon ! Ne fais pas ça ! Je te l'achète si tu veux !



La reformation des Chapmans tourne court. Ils ne seront pas le groupe «résidant» du Cheetah. Mais nous avons tout de même droit à quelques révélations. Côté belge, il y a l'**Adam's Recital**, un trio, avec Jacky Mauer, l'ex-batteur des Partisans et un chanteur-guitariste très talentueux. Ils réussissent même à aller se produire au Marquee-Club de Londres et enregistrent un disque remarquable : «There's A Place For Lonely People».

Il y a aussi **Crash**, dont les performances vocales sont exceptionnelles et dont le chanteur a beaucoup de présence.

Il n'est dépassé que par **Pop**, un joyeux farfelu qui ne recule devant aucune excentricité. De son vrai nom **Lou Deprijck**, il devrait être intéressant à suivre avec toutes ses idées farfelues ³².

Et nous avons même droit à des Anglais : **Mike Stuart Span**, qui sont très pros mais manquent un peu de personnalité. Et puis... **Pink Floyd**.



Le formidable guitariste de l'Adams Recital.

Après un petit hit en Angleterre avec «Arnold Layne», ce groupe traverse une période difficile suite au départ de leur guitariste-compositeur Syd Barrett.

Avec David Gilmour comme remplaçant, le Floyd passe par la Belgique. Il joue à Louvain le 22 février. Nous allons le voir dans un petit club, le Pannenhuis, à Anvers le 23. Puis, il se produit au Cheetah le 24.

Pour l'occasion, je suis rejoint dans ma cabine par le cinquième membre du groupe : l'éclairagiste. Il a recouvert les murs entourant la scène de draps blancs et à l'aide d'injections d'huiles multicolores dans un projecteur de diapositives bricolé, il projette sur les musiciens et autour d'eux des formes colorées et mouvantes. Du jamais vu !

Le résultat est fantastique au point qu'on a l'impression de pénétrer dans un autre monde, en particulier quand le groupe se lance dans un kilométrique «Set The Controls For The Heart Of The Sun».

Mais le concert est financièrement un fiasco. Il n'y a qu'une centaine d'entrées payantes, car la plupart des habitués estiment que 100 francs c'est trop demander pour un seul groupe. Or, son cachet est de 15.000 francs.





Je vous le donne en mille : le cinquième membre de Pink Floyd, c'est Zorbec !

J'en avais entendu parler, mais cette fois c'est mon tour : je me fais arrêter par la police, un soir, après avoir quitté le Cheetah. Contrôle d'identité. Les flics ignorent que je fais partie de l'équipe d'animation et justifient leur intervention en m'expliquant que l'établissement est un repaire de «hippies», donc de drogués. Ils me recommandent de mieux choisir les endroits que je fréquente si je ne veux pas avoir des ennuis. D'ailleurs, maintenant qu'ils ont mon adresse, ils ne manqueront pas de me convoquer pour l'enquête qui est en cours... Aïe ! Ça recommence...



Le Cheetah n'a pas tenu. A force d'interpeller ceux qui en sortaient, les flics ont fini par décourager la plus grande partie de la clientèle. Et puis... je ne crois pas que ça marchait financièrement.

Georges Cornelis, à qui nous devons beaucoup finalement, s'est en allé ouvrir un restaurant. De temps en temps, Christian, Friswa et le Grand Henry vont y prendre une cuite en se rappelant avec lui les bons souvenirs de la grande période des Aigles. Amen.



J'essaie de continuer ma petite carrière de disc-jockey. J'anime une soirée par semaine à la Cave, un dancing de la Grand Place. J'y suis annoncé comme Piero et ses Pierrettes. Les Pierrettes sont Jacqueline et deux copines presque aussi jolies qu'elle. Elles sont à croquer dans leurs petits pulls collants et leurs mini-jupes. Elles font les gogo-girls, dansant le jerk pendant que je passe des disques rock à un public de touristes qui s'en balance. Ce n'est ni très excitant, ni très lucratif. Heureusement que mon boulot d'ouvrier me permet de survivre. J'habite maintenant seul un deux pièces de la rue de la Croix de Fer.

Jacqueline m'y rejoint souvent. Un soir de décembre, fatigué par l'installation d'une grosse fontaine sur une

place publique, je rentre et la trouve en pleurs. **Otis Redding** est mort. Nous aimions tant la passion avec laquelle il chantait.

La nôtre s'effiloche. Quelques jours plus tard, mon meilleur album d'Otis à disparu et les affaires de Jacqueline aussi. Je trouve un petit mot d'adieu. Elle me plaque pour un bassiste. Décidément, je pourrai bientôt monter un groupe avec les musiciens qui m'ont piqué mes petites amies ! Non. Allez. Ce n'est pas drôle. J'ai mal. Ce n'est certainement pas the winter of love.



Il ne se passe RIEN à Bruxelles en mai 68. À la radio, on entend bien parler d'événements en France, mais pour beaucoup ce n'est qu'une grosse grève de plus comme les Français ont l'habitude d'en faire ³². Ici, tout est désespérément calme.

Un Wolu-City avec les **Moody Blues** qui connaissent à nouveau la gloire et la belle **Julie Driscoll** me console un peu. Mais ça se passe sans folies. Le rock est maintenant reconnu et il n'est même plus nécessaire de chahuter les yéyés.

Cela ne signifie pas pour autant que les vieux préjugés aient disparus. Les tenues vestimentaires originales (je porte moi-même une magnifique veste de



Géronipiero.

royal guardsman rouge vif), les cheveux longs, la musique forte, restent généralement mal vus par la grosse majorité du public encore effrayée par les ragots et les apparences.

Car l'information est toujours mauvaise. Un magazine spécialisé comme Juke Box, qui donne d'ailleurs à nouveau des signes d'essoufflement, ne s'adresse qu'à ceux qui sont déjà convaincus. Ce qu'il faudrait, c'est une bonne rubrique rock dans un journal important. Mais je ne vois pas comment ce serait possible.

En fait, j'ai beaucoup entendu parler de mai 68... quelques années après. ³³

Après la Cave, toujours avec ma vieille sono de deux fois vingt-cinq watts et la complicité des copains, j'anime une série de surboums organisées par un ancien du Cheetah, Serge Nagels.

J'y apparais, entre autres, déguisé en indien tirant à l'arc sur un mannequin représentant Claude François. Une autre fois, c'est dans une vieille baignoire que je présente les disques en faisant semblant de prendre un bain.

Misère ! Vais-je finir clown ?



Heureusement, Jean-Claude de l'équipe des Carabins ouvre un petit bar sympa, le Bidule, à quelques mètres de notre ancien local place des Martyrs. Il m'y engage comme D.J. pour les samedis après-midi.

Je ne dois pas faire danser. Ni faire le singe. Juste présenter les nouveaux disques qui me sont souvent expédiés avant même qu'on ne les trouve chez les disquaires parce que je les ai commandés directement en Angleterre.

L'établissement devient rapidement le lieu de rendez-vous de tous les passionnés de rock de la région bruxelloise. Je m'y trouve une nouvelle petite amie. La

«Dream Lover» ? On verra. En tout cas, elle s'appelle Michelle, ma belle, et nous allons très bien ensemble. À elle et à la clientèle, je fais découvrir les premiers albums de groupes comme **Canned Heat**, **Chicken Shack**, **Deep Purple**, **Ten Years After**, les **Doors**, le **Nice**, **Family**, **Fleetwood Mac**, etc.

Malgré l'étroitesse des lieux, certains groupes locaux arrivent à se produire au Bidule. Leurs musiciens, qui font aussi partie des habitués, viennent y chercher des supporters pour assister à leurs rares sorties : le **Sweet Feeling**, le **Tomahawk Blues Band**, les **Shakes**, etc.



Sur la place des Martyrs, des habitués du Bidule : Jean-Claude le patron (lunettes noires), à côté de lui Jean Jième (futur directeur de l'école d'acteurs Paralax), les autres sont les Shakespeares, leurs roadies dont Serge Nagels, Zorbec, mes potes John et Jacky, et moi.

Il y en a même qui sont quasiment attachés à l'établissement : les nouveaux **Shakespeares**.

Ils ont succédé aux Sud-Africains qui étaient passés aux Carabins. Tous sont anglais. Etablis en Belgique, Dieu sait pourquoi.

Car, dans ce fichu pays, le rock ne nourrit pas son homme. Je suis (mal) payé pour le savoir.

Ceux qui font partie d'un groupe doivent avoir un autre boulot qui leur permet de vivre. Rares sont ceux qui décrochent un contrat d'enregistrement. Plus rares encore ceux qui connaissent le succès local avec un disque. Quant au succès international, ça... ça relève du rêve.

Mais la force de certains, c'est justement de rêver. Et **Sylvain Van Holmen** du **Sylvester's Team** a rêvé qu'il pourrait monter un groupe où des musiciens «classiques» côtoieraient les guitares électriques. Il l'a fait ! Un jour **Freddy Nieuland**, le batteur, passe au Bidule. Il me dit :

- Tu sais, nous sommes allés enregistrer à Londres : le **Wallace Collection**, c'est nous. Nous allons sortir un simple qui s'intitule «Daydream».

Alors... Tout de même ? Une lueur d'espoir pour l'avenir du rock dans ce fichu pays ?

Il reste encore tellement de choses à faire.



- H**é Piero ! Tu as le double album des **Beatles** ?
- Mais oui, John. Quel morceau voudrais-tu que je passe ?
 - «Why Don't We Do It In The Road», c'est le pied !
 - OK, après cet extrait de «Parachute» des **Pretty Things**, si tu veux.
 - Tiens, tu lis Humo, toi ?
 - Non, je sais qu'il y a une excellente rubrique pop, mais avec le New Musical Express, le Melody Maker et Disc, je suis déjà bien informé.
 - Ouais, mais pas sur ce qui se passe en Flandres où il y a des tas de choses intéressantes.
 - C'est vrai, mais je suis sûr que tu me préviendrais.
 - Oui, mais cette semaine, tu vois, ils se moquent un peu de leur équivalent francophone, «Moustique-Télé» (c'est son titre à l'époque). Ils écrivent que la rubrique musicale devrait être tenue par quelqu'un qui s'y connaît. Pourquoi tu ne te proposerais pas ?
 - Ce n'est même pas une véritable annonce.
 - Peut-être. Mais qu'est-ce que tu risques ? Tu leur envoies une lettre en expliquant que tu as écrit dans Juke Box, que tu as dirigé un important club de rockers, que tu es disc-jockey et que pour ce qui est de t'y connaître en pop, tu ne crains personne.
 - Et alors. Tu crois qu'ils vont m'engager ? Tu rêves !
 - Dis donc, grand con. Ce n'est pas toi qui disais l'autre jour que la force de certains c'était justement de rêver ?

EPILOGUE

... DAYDREAM

J'ai rêvé que le rock devienne un moyen d'expression universel. Que ce soit un langage commun. J'ai rêvé qu'un disque enregistré en Belgique devienne un hit au Japon. J'ai rêvé que les gens se passionnent autant pour les exploits de l'un ou l'autre musicien que beaucoup le font pour l'un ou l'autre sportif. J'ai rêvé que la création et l'originalité priment sur les règles et le conformisme. J'ai rêvé que la liberté d'expression devienne une valeur sûre. J'ai rêvé que chacun puisse trouver sur les ondes, sur les écrans, sur les scènes, chez les disquaires, la musique qu'il aime. J'ai rêvé que ce qui connaît le succès ne devienne jamais un diktat. J'ai rêvé que nous puissions remettre en question ce que nous aimons. J'ai rêvé que l'on puisse se crever à réaliser un chef-d'œuvre... Et puis en rire.

Certaines de ces choses sont arrivées, d'autres pas. Pour ma part, le 19 février 1969, je débutais une carrière de... journaliste, à Moustique-Télé. Je n'en avais pas fini avec le rock. À en croire certains, j'y ai peut-être été utile à quelque chose. Moi, la seule chose dont je suis sûr, c'est qu'on n'avait pas non plus fini de rigoler.

Ah oui... Un dernier détail. Il m'a fallu attendre encore vingt-cinq années avant de rencontrer ma Dream Lover. Qu'elle soit intelligente, belle, sexy et tout et tout, est une chose. Qui ne pense pas ça de celle qu'il aime ? Mais voilà...

Natacha a trente ans de moins que moi ! Déjà, je raffole de voir les mines que ça fait tirer aux éternels coincés par les préjugés. Mais quelqu'un d'une autre génération qui, quand je lui dis «Le disque qui passe, c'est par Tony Orlando», me répond «Ah oui... celui dont le grand hit était Bless You»... Je sais pourquoi je l'adore.

Ce livre est dédié à tous ceux qui y sont cités ou qui «en» étaient. Une pensée toute particulière pour Donald, mon premier «frère de rock», Christian et son frère Michel des Chapmans, Friswa des Partisans et Armand des Night Rockers qui, eux, hélas, ne sont plus là.

LES AIRS QUI ACCOMPAGNENT CE RÉCIT...

Rock Around The Clock / Bill Haley & his Comets
Diana / Paul Anka
It's Now Or Never / Elvis Presley
A Mess Of Blues / Elvis Presley
G.I. Blues / Elvis Presley
Shout / Isley Brothers
Ferdinand Rock / Shorty and the Fireblazers
Juke Box Baby / Shorty and the Fireblazers
Surrender / Elvis Presley
Dance On Little Girl / Paul Anka
Baby Sittin' Boogie / Buzz Clifford
Kili Watch / Cousins
Parasol / Cousins
Cathy's Clown / Everly Brothers
I'm Hurtin' / Roy Orbison
Blue Moon / Marcells
Apache / Shadows
Runaway / Deb Shannon
Dum Dum / Brenda Lee
Johnny Remember Me / John Leyton
A Girl Like You / Cliff Richard
Temptation / Everly Brothers
Time / Craig Douglas
A Hundred Pound Of Clay / Craig Douglas

DISCOGRAPHIE

C'mon Everybody / Vince Taylor
Let's Twist Again / Chubby Checker
Peppermint Twist / Joey Dee and the Starlites
Queen Of Love / Clark Richard
Hot Rock Beat / Clark Richard
Kissin' Twist / Jack Hammer
Shakin' All Over / Vince Taylor
Mean Woman Blues / Elvis Presley
From Me To You / Beatles
Dream Lover / Bobby Darin
Are You Lonesome Tonight / Elvis Presley
Halfway To Paradise / Tony Orlando
Let It Be Me / Everly Brothers
Stand By Me / Ben E. King
You Don't Know what You've Got / Ral Donner
I Can't Stop Loving You / Ray Charles
When The Girl In Your Arms Is The Girl In Your Heart / Cliff Richard
Please Please Me / Beatles
Love Me Do / Beatles
Be Bop A Lula / Gene Vincent
Sheila / Tommy Roe
Everybody / Tommy Roe
Adam And Eve / Paul Anka
Love Me Warm And Tender / Paul Anka
Every Night Without You / Paul Anka
She Loves You / Beatles
Orange Blossom Special / Spotnicks
Sweets For My Sweet / Searchers
Money / Beatles
Roll Over Beethoven / Chuck Berry
Twenty Four Hours From Tulsa / Gene Pitney
A Hard Day's Night / Beatles
Hippy Hippy Shake / Swinging Blue Jeans
Mystic Eyes / Them

The House Of The Rising Sun / Animals

It's All Over Now / Rolling Stones

Speedy Gonzales / Pat Boone

You Were Made For Me / Freddie & the Dreamers

It's Over / Roy Orbison

Oh Pretty Woman / Roy Orbison

Running Scared / Roy Orbison

Rag Doll / Four Seasons

Ferry Cross The Mersey / Gerry & the Pacemakers

Tired Of Waiting For You / Kinks

Crying In The Chapel / Elvis Presley

Gloria / Them

A Little Loving / Ombres

Boom Boom / Animals

Talkin' About You / Animals

Anyway, Anyhow, Anywhere / Who

We've Gotta Get Out Of This Place / Animals

Walk Right In / Rooftop Singers

Get Off Of My Cloud / Rolling Stones

I Can Tell / Night Rockers

Everybody Needs Somebody To Love / Solomon Burke

You've Lost That Loving Feeling / Righteous Brothers

This Strange Effect / Dave Berry

It Reminds Me / Sylvester's Team

Time Has Come Today / Chambers Brothers

Shotgun Wedding / Roy C.

It's My Life / Animals

Ready Teddy / Little Richard

Still I'm Sad / Yardbirds

You've Got To Hide Your Love Away / Silkie

The Times They Are A-Changin' / Bob Dylan

For Your Love / Yardbirds

Heart Full Of Soul / Yardbirds

The Saint / Shake-Spears

Go Now / Moody Blues

From The Bottom Of My Heart / Moody Blues

Bye Bye Bird / Moody Blues

Pretty Flamingo / Manfred Mann

It's Not Unusual / Tom Jones

Try A little Tenderness / Otis Redding

Penny Lane / Beatles

Strawberry Fields Forever / Beatles

Hey Joe / Jimi Hendrix Experience

Like A Rolling Stone / Bob Dylan

Wild Thing / Jimi Hendrix

My Generation / Who

San Francisco (*Be Sure To Wear Flowers*

***In Your Hair*)** / Scott McKenzie

All You Need Is Love / Beatles

We Love You / Rolling Stones

To Love Somebody / Bee Gees

A Whiter Shade Of Pale / Procol Harum

Move / Jess and James

There's A Place For Lonely People / Adam's Recital

Arnold Layne / Pink Floyd

Set The Controls For The Heart Of The Sun / Pink Floyd

Nights In White Satin / Moody Blues

Pictures of Matchstick Men / Status Quo

Mrs. Robinson / Simon and Garfunkel

On The Road Again / Canned Heat

Black Magic Woman / Fleetwood Mac

Hello I Love You / Doors

Mellowing Grey / Family

Hush / Deep Purple

America / Nice

Why Don't We Do It In The Road / Beatles

Cries From The Midnight Circus / Pretty Things

Daydream / Wallace Collection

Cet ouvrage a été imprimé par :
Dereume Printing Company
Golden Hopestraat, 1
B-1620 Drogenbos

ISBN 2-930354-25-9
Dépôt légal : avril 2004
D/2004/10.187/1

Imprimé en Belgique